

# LE SANG DU SILENCE

M  
E  
M  
P  
H  
R  
É  
M  
A  
G  
O  
G

## LE LAC



la Plume d'Or

# **LE SANG DU SILENCE**

**Lac Memphrémagog**

**BRUNO JETTÉ**



# I

## VERS UNE NOUVELLE VIE

Quand Marie-Ariane Rendall apprit la mort de son père, elle quitta son couvent et l'austérité de son couvent. Joseph-John Rendall lui avait légué un domaine de mille cinq cents hectares sur le bord du lac Memphrémagog. Il était urgent de s'occuper des chevaux, dont une jument née d'un croisement de sang devant donner naissance au cheval du siècle. Aussi, quatre cents bovins devaient être vendus à l'encan, dont plusieurs avaient déjà trouvé preneur. Ceci, sans compter les bâtiments, les dépendances et tout le reste. Outre ce domaine, la jeune fille héritait aussi d'une petite fortune en argent dont on ignorait le montant.

De prime abord, elle décida de conserver tous les chevaux. Elle conserva aussi quelques vaches, un petit troupeau de chèvres, quelques poules, de même que cinq chiens et leurs petits chiots. Quant à Maxwell, le chien de chasse, il n'était pas question de s'en séparer puisqu'il passait la majeure partie de son temps à chasser avec le vieux Julien ou à le talonner lorsqu'il donnait ses ordres aux travailleurs.

Mamadou, comme sa mère avant elle, s'occupait des tâches inhérentes à l'entretien domestique. Mamadou se souvenait très bien du temps où le grand-père Rendall et sa mère étaient souvent ensemble, mais cela restait un sujet tabou.

La grande et imposante maison aux dix colonnes blanches qui retenaient la toiture tapissée d'ardoises noires importées de Belgique semblait à l'abandon tant la peinture qui la recouvrait s'écaillait comme une coquille d'œuf. La dernière visite que Joseph-John Rendall fit à sa fille au couvent des Ursulines fut de courte durée. Au niveau des sentiments, l'homme était devenu incapable de réciprocité. Avant son départ, il lui avait dit:

-Tu es la réplique parfaite de ta mère.

Ces mots portèrent Marie-Ariane au sommet de l'orgueil.

Quelques jours plus tard, on lui annonçait la mort de son père. «Pas étonnant qu'il soit mort de son diabète», pensa la jeune fille. Depuis la mort de maman, il ne prenait plus soin de lui-même.» Puis en préparant ses affaires, elle se dit: «Papa et maman sont morts beaucoup trop jeunes». Et elle pleura. Lorsqu'elle quitta définitivement le couvent et qu'elle traversa la grille de métal entourée de hauts murs de pierres et qu'elle retrouva la liberté, elle se sentait comme un chien qui saute de joie lorsqu'il aperçoit son maître.

En revoyant la maison dont les lucarnes noires cachaient les contours blancs des montants de fenêtres, les volets de sa chambre qui se laissaient lentement tomber et les oiseaux qui avaient fait leurs nids sous les corniches, elle ressentit une grande émotion. En entrant dans la maison, la porte-moustiquaire se referma d'elle-même, laissant entendre un bruit sec et sourd. Là, elle se jeta dans les bras de Mamadou qui s'essuya les yeux avec le bas de son tablier.

-Tu ne retournes plus au couvent? l'interrogea Mamadou.

-Oh non! répondit Marie-Ariane. J'ai perdu toute ma jeunesse entre les murs de ce couvent et juste d'y penser, ça me rend malade!

-C'est pas tout le monde qui peut se payer une jeunesse, répliqua Mamadou. Ton papa et ta maman voulaient que tu sois instruite avec les bonnes sœurs parce que c'est ce qu'il y a de mieux. Les demoiselles comme toi doivent être instruites et recevoir une bonne éducation.

-Mamadou, promets-moi de dormir avec moi ce soir. Je t'en prie, dit Marie-Ariane en joignant les mains.

-Tu n'as pas changé du tout, toi, lança Mamadou. On dirait que tu as encore cinq ans. Toujours à supplier comme si tu étais une enfant martyrisée. Tu sais bien que Mamadou ne peut rien refuser à sa petite chérie.

-Avec une histoire de sorcellerie! ajouta la jeune fille.

-Oui, oui! Mais seulement pour ce soir. Ne va pas t'imaginer que Mamadou va te raconter une histoire à tous les soirs.

-Je vais faire un tour pour voir les garçons d'écurie, annonça Marie-Ariane.

-Saint nom de Dieu! s'écria Mamadou. Ce n'est plus ta place d'aller parler avec les garçons d'écurie. Il faut toujours que tu agisses comme une demoiselle de ton rang. Les garçons pourraient se faire des idées.

-Quel genre d'idées?

-Doux Jésus! Ma petite chérie, tu sais très bien de quel genre d'idées Mamadou veut parler.

-Il faut que je sache ce qu'ils font avec les chevaux.

-C'est Julien qui s'occupe de tout ça. Si tu veux aller voir les chevaux, vas-y avec Julien. Maintenant, c'est toi la maîtresse du domaine et tu ne dois plus parler directement avec les employés.

-Est-ce que je pourrai au moins aller à la chasse avec Maxwell et Julien?

-Tu peux faire tout ce que tu veux, mais tu dois le faire comme ton papa et ta maman le faisaient. J'ai promis à ta mère, à même sur son lit de mort, de m'occuper de toi toute ma vie et de faire ce qu'elle aurait fait avec toi. Je l'ai promis devant ta mère et je l'ai promis au Bon Dieu.

Marie-Ariane chaussa les bottes de son père qui faisaient trois fois la grandeur de ses pieds et se dirigea vers le lac. En traversant le boisé, l'odeur des cèdres la ramena au temps de sa petite enfance. Près du lac, à cet endroit, elle avait noué des rubans de couleur à la branche d'un arbre qui surplombait l'eau du lac. Elle avait aussi disposé quelques pierres autour du tronc de cet

arbre. C'était son arbre magique en dessous duquel elle allait parler avec sa mère. Rien n'était réel, cela elle le savait puisque sa maman était morte. Mais dans sa tête, tout était tellement vrai. Comme un chien qui guette les restes du repas avant de réaliser qu'aujourd'hui, il ne reste rien. Il lui arrivait d'attendre des heures avant de comprendre que sa maman ne l'écoutait pas. «J'étais si petite», pensa-t-elle avec de grosses larmes dans les yeux.

Tout s'était passé si vite! se remémora-t-elle. Ils étaient tous morts, les uns après les autres, presque en même temps. D'abord, ce fut tante Jacky et ses enfants, tous morts dans l'incendie de leur maison. Puis ce fut l'oncle Matisse que l'on retrouva pendu dans la grange. Ensuite, ce fut Solange, l'aînée de la famille, morte dans son cloître entourée de religieuses. Seul son père avait eu la permission de la voir pendant cinq minutes, étendue dans son cercueil de planches, les mains jointes avec son chapelet de bois. Il aurait voulu déposer un baiser sur le front de sa fille, mais la supérieure l'en avait empêché.

-Ce n'est plus votre enfant, devait-elle lui signifier. Depuis qu'elle a prononcé ses vœux, elle est uniquement l'enfant de Dieu.

Puis doucement, les larmes aux yeux, la religieuse le pria de bien vouloir partir.

-Partez en paix, devait-elle ajouter, maintenant, elle est avec le Bon Dieu.

Sa grand-mère était morte pendant son sommeil. Ensuite, ce fut maman Éva-Maria Rendall. Son grand-père disait qu'il avait hâte de rejoindre sa femme et sa fille. Il est mort environ deux ans plus tard. Son papa a été le dernier à partir, en la laissant toute seule avec ses fantômes.

Puis vint le jour de l'enterrement. À peine fut-elle arrivée au cimetière que quelqu'un lui souffla à l'oreille:

-On ne pourra pas dire qu'il n'y avait personne à l'enterrement de Joseph-John Rendall. Nous, les Irlandais, nous sommes toujours ensemble, dans la vie comme dans la mort.

-Je ne sais pas grand-chose concernant ma descendance, répondit Marie-Ariane.

-Par la mère de ton arrière-grand-mère, ma petite, tu es toi aussi de descendance irlandaise et c'est ce qui explique tes cheveux rouges. Ta mère avait la même couleur de cheveux que toi... la ressemblance est frappante.

-J'aimerais en savoir plus sur mes ancêtres.

-Tu n'as qu'à faire parvenir ton invitation à monsieur Isaak Enderson, jeune fille, et ce sera un plaisir, pour moi, d'en discuter avec toi.

Puis ce fut au tour de Mamadou de s'approcher d'elle pour lui dire qu'elle devait retourner tout de suite à la maison, car il y avait trop à faire et que Julien n'y arriverait pas sans elle. Ensuite, Monsieur le Curé lui saisit la main et lui souffla:

-Il y aura beaucoup trop de travail pour une aussi jeune fille... Quel âge as-tu, au juste?

-J'aurai dix-sept ans dans six mois, l'informa-t-elle, tout en se disant qu'avec sa robe noire et ses rubans dans les cheveux, elle en paraissait à peine quinze.

-Tu devrais te départir de ton domaine, suggéra-t-il, et faire construire une jolie maison sur la grande rue. Tout ce que tu as appris chez les Ursulines ne te sera pas d'un grand secours pour élever des chevaux.

-J'y penserai, Monsieur le Curé! J'y penserai!

Elle aurait aimé souffler sur ce nuage de mort et rentrer tout de suite à la maison, mais il y avait encore trop de gens autour d'elle. Elle se rendit vite compte que la plupart des conversations tournaient autour de son existence de jeune et unique héritière de Joseph-John Rendall.

Puis un homme au regard troublé vint se planter devant elle.

-C'est affreux ce qui vous arrive, Mademoiselle Rendall, comme s'il était lui-même au comble de la souffrance. Je suis monsieur John Hale et je comprends bien votre chagrin, car moi aussi j'ai perdu un être cher. Ma femme est morte, l'an dernier, en donnant naissance à notre bébé qui est mort lui aussi quelques heures plus tard. Je sais que ce n'est pas l'endroit pour vous dire cela, mais j'aimerais vous rencontrer sérieusement. Si vous finissiez par ressentir de l'amour pour moi, je ferais tout pour vous rendre heureuse.

-J'y penserai, Monsieur Hale! J'y penserai!

Ensuite, ce fut une jeune femme qui s'approcha d'elle en disant: «Mes profondes sympathies, Mademoiselle Rendall. Ma mère était l'amie de votre maman... cette chère Éva-Maria. Lorsque je vous ai vue, j'ai cru à une apparition tellement la ressemblance est parfaite. J'aurais des choses à vous dire et d'autres à vous remettre. Lorsqu'il vous semblera possible de me rencontrer, envoyez-moi une invitation. Je suis Lessing Kelly et je travaille au bureau postal.»

L'heure du midi approchait et il n'y avait plus que quelques personnes au cimetière. Marie-Ariane se recueillait sur la tombe de son père quand elle entendit les pas de monsieur Devon Stiller s'approcher d'elle. Il se recueillit quelques instants près d'elle et comme elle s'apprêtait à quitter l'endroit, il lui dit:

-Mes sympathies sont avec vous, Mademoiselle Rendall.

Il se pencha légèrement et lui remit une enveloppe.

-Je suis désolé de vous remettre cela ici et maintenant, mais il se trouve que mon père est très malade et qu'il a dû quitter ses fonctions de notaire. Je lui rends donc de petits services à l'occasion. Étant limité dans le temps, vous devez prendre une importante décision dans les trente jours. Mon père était le notaire du vôtre, comme vous le savez déjà en raison de votre héritage. Il s'ajoute à cela que votre père avait prêté une importante somme d'argent à un commerçant qui a garanti son emprunt avec les cinq cents hectares de terrains qu'il possède et qui forment la pointe du lac et qui, de plus, sont adjacents aux vôtres. Un vieil hôtel qui tombe en ruine, un pavillon, des bâtiments et autres constructions dans un état lamentable font également partie du lot

puisqu'ils se trouvent sur les terrains que le commerçant a mis en garantie. Il se trouve, Mademoiselle Rendall, que le commerçant dont il est question désire s'installer au Vermont. Son offre est la suivante: si vous lui donnez une créance complète de ce qu'il vous doit, il souhaite, en échange, vous céder les cinq cents hectares plus les bâtisses et bâtiments qui s'y trouvent. Il vous reste maintenant vingt-neuf jours pour remettre votre réponse. Si je puis me permettre une suggestion, les cinq cents hectares et tout ce qui s'y trouve valent au moins le double de l'argent qu'il vous doit encore.

Marie-Ariane l'avait écouté sans grand intérêt. Le jeune homme était séduisant, il avait l'air intelligent et sa tenue et ses manières étaient impeccables. Elle lui avait donc suggéré de venir chez elle, le samedi suivant, pour souper et passer une partie de la soirée à discuter de l'offre.

-J'en serais honoré, lui avait-il dit.

-Alors à samedi, fit-elle, sans montrer le moins du monde l'intérêt qu'elle lui portait déjà.

Ce soir-là, elle passa beaucoup de temps dans la bibliothèque où son père avait installé son bureau. Lorsqu'elle monta l'escalier pour aller dormir, la grande horloge annonça le coup de la première heure.

Quand elle se réveilla, le lendemain matin, le soleil brillait, les œufs crépitaient dans la poêle et les chiens entrèrent dans sa chambre. Elle tapa d'une main sur son lit et ceux-ci bondirent pour venir la rejoindre. «Si Mamadou voyait cela, elle en deviendrait folle.», pouffa-t-elle. Mais ces bêtes, elle les avait connus alors qu'ils n'étaient que des chiots. Combien de fois, depuis, avait-elle dormi avec eux sans que maman ou papa ne s'en rendent compte! Sauf que là, ils n'étaient plus des chiots et c'est pourquoi elle les poussa hors de son lit. Les chiens, croyant à un jeu, sautèrent à nouveau sur le lit, jusqu'à ce que Mamadou apparaisse dans le cadre de la porte.

-Doux Jésus! s'écria-t-elle. Combien de fois va-t-il falloir que je répète à Julien de ne pas laisser entrer les chiens dans la maison?

Lorsque Mamadou claqua un coup de spatule dans sa main, les chiens déguerpirent et en moins de deux, se retrouvèrent en bas de l'escalier, attendant que la ménagère se donne un autre coup de spatule pour courir dehors, via la porte de la cuisine qui s'ouvrait d'un seul coup de patte et dont la moustiquaire se refermait toute seule.

Joseph-John Rendall adorait les chevaux et les chiens. De son vivant, les chiens pouvaient entrer et sortir de la maison comme bon leur semblait et en tout temps. Jamais, du printemps jusqu'à l'automne, les portes de la maison n'étaient complètement fermées. Joseph-John Rendall avait l'habitude de dire:

-Les chiens méritent d'entrer dans la maison, car ce sont de bons gardiens.

Mamadou feignait de ne pas aimer les chiens, mais elle avait pris l'habitude de les voir dans la maison. Combien de fois avait-elle essayé de se raisonner et de leur en interdire l'accès? Mais elle ne pouvait faire autrement que les laisser faire, comme si pour eux, il s'agissait d'une sorte de droit acquis.

En descendant l'escalier, Marie-Ariane remarqua que les vêtements de sa mère étaient étendus sur les sofas. En bâillant, elle embrassa Mamadou qui venait de servir le déjeuner pour sa petite chérie et qui se préparait à prendre le café en même temps qu'elle. Comme à son habitude, Marie-Ariane dévora tout et en redemanda.

-Mamadou va te donner encore du café, mais seulement avec deux biscuits, il faut rester petite si tu veux plaire à monsieur Devon.

-Mais comment es-tu au courant de ça? demanda Marie-Ariane qui n'en revenait pas.

-Mamadou n'était pas au courant, mais sa petite chérie vient de lui dire.

-Mamadou! s'écria Marie-Ariane. Tu n'as pas le droit de me faire ça!

Mamadou riait à en perdre haleine. Tellement, que ses yeux versaient des larmes qu'elle essuyait avec le bas de son tablier. À peine s'apprêtait-elle à dire un mot, que le fou rire s'emparait à nouveau d'elle. De son côté, Marie-Ariane ne pouvait faire autrement que de l'imiter.

-C'est un garçon d'écurie qui a raconté à Julien que monsieur Devon avait acheté deux «tickets» pour le concert que les Ursulines vont présenter.

-Comment l'a-t-il su?

-C'est le frère du garçon d'écurie qui vend les «tickets» et Devon lui en a acheté deux en lui disant qu'il avait l'intention de t'inviter pour y aller avec lui.

-J'avais complètement oublié que les Ursulines présentaient un concert.

-C'est parce que ça fait cent ans que le couvent est là et les bonnes sœurs, elles veulent ramasser de l'argent pour bâtir une salle, expliqua Mamadou. Elles veulent s'en servir pour enseigner la musique. Elles vont aussi acheter des pianos. C'est pour ça que Mamadou a cousu toute la nuit... pour te faire une belle robe que j'ai défaits et recousue pour toi. Mamadou avait déjà fait la robe pour ta mère, et elle l'a refaite pour sa petite chérie. Va l'essayer, Mamadou a trop hâte de te voir.

Lorsque Marie-Ariane descendit l'escalier, Mamadou dut se retenir contre un mur tellement la jeune femme représentait le portrait vivant de sa mère.

-Qu'est-ce que j'ai fait? demanda celle-ci.

Puis la rampe d'escalier continua de glisser sous sa main et sa silhouette devenait celle de sa mère. Des flammes vertes dansaient dans ses yeux et le soleil luisait sur son nez. Mamadou la trouvait si jeune, si belle et si désirable, que la morsure des souvenirs la fit pleurer.

-Qu'est-ce que tu as? s'inquiéta Marie-Ariane.

Tout en essayant de sourire, Mamadou répondit:

-Ce n'est qu'une robe du dimanche. Mamadou imagine sa petite chérie dans sa belle robe de mariée.

Depuis qu'ils s'étaient rencontrés, peu après les funérailles, pour discuter de l'offre du commerçant, offre que la jeune femme décida d'accepter; quelque chose, entre elle et Devon Stiller, semblait s'être installé. Aussi, quelque temps après cette rencontre, l'information transmise par Mamadou s'avéra être juste puisque Devon vint la chercher pour l'emmener au concert des Ursulines. Prenant tout son temps, histoire de discuter davantage avec elle, c'est de peine et de misère que le jeune homme parvint à la conduire à temps au couvent. Une fois les deux arrivés dans la salle de spectacle, c'est tout juste s'ils eurent le temps de s'asseoir.

Assise sur son siège, Marie-Ariane secoua ses cheveux. Il était dix-neuf heures quand les musiciens sortirent tranquillement de derrière le long rideau noir pour ensuite apparaître sur la scène. La salle était pleine à craquer. La jeune femme chuchota à l'oreille de Devon:

-Regardez la chanteuse à gauche du chef d'orchestre... c'est Alga Husman.

-Je la connais, continua Marie-Ariane. C'est une ancienne du couvent. Elle a continué à étudier le chant en Pennsylvanie, car ses parents s'y sont installés en raison du redressement économique d'Allentown. On s'écrit de temps en temps, mais je ne pensais pas la voir ici ce soir... c'est une très grande surprise.

Puis le chœur commença à combler le silence. Marie-Ariane eut un léger frisson et tendit sa main à Devon. Lorsque Alga Husman commença à chanter, la salle entière connut l'apothéose de l'émerveillement. Devon serra légèrement la main de Marie-Ariane qui lui dit, les yeux remplis de larmes:

-J'aimerais tant que tout ça ne finisse jamais.

-Pourquoi tout ça devrait-il finir? demanda-t-il.

-Si seulement je savais comment le dire! soupira-t-elle.

Devon s'approcha du coin de son fauteuil pour l'admirer furtivement. Ses cheveux rouges remontés sur la tête dégageaient sa nuque, sa robe de soie verte coulait sur elle telle une vague, ses yeux troublants de mélancolie s'attardaient aux moindres mouvements des musiciens et, de temps en temps, elle remuait son nez comme une gamine.

Il dut s'avouer à lui-même que déjà, il commençait à trop l'aimer. Les applaudissements éclatèrent dans toute la salle et Devon fut obligé de lui laisser la main pour se lever. Il lui balbutia quelque chose, mais elle ne l'entendit pas. Ce soir-là, en la ramenant chez elle, il savait que jamais plus, il ne pourrait se passer d'elle.

-J'ai l'impression de vivre une escapade de pensionnaire, lui avoua-t-elle, et j'ai peur de mourir comme maman.

-Moi, confessa Devon, j'éprouve déjà un grand vide à la pensée de vous laisser et de retourner seul chez moi.

-Commenceriez-vous à m'aimer monsieur?

-Je vous aime déjà! dit-il.

Elle lui adressa un sourire et lui proposa de venir souper le lendemain soir.

-J'espère que demain arrivera très, très vite, dit-il.

-Pas trop vite! rétorqua-t-elle en feignant la terreur. Je ne voudrais pas vous perdre après une si magnifique soirée.

Les semaines passèrent et les invitations se succédèrent sans interruption. Lessing Kelly, dont l'élégance résidait dans le fait qu'elle faisait tout pour ne pas l'être, avait pris l'habitude de se rendre chez mademoiselle Rendall tous les vendredis, après la fermeture du bureau postal, pour ne revenir chez elle que le dimanche soir. Alga Husman, qui s'ennuyait à mourir en Pennsylvanie, était venue passer un mois chez Marie-Ariane et depuis, n'était jamais repartie. Devon, lui, continuait inlassablement le travail de son père et s'occupait des affaires de Marie-Ariane. Il prenait grand soin d'effectuer pour elle des placements susceptibles de lui rapporter beaucoup d'argent. Un samedi soir, lorsque Devon parlait du vieil hôtel situé sur la pointe du lac, Lessing en resta bouche bée.

-Quoi? s'étonna-t-elle. Tu as un hôtel, Marie-Anne?

-Il tombe en ruine, à ce qu'il paraît, répondit Marie-Ariane, et je crois qu'il y a aussi un vieux pavillon et quelques bâtiments.

Alga se leva et vint se planter devant elle.

-Comment ça, tu crois? Tu ne vas tout de même pas me dire que tu ne t'es même pas donné la peine d'aller voir! Moi qui cherche un endroit pour chanter et toi qui as un hôtel qui ne sert à rien... c'est incroyable!

-Mais elle tombe en ruine, ma chère Alga! Je te le dis, il n'y a rien à faire avec ça.

-Rien à faire, c'est peut-être exagéré, la contredit Devon.

Marie-Ariane n'appréciant pas la contradiction commença à le tutoyer:

-Tu ne m'as jamais dit que l'on pouvait en faire quelque chose? répliqua-t-elle sur un ton de discorde.

-Je ne t'ai jamais dit que l'on ne pouvait rien en faire. Je t'ai juste dit que ton hôtel tombait en ruine, comme le pavillon, les bâtiments et tout le reste.

Mamadou n'en croyait pas ses oreilles.

-Tu veux dire que toute la pointe du lac est à toi? s'exclama-t-elle.

-Papa l'avait pris en garantie et la personne a préféré ne pas payer.

-Combien d'hectares? voulut savoir Mamadou.

-Cinq cents hectares, je pense.

-Seigneur Dieu, doux Jésus, bonne vierge Marie, lança Mamadou en faisant son signe de croix.

-Tu dois absolument faire quelque chose avec cela! avança Alga. Ça n'a pas de sens de laisser tout ça à l'abandon!

Lessing desserra les lèvres et suggéra:

-Tu pourrais faire une marina... un lieu de plaisance... un hôtel... un hippodrome... une plage... et puis ci et puis ça.

Marie-Ariane souriait non pas en raison de ce que Lessing disait, mais de la façon dont elle le disait. Mamadou, contrairement à son habitude, préférait écouter et se taire. Entendre parler de projets la rafraîchissait et la rajeunissait en même temps.

Puis Marie-Ariane se sentit soudain en danger.

-J'ai peur, Devon, confia-t-elle. J'ai peur de mourir comme maman et cette peur me prend de plus en plus souvent.

-N'aie pas peur ma petite chérie! tenta Mamadou pour la rassurer.

-J'ai peur que tout ça me porte malheur, continua la jeune femme.

Les chiens se mirent à japper et Graig Thompson, le garçon d'écurie, entra dans la maison en affichant une expression de victoire.

-C'est une pouliche! cria-t-il d'une voix triomphante. La jument a eu une superbe pouliche!

Le vétérinaire entra sans invitation et les chiens entrèrent avec lui.

-Ne restez pas plantés là, lui signifia Mamadou qui tenait déjà deux bouteilles de vin dans les mains.

De temps en temps, Graig lançait un regard vers Alga. Chaque fois, les yeux de celle-ci rayonnaient de plaisir. Mais comme toujours, Lessing ne laissait rien passer sans faire la chipie. Elle adorait jouer ce rôle qui lui allait à merveille.

-Monsieur Graig, commença-t-elle, lors de votre irruption dans la maison, Alga disait à Marie-Ariane et à moi combien elle serait heureuse de monter un cheval, n'est-ce pas Marie-Ariane?

-C'est exact, renchérit Marie-Ariane. Notre chère Alga nous disait effectivement combien elle aimait les écuries et combien elle admirait les muscles des chevaux et combien elle rêvait d'en monter un le plus tôt possible.

Se sentant victime de la trahison de ses amies, Alga se laissa plonger dans son fauteuil. Malgré tout, Lessing en rajouta encore un peu plus.

-Vous saviez, Monsieur Graig, qu'Alga est une artiste? J'ai la conviction qu'elle saurait créer un intérieur charmant pour un étalon.

Le vétérinaire comprit vite l'ignoble comédie qui se jouait et de ce fait, décida de se joindre aux autres pour y participer.

-Dites-moi, Graig, demanda-t-il, se peut-il qu'une cavalière et son cheval forment une union indissoluble?

Graig prit le temps de réfléchir avant de répondre:

-Voyez-vous, docteur, l'amour qu'une cavalière porte à son cheval est semblable à celui qu'une épouse porte à son mari. (Graig continua, mais en regardant cette fois Alga avec une expression de douceur.) Il se peut que la cavalière aime son cheval davantage chaque jour. Mais il se peut aussi qu'un autre cheval soit plus vite et plus fougueux et que la cavalière préfère monter celui-là à la place de l'autre.

Mamadou sortit deux autres bouteilles.

-Attention Mamadou! fit le vétérinaire. Je suis prêt à faire le cheval si vous acceptez d'être ma cavalière.

-Mamadou ne sait pas monter à cheval, riposta cette dernière, mais Mamadou sait se servir d'un fouet.

Tous riaient de bon cœur, sauf Alga qui soudainement, fut prise d'un malaise.

-Auriez-vous l'amabilité de m'accompagner dehors, Monsieur Graig? s'enquit-elle. Je me sens comme...

Lessing ne lui laissa guère le temps de finir et continua pour elle:

-Comme une jument qui ne demande qu'à être montée!

Alga se jura qu'un de ces jours, elle prendrait sa revanche contre cette vipère.

Dès qu'ils furent seuls, Alga demanda à Graig si elle pouvait voir la pouliche.

-Bien sûr, vous verrez comme elle est belle!

Une fois dans l'écurie, la jeune femme voulut caresser la jument.

-Ne faites pas ça, la prévint Graig en lui prenant brusquement le poignet. La jument ne vous connaît pas... elle pourrait devenir furieuse.

-Merci de m'avoir prévenue, répondit Alga, en retirant lentement son poignet de la main de Greg. Puis-je faire quelque chose pour me rendre utile? ajouta-t-elle.

-Moi, lui signifia Graig, je dois passer la nuit à surveiller la pouliche et la jument. Vous pouvez les surveiller pendant que je fais autre chose.

Le garçon d'écurie partit quelques instants et revient avec de la paille. Puis il commença à en étendre une bonne épaisseur dans le box d'à côté.

-Je peux rester ici avec vous toute la nuit? se risqua à demander Alga.

Stupéfait, Graig s'immobilisa.

-C'est que je n'ai pas assez de couvertures pour nous deux, répondit-il.

-Nous pourrions mettre une couverture sur la paille et nous glisser tous les deux sous l'autre. Votre bras est assez fort pour me servir d'oreiller, je pense.

Graig partit et revint une quinzaine de minutes plus tard avec les couvertures.

-Laissez-moi faire, dit Alga en lui enlevant les couvertures des mains.

L'homme fit le tour de l'écurie, baissa la flamme de la lampe, jeta un dernier coup d'œil à la pouliche et entra dans le box voisin. Alga dormant déjà, il retira ses bottes sans faire de bruit. Il jeta un nouveau coup d'œil à la pouliche, puis enleva ses bas et son chandail. Lorsqu'il se glissa sous la couverture, il se rendit compte qu'Alga n'avait plus aucun vêtement sur elle.

Ce soir-là, Mamadou, qui se doutait de tout, décida que dorénavant, il valait mieux ne plus rien voir. Elle se mit au lit, puis rêva qu'elle était jeune et belle et que le vétérinaire voulait dormir avec elle.

## II

### LES AMITIÉS ET LES CONFIDENCES

À la pointe du lac, les rénovations achevaient. La reconstruction du pavillon se trouvait terminée et Marie-Ariane avait mis ce dernier à la disposition d'Alga, enceinte, et de Graig qui lui, s'occupait de la construction du futur hippodrome.

Monsieur Stiller, père, avait tout légué à son fils Devon et jouissait de sa retraite. Il avait toute sa vie travaillé comme notaire, beaucoup voyagé et toujours pris soin de ses relations. New York, Philadelphie, Washington, Vancouver, Seattle, Calgary, Edmonton, Toronto, Ottawa, Québec, Montréal... autant d'endroits et d'amis évoluant dans les affaires et la politique où l'influence salubre de sa personne était aussi indispensable que rentable. Devon, Lessing et Alga qui préparaient, aidés de Mamadou, le dix-huitième anniversaire de Marie-Ariane, décidèrent de fêter en même temps la retraite du père de Devon. Alga en profita également pour inviter ses amis, ses parents, ses cousins et cousines, de même que certaines personnes du monde artistique qu'elle affectionnait particulièrement. Bien sûr, la presque totalité du canton serait de la fête. Il fallait donc que l'hôtel, une partie du pavillon et le moindre espace de la maison soient utilisés au maximum. Naturellement, le dix-huitième anniversaire de Marie-Ariane devait se préparer dans le plus grand secret. À la dernière minute, Devon décida qu'il jouissait d'assez de temps pour faire réparer la grange et la réaménager en *dancing*. La surprise la plus imprévue, pour Marie-Ariane, serait le baptême du Mariana World... son hôtel.

Mamadou rajeunissait de jour en jour. Plus il y avait de projets, plus sa santé était bonne. Le vieux Julien passait ses journées à «inspecter» un peu partout, accompagné de son fidèle Maxwell qui semblait tout comprendre ce que son maître lui expliquait. Étrangement, Marie-Ariane ne semblait pas se préoccuper le moins du monde de ce qui se passait à la pointe du lac. Cette subtile indifférence qui fait que les jeunes femmes divisent le monde en deux – ce qui inspire le désir et ce que le désir inspire – rend toute forme d'intelligence masculine incapable de leur donner pleine satisfaction. Il manquait à Marie-Ariane quelqu'un ou quelque chose capable de la remettre d'aplomb, comme on le fait avec un cheval par rapport au sol. Assise dans son fauteuil, elle pensait et repensait à ce jockey que Devon avait engagé à gros prix pour entraîner Marshall, le meilleur cheval de course que les Rendall possédaient alors, en attendant que la pouliche puisse courir à son tour.

Avant de pratiquer le métier de jockey, Buck avait étudié et appris à connaître tous ceux qui avaient réussi avant lui. Il n'avait pour seul compagnon que le cheval qu'on lui avait attribué pour la course. Contrairement aux autres garçons d'écurie, il n'était pas un fêtard. Le besoin d'agir fit sortir Marie-Ariane sur le perron. Comme elle était de mauvaise humeur, elle fit tout pour se montrer joyeuse. Regardant en direction de la piste d'entraînement, elle reconnut le vétérinaire. Dès qu'il avait deux minutes, celui-ci se plaisait à assister aux entraînements. Alors que la jeune femme s'approchait, elle vit Buck Harent effectuer un tour de piste au galop. Son cœur cherchait à décider de quelque chose. Mais que pouvait-elle décider? Elle décida donc d'en vouloir à Buck de n'avoir aucun sentiment pour elle. Puis elle pensa: «Madame Marie-Ariane Harent». Du coup, elle fut prise d'un éclat de rire sonore et nerveux. Le vétérinaire, qui ignorait la raison de ce rire,

se contenta de lui sourire. Pour lui indiquer que Buck allait passer à toute allure devant eux, il le désigna du doigt à son intention. Marie-Ariane continuait de rire, ce qui fit que lorsque Buck passa devant eux, il eut la certitude que ses deux spectateurs se moquaient de lui. Durant ce moment d'inattention, il faillit tomber de son cheval. La jeune femme eut alors peur, très peur que par sa faute, le jockey se blesse ou meure. Elle tentait de comprendre pourquoi elle s'intéressait autant à lui. Dans sa tête, il manquait des mots. Le temps d'un instant, elle crut qu'elle était morte. Mais elle entendait toujours les battements de son cœur. «On ne meurt que quand le cœur s'arrête définitivement de battre», se dit-elle. Souvent, chez les Ursulines, elle confessait des fautes qu'elle n'avait jamais commises juste pour entendre la réplique du prêtre. Bien que les prêtres sont loin d'être dupes, elle aimait tout de même remettre ça de temps en temps. Un jour, on avait remplacé le prêtre usuel. Le nouveau semblait plus facile à duper, elle inventa des mélanges qui tenaient autant de l'art de mentir que de la sorcellerie. Et elle en rajouta tellement, qu'elle finit par avoir peur d'elle-même. Revenant au présent, elle se voyait marcher avec Buck, elle vêtue en robe du soir et lui, portant un manteau avec un col de zibeline. Elle se souriait à elle-même du sourire qui désavoue et qui veut punir, du sourire qui blesse comme celui que font les femmes qui ont perdu leur jeunesse et qui se rabattent sur l'homme à qui elles doivent tout pour le punir de les voir vieillir. Elle retourna dans la maison pour s'asseoir à nouveau dans son fauteuil de paresse, en sachant très bien qu'elle ne serait pas de bonne compagnie pour elle-même. Le museau d'un chien renifla sa main. Elle sortit de ses rêvasseries comme une chauve-souris qui s'éveille après une longue hibernation. Elle caressa le chien qui dans son excitation, faillit faire tomber la soupière de faïence que Mamadou laissait en permanence sur la petite table près du buffet. Puis elle leva la tête tel un chien qui entend son nom.

-Marie-Ariane, ma chérie, cherchait à savoir Devon, crois-tu qu'il serait possible de faire des chambres dans le grenier?

-Mais tu deviens fou! lâcha-t-elle. Nous en avons déjà huit qui ne servent pas, plus l'ancienne chambre d'Alga qui habite maintenant le pavillon. Veux-tu ouvrir une pension?

-Il se peut, avec ta permission, bien sûr, que l'on fête la retraite de mon père et je crois que l'hôtel ne suffira pas à loger tout le monde.

-Bien entendu! consentit-elle. Tu sais bien que je souhaite par-dessus tout le bonheur de ton père. D'ailleurs, ma première tâche sera de l'arracher à sa maison pour l'emmener vivre avec nous.

-Avec nous? s'étonna Devon.

-Bien sûr... continua-t-elle en riant. Ton père dans la maison et toi, dans le dortoir de l'écurie!

-Tu es cruelle! répliqua-t-il.

-Cruelle, tu crois? Ce n'est rien... attends de voir les supplices et les tortures qui t'attendent

.  
-J'attends déjà depuis longtemps! dit-il.

-Devon, j'ai à te parler... ajouta-t-elle après un moment, l'air de celle qui devait traverser l'océan à la nage.

-Allons, ma chérie, que se passe-t-il?

-Depuis des semaines, avoua-t-elle, je suis obsédée par Buck Harent.

-Que veux-tu dire?

-C'est comme un coup de foudre!

-Tu m'inquiètes...

-Moi aussi ça m'inquiète et c'est la raison pour laquelle je t'en parle.

-Et lui?

-Lui, il ne sait rien.

-Quelqu'un d'autre est au courant?

-Personne d'autre.

Devon demeura d'humeur conciliante, comme à son habitude. C'était d'ailleurs le trait de sa personne qui plaisait le plus à Marie-Ariane.

-Qu'est-ce qui te préoccupe le plus? demanda-t-il.

-Le fait que je te fais du mal.

Devon haussa les épaules.

-Je pense qu'il faut prendre la chose comme elle se présente. Je ne peux tout de même pas te surveiller chez toi durant toute la journée et toute la nuit.

-Grosse tête! lui lança-t-elle. Je veux simplement reprendre mon bel équilibre et le fait de te le dire améliore déjà la situation.

-Tu m'as donné un tel coup! dit-il.

-Ne fais pas l'hypocrite, Devon, cela te passe complètement par-dessus la tête.

-Alors nous verrons, riposta-t-il, s'il y a lieu de le remplacer par un autre ou si cela passera simplement.

-Et si je tombe en amour avec l'autre?

Il se pencha vers le fauteuil où elle était assise, l'embrassa et sortit. La fin de semaine suivante, elle confia la chose à Lessing.

-Tu arrêtes tout ou tu fonces tête première! lui dit-elle. C'est de l'aberration mentale! Ce que tu cherches vraiment, c'est de la nouveauté.

Puis Marie-Ariane montra du doigt le tableau aux lourdes bordures dorées fixé au-dessus du foyer.

-Vois-tu, Lessing, dit-elle, ce tableau représente le domaine au temps de mon grand-père. Est-ce que tu vois, le jardin, comme il est beau et mélancolique?

-Bien sûr que je le vois.

-J'ai quelquefois l'impression de me retrouver dans ce tableau, reprit Marie-Ariane, comme si je vivais une double vie.

-Tout le monde a l'impression, à un moment ou un autre, d'avoir déjà vu ou déjà vécu telle ou telle chose, lui signifia Lessing.

-Je sais, répondit Marie-Ariane, mais dans mon esprit, il y a une sorte de fissure, une zone par laquelle quelque chose en moi s'échappe pour se retrouver ailleurs... une force intime, une sorte d'inconscient animal qui se fait entendre lorsque je m'y attends le moins. Une voix qui vient m'implorer d'avoir pitié, d'être indulgente, de pardonner ou de haïr, de me mettre en colère, d'éclater en sanglots ou d'éclater de rire.

-Tu te souviens de ma cousine Florence? demanda Lessing.

-Oui, je m'en souviens.

-Écoute-moi bien, fit Lessing. Florence est exactement la personne qu'il te faut. Elle adore ce genre d'histoires. D'ailleurs, elle écrit un livre sur le sujet. Elle croit la même chose que toi concernant le fait qu'il est possible de revivre des choses.

-Que fait-elle, à part écrire son livre?

-Artiste! Elle fait de la peinture artistique.

-Quel âge a-t-elle?

-Environ vingt ans.

Lessing ouvrit une boîte en argent et en retira une cigarette qu'elle alluma avec un briquet plaqué or. Ne l'ayant jamais vu fumer avant ce jour, Marie-Ariane en fut émerveillée.

-Tu fumes? s'étonna-t-elle.

-De temps en temps.

-Où prends-tu tes cigarettes?

-Ce sont des cigarettes turques. Je les fais venir au bureau postal.

-Laisse-moi essayer! l'implora Marie-Ariane dans un état d'excitation total.

Lessing alluma une cigarette et la lui donna. Marie-Ariane fumait comme si elle le faisait depuis toujours. Son amie la regarda de ses grands yeux bleus et lui avoua:

-Ça te va bien, ça fait «chic».

-Ça fait «chic»? répéta Marie-Ariane, perplexe.

-Vois-tu, expliqua Lessing, pour une femme, le monde se divise en trois catégories: il y a celles qui ont une très belle situation, celles qui ont de «grosses» fortunes et celles qui sont issues d'excellentes familles.

-De quel groupe je fais partie? demanda Marie-Ariane.

-De celles qui sont issues d'excellentes familles parce que tu es une Rendall, expliqua Lessing en empruntant le ton d'une vieille aristocrate américaine. De celles qui ont de «grosses» fortunes parce que tu es riche et que tu vas le devenir de plus en plus, et de celles qui ont de très belles situations à cause de moi qui t'aide constamment à te situer.

-Comment savoir ce qui est «chic»? questionna Marie-Ariane. Je sors à peine du couvent et ce ne sont pas les Ursulines qui nous apprennent ces choses-là.

-Moi, dit Lessing, j'ai la chance de travailler au bureau postal, je peux donc consulter tous les catalogues et toutes les revues que les gens «chics» commandent. Si tu veux être «chic», il ne faut pas que tu sois comme la plupart des gens qui sont comme des maquettes disgracieuses de l'image parfaite... il faut «être» l'image imparfaite de l'image parfaite. Il ne faut jamais être la caricature d'une autre personne. Si on te dit que tu ressembles à telle ou telle personne, c'est que tu n'as pas réussi à être «chic».

-Tu vas m'aider à être «chic», Lessing? Allez... promets-le-moi!

-Je t'aime tellement, Marie-Ariane. Il faut juste que j'apprenne à me méfier de toi. Mais comment se méfier de ce qui nous rapproche?

-Qu'est-ce qui nous rapproche, ma chère Lessing?

-La peur et la honte de toutes nos luxures refoulées.

Les regards des deux jeunes femmes se rencontrèrent pour aussitôt s'éviter.

\*\*\*

«Je m'en souviens comme si c'était hier», disait Mamadou qui s'était installée en permanence à l'hôtel. Elle était la seule qui pouvait expliquer sans l'ombre d'un doute comment le restaurer, de façon à ce qu'il soit exactement comme il était à l'époque où il avait connu ses grandes heures de gloire. Devon, à l'instar des autres employés, avait donné à la dame le surnom de contremaître. Elle se levait dès cinq heures du matin pour arriver sur le chantier avant les constructeurs qu'elle se devait constamment de surveiller, pour s'assurer que nul ne perde son temps. Elle ne leur préparait qu'un léger dîner, «pour ne pas les emplir», comme elle disait, car ils seraient trop «pleins» pour travailler vite et bien. Elle veillait même à séparer les ouvriers qui passaient trop de temps à parler ensemble. À ceux qui avaient de grosses familles, elle ne manquait jamais de remettre les restes de repas. «Il ne sera pas dit que Mamadou n'a pas de cœur», disait-elle à Devon lorsqu'elle lui expliquait ce qui était advenu des restes. Elle tendait l'oreille à chacun des employés, les écoutant lui raconter leurs problèmes et leurs joies. Elle s'était constituée une très bonne réputation à travers tout le canton. Même que certains ouvriers se plaisaient à la demander en mariage.

-C'est une femme comme vous qu'il me faudrait pour devenir riche, devait un jour lui dire l'un d'eux pour faire rire les autres.

Ce à quoi Mamadou avait répondu:

-Peut-être qu'un jour, Mamadou va se marier si elle devient folle d'un homme, mais l'homme va devenir fou de jalousie parce que Mamadou va le tromper avec un monsieur qui aura une belle automobile toute blanche et qui donnera des roses tous les jours à Mamadou.

Ce qui ne manqua pas de faire rire les hommes à chaudes larmes. Une fois, un autre lui dit:

-Mamadou, si demain tu me fais une omelette au rhum, je te promets, en échange, de te donner tout ce que tu veux.

Et Mamadou de répondre:

-Descends de ton perchoir et viens régler tous les détails avec Mamadou, si tu veux me donner tout ce que je veux. Mamadou va d'abord en parler avec ta femme et souviens-toi que Mamadou peut t'enlever du temps, si tu parles trop.

Puis elle leva les bras vers le ciel avant d'ajouter:

-Bonne Sainte Vierge, aidez-moi à tenir ma langue, car je fais perdre de l'argent à ma petite chérie chaque fois que je parle avec les ouvriers qui sont plus portés à s'amuser qu'à finir le travail!

Mais dans le fond de son cœur, elle ne pensait qu'à la partie de cartes que le vétérinaire avait pris l'habitude de venir jouer tous les samedis soirs avec elle. À une table, tout au fond de l'hôtel, Mamadou et lui faisaient une partie en buvant quelques petits verres de rhum que le docteur ne manquait jamais d'apporter. Mamadou remarquait que de plus en plus, il la regardait avec des

yeux souriants. Il commençait même à redouter l'ouverture officielle de l'hôtel qui les empêcherait de se retrouver en tête-à-tête à leur table préférée du fond, près des cuisines. Ce samedi-là ne faisait pas exception, l'homme s'était pointé à leur rendez-vous hebdomadaire. Servant un énième verre à son hôtesse, cette dernière lui dit:

-Un autre petit verre de rhum et Mamadou ne sentira plus ses jambes!

La semaine précédente, il lui avait écrit une longue lettre. Mais Mamadou ne savait pas lire et personne ne devait le savoir. Elle pleura une partie de la nuit, en essayant de déchiffrer tous ces petits caractères qui remplissaient les pages. Comme à son habitude, elle pria la Sainte Vierge pour lui demander de l'aide. Elle finit par penser que le docteur finirait sûrement par lui parler de la lettre et alors, elle lui dirait que ce serait mieux qu'il lui dise ce qui y était écrit avec des mots, car les mots parlent davantage que ce qui est écrit. Les mots que l'on dit sont comme les fleurs, on peut sentir leur parfum.

Argil Caine avait choisi sa profession de vétérinaire par amour pour les animaux. Il ne s'était jamais marié, car il avait ajouté à ses devoirs d'homme celui de s'occuper de ses parents et d'un vieil oncle qui vivait avec eux. Ces dernières années, toutefois, sa solitude se faisait de plus en plus sentir et lui apparaissait de plus en plus lourde. De tous les Caine, il était l'unique survivant.

Mamadou savait bien que le vétérinaire tournait autour d'elle, mais rien au monde n'aurait pu lui faire quitter le domaine Rendall. Elle avait eu beaucoup de temps pour penser et décider ce qu'elle voulait pour ses vieux jours. Un soir, elle décida de parler d'elle-même à Marie-Ariane.

-C'est très rare que je parle de moi-même, commença-t-elle, mais ce soir, ma petite chérie, Mamadou veut te dire ce qu'elle souhaite pour ses vieux jours.

Marie-Ariane déposa sur le bras de son fauteuil le livre qu'elle était en train de lire.

-Tu sais bien que tu peux me demander tout ce que tu veux, Mamadou. Je t'aime tellement et tu as toujours été si bonne pour moi.

-Mamadou va faire du bon café et ensuite, Mamadou et sa petite chérie vont parler ensemble.

Marie-Ariane rapprocha les fauteuils et Mamadou déposa les biscuits et le café sur la petite table.

-Mamadou a des rêves, poursuivit la dame. Et toi, ma petite chérie, tu peux les réaliser.

-Parle Mamadou, l'encouragea Marie-Ariane, je n'en peux plus d'attendre.

-Mamadou voudrait faire construire une chapelle à l'endroit où tu allais parler avec ta maman quand tu étais petite. Mamadou aussi allait à cet endroit pour prier la Sainte-Vierge quand tu n'étais pas là.

-Je ne le savais pas, fit Marie-Ariane. Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé?

-Mamadou voulait te laisser toute la place, mais Mamadou n'a pas fini de demander.

-Excuse-moi, continue...

-Mamadou voudrait que monsieur le curé vienne dire une messe dans la chapelle pour ta maman et que quand Mamadou sera morte, tu fasses son service funèbre dans la chapelle.

-Arrête-toi, Mamadou, ne me parle pas de ta mort, l'interrompt Marie-Ariane avec des larmes plein les yeux. Il ne me reste que toi dans la vie.

-Mamadou veut pas voir pleurer sa petite chérie et Mamadou n'est pas encore morte... mais Mamadou ne vivra pas éternellement.

-Je ne veux pas que tu meures, fit Marie-Ariane en pleurant.

-Allons, ma petite chérie, Mamadou veut encore autre chose.

-Tout ce que tu veux, Mamadou, mais ne meurs pas.

-Mamadou veut être enterrée près de la chapelle et...?

-Continue, Mamadou, et quoi?

-Si Mamadou se marie avec monsieur Argil Caine, Mamadou veut se marier dans la chapelle.

En entendant cela, Marie-Ariane bondit de son fauteuil comme l'aurait fait un chat.

-Bravo, Mamadou! Je suis tellement heureuse... c'est merveilleux!

-Attends, ma petite chérie... Argil Caine n'a pas encore dit qu'il voulait se marier.

-Ce n'est qu'une question de semaines, s'exclama Marie-Ariane, j'en suis certaine! Il te tourne autour depuis presque deux ans... il est temps qu'il passe aux aveux!

-Mamadou veut encore autre chose...

-Bien sûr, tout ce que tu veux, Mamadou. Je suis tellement heureuse!

-Mamadou voudrait faire construire une petite maison juste pour elle, pas trop loin de la chapelle.

-Ça veut dire que même si tu te maries, tu vas toujours rester avec moi?

-Comment peux-tu penser que Mamadou va partir et laisser sa petite chérie, hein? Mamadou va rester jusqu'à sa mort.

-Autre chose, Mamadou? Demande-moi tout ce que tu veux.

-Mamadou a un secret qu'elle n'a jamais dit à personne. Ce soir, Mamadou va le dire, mais sa petite chérie ne doit jamais le répéter.

-Je te le jure, Mamadou, je ne le dirai jamais.

Et Mamadou commença son récit.

-Le père de ton père et ma maman se sont aimés toute leur vie. Ils ont failli avoir un enfant, mais ma maman connaissait les herbes qu'il faut pour que le bébé passe et que la grossesse finisse. Ma maman était très jeune et le père de ton père lui a fait un autre enfant et l'autre enfant, c'était moi. (Marie-Ariane remarquait maintenant, et cela la frappait pour la première fois, que Mamadou avait des airs de famille.) Mamadou t'a toujours considérée comme sa toute petite sœur.

-Mais pourquoi n'as-tu rien dit? Tu méritais autant que moi! Je me sens tellement coupable... si tu savais Mamadou! Coupable!...

-Mamadou ne veut jamais que sa petite chérie se sente coupable à cause d'elle. Crois-tu que Mamadou n'a pas été heureuse toute sa vie de tout l'amour qu'elle a reçu sans que personne ne sache qui elle était? Mais Mamadou a encore quelque chose à dire. Ton grand-père avait donné beaucoup d'argent à ma maman pour qu'elle s'occupe de moi et que je ne manque de rien. Ma maman a placé tout l'argent dans la banque et moi aussi, j'ai placé mon argent dans la banque. C'est avec cet argent que je veux faire bâtir la chapelle et ma petite maison. Le reste de l'argent est pour toi, car il vient du père de ton père.

-Jamais je n'accepterai cet argent! s'écria Marie-Ariane.

-Il le faut, répondit Mamadou. Tu es ma seule famille et l'argent va rester entre nous. Ma maman a été heureuse toute sa vie, elle me l'a dit avant de mourir. Elle n'a jamais manqué de rien et c'est la même chose pour moi.

\*\*\*

Dans les écuries, tous les hommes travaillaient comme jamais ils ne l'avaient fait. Une fierté qu'ils n'avaient jamais connue les habitait tous. C'était devenu presque un honneur de travailler pour les écuries Rendall. On parlait de plus en plus des écuries Rendall qui, tout le canton l'espérait, obtiendraient un premier prix aux courses du Vermont. Aux dires des connaisseurs, les chevaux que possédaient les Rendall étaient issus de sang de champion. Devon avait souvent émis le souhait de relocaliser les chevaux du domaine à la pointe du lac, mais Marie-Ariane s'y était toujours opposée.

-Nous n'habitons pas la pointe du lac, plaidait-elle chaque fois, alors pourquoi nos chevaux devraient-ils habiter là-bas? Ils resteront avec nous et nous continuerons à les entraîner ici, comme au temps de papa.

«Que répondre à ça?», de penser Devon.

\*\*\*

Florence Mitchell, la cousine de Lessing, arriva vers trois heures du matin. Un homme large d'épaules et aux mains trapues la déposa devant la demeure avec ses valises avant de repartir. Elle entra dans la maison comme si elle l'avait toujours habitée et regarda autour, espérant voir quelqu'un. En un éclair, les chiens s'élançèrent vers elle en jappant, cherchant instinctivement à l'effrayer. «Fermez-la, chuchota-t-elle. Le diable va vous étrangler avec vos tripes.» Cela ne suffit pas à faire taire les bêtes qui continuaient de grogner sourdement. Deux garçons d'écurie entrèrent dans la maison avec leurs fusils à la main. Marie-Ariane, qui sortait de son lit, descendait l'escalier.

-Florence? s'écria-t-elle. C'est vraiment toi qui es ici? Je n'en reviens pas!

Cela dit, elle fit une légère inflexion des sourcils en direction des garçons d'écurie, lesquels s'esquivèrent sans faire de bruit. La beauté de Florence était foudroyante et lorsqu'elle prit la main de Marie-Ariane pour l'appuyer tendrement contre ses lèvres, elle fut digne de l'enfer. Elle tourna légèrement la tête, faisant ainsi retomber, telle une cascade sur ses épaules, ses noirs cheveux d'ébène. D'un geste théâtral, avant même d'avoir retiré ses gants, elle passa le dos de sa main sur son front. Un chiot sortit de dessous le fauteuil pour se jeter dans les bras de Marie-Ariane.

-Le chiot et toi avez quelque chose en commun, constata Florence en souriant, mais je ne sais pas quoi... Voilà! Vous avez tous les deux tout ce qu'il faut pour vous faire désirer.

-Je vais préparer ta chambre, dit Marie-Ariane en souriant.

-Non! Non! Je vais dormir sur le sofa. Pour que je me sente vraiment chez moi, il faut que je passe une nuit, une journée, et une autre nuit ailleurs que dans la chambre que tu m'offriras.

Marie-Ariane lui procura donc un oreiller et des couvertures. Après avoir bavardé un peu, elle monta dans sa chambre. Elle s'étendit sur son lit et se dit: «Si elle pouvait rester pour toujours!» Au fond d'elle-même, elle savait que «toujours» n'était qu'une suite de remises à la prochaine fois.

Devon venait à peine de finir son café matinal que déjà, les deux jeunes femmes se préparaient pour une promenade à dos de cheval. Lorsqu'elles furent à l'écart, Florence dit à Marie-Ariane:

-Tu ne vas pas me dire que tu t'intéresses à ce Devon, j'espère?

Pour ne pas trop s'identifier à lui, Marie-Ariane répondit:

-Disons qu'il suscite une certaine curiosité.

### III

## MORT ET LÉGENDE

La soirée était chaude. Depuis cinq jours, on avait transporté Julien dans la maison. Souffrant, sa chambre, à l'hôtel, ne lui procurait pas l'intimité dont il avait besoin. Maxwell passait toute la journée couché au pied de son lit et refusait toute nourriture. Julien et son fidèle chien de chasse s'approchaient de plus en plus du crépuscule de leur vie. Qui aurait pu prédire qu'Alga attendrait un enfant pendant que la mort attendait Julien? «Les oiseaux retrouvent toujours leur nid, et moi, je retrouve toujours la mort», pensa Marie-Ariane.

Elle sortit sur le balcon. Les croassements d'un corbeau qui tournoyait dans le ciel la firent frissonner, du fait que la veille, dans l'obscurité, une chauve-souris s'était agrippée à ses cheveux. Elle se parlait à elle-même et ne vit pas Florence qui s'approchait. Lorsqu'elle sentit son parfum, Florence avait déjà appuyé délicatement sa main sur la bouche de son hôtesse. «Chut!» fit-elle. Puis lentement, elle retira sa main.

-J'ai tellement peur de mourir, gémit Marie-Ariane.

Florence l'étreignit dans ses bras et la jeune femme ferma les yeux.

-Je t'aime, tu sais, dit Florence.

-Moi aussi je t'aime, rétorqua Marie-Ariane en entrouvrant ses paupières. Tu sais à quoi je pensais?

-Non, répondit Florence.

-Je pensais que Julien porterait le premier complet de sa vie et qu'il le porterait dans sa tombe.

Florence pouffa de rire.

-Tu es folle et tes grands yeux verts ressemblent à un arbre que l'on déracine. On dirait que tu reviens de chez les fantômes.

-Tu as raison, acquiesça Marie-Ariane, il faudrait d'abord que je voie clair devant moi.

-Bravo! fit Florence. Il semble que le monde réel te donne de ses nouvelles.

Marie-Ariane continua cependant de s'interroger.

-Il lui faut aussi des souliers. Crois-tu que les morts portent des sous-vêtements?

-Comment va-t-il? s'enquit Florence. Il a de la difficulté à remuer les lèvres. Il parle comme s'il avait mal aux dents.

-Il n'en a plus pour longtemps à vivre.

-Qui a dit cela?

-Le vétérinaire, répondit Marie-Ariane.

Florence pouffa de rire une seconde fois.

-C'est vrai que ça semble un peu idiot, convint Marie-Ariane, mais le vétérinaire est son ami et après tout, un vétérinaire peut très bien soigner des humains.

-Tu as raison, convint Florence, mais ça fait drôle d'entendre cela.

-Il fait vraiment pitié à voir, il est maigre comme un pic. Quelquefois, il délire et parle d'un oncle qui serait estropié. Son chien passe ses journées couché au pied de son lit. J'ai l'impression qu'il se laisse mourir.

-Il a de la famille?

-Mamadou dit qu'elle va vérifier.

-Comment va-t-elle, Mamadou?

-Elle est dépourvue et désespérée. Elle ne supporte pas de le voir comme ça, elle a peur de faire une crise de larmes devant lui.

-Regarde... dit Florence, un écureuil sur la branche! Petit! Petit! Petit!...

Du haut de l'escalier, le chien se mit à hurler. Florence hésita un instant, puis courut en montant les marches d'escalier deux par deux avant de pénétrer dans la chambre.

-Vite! cria-t-elle à l'endroit de Marie-Ariane. Va chercher des hommes... Julien est tombé en bas de son lit!

Marie-Ariane allait sortir pour demander de l'aide aux garçons d'écurie, mais tomba face à face avec Devon et le docteur.

-Montez tout de suite! les pria-t-elle. Julien est tombé en bas de son lit.

Et c'est sans mal que Devon et le vétérinaire parvinrent à recoucher le malade.

-J'ai froid, murmura ce dernier.

-J'y vais, dit Florence, je reviens avec des couvertures dans quelques secondes.

-Je vais vous dire adieu tout de suite, déclara Julien, car dans quelques instants, je vais m'éloigner et là, je ne pourrai plus reculer.

-Courage, Julien, lui dit le vétérinaire, nous sommes avec toi. Veux-tu voir un prêtre?

-Non! Je n'en veux pas! Je ne veux surtout pas.

Assise sur le rebord du lit, Marie-Ariane lui tenait la main.

-Pas de prêtre! continua Julien. J'ai assez chassé dans ma vie pour connaître la nature que Dieu nous a donnée. Aucun prêtre ne pourrait comprendre que je veux que l'on m'enterre avec Maxwell qui se laisse mourir pour me suivre dans la mort... comme il l'a fait dans la vie.

Florence revint avec des couvertures. Elle replaça les oreillers du mourant et le couvrit. Les mains de Julien se mirent à trembler avant qu'il ne se mette à crier:

-Allumez le feu!... J'ai perdu la piste!...

Maxwell releva la tête et eut un tremblement qui secoua tout son corps. Dans un ultime effort, il se rapprocha de son maître pour mourir près de lui. Julien écarquilla les yeux et dit encore:

-Attention!... Les sabots des chevaux!...

Comme s'il venait de recevoir un coup, l'homme renversa sa tête sur l'oreiller et mourut. On put entendre le hennissement des chevaux depuis les écuries. La porte d'entrée se referma doucement. Marie-Ariane descendit l'escalier pour voir qui arrivait. C'était Mamadou, accompagnée d'un vieux prêtre d'environ quatre-vingts ans. Ce dernier portait une longue barbe en plus d'avoir de magnifiques yeux bleus. Après que Marie-Ariane lui eut servi un verre de cognac, il le prit et but une gorgée.

-Je suis le frère de Julien Kellum, l'informa-t-il. Les Kellum sont originaires de la Caroline du Nord, mais mon frère m'a écrit il y a quelques mois pour me dire qu'il ne voulait pas être enterré dans le cimetière familial. Je peux célébrer l'office dans la maison, mais pour ce qui est de l'enterrement, Julien m'a demandé d'insister auprès de vous pour qu'il soit enterré sur votre domaine. On m'a dit que vous envisagiez de faire bâtir une chapelle... pourquoi ne pas y ajouter un cimetière?

Il absorba une autre gorgée de cognac et ajouta:

-Une journée où le soleil était au plus chaud, je me promenais sur la terre de mon père lorsqu'un cri d'oiseau effroyable me fit sursauter. Je me suis arrêté et j'ai vu que, caché dans les broussailles, il y avait un trou et je me suis laissé glisser à l'intérieur. Comme je n'y voyais rien, je suis remonté tant bien que mal à l'air libre. Le soir venu, Julien et moi sommes retournés sur les lieux avec des torches. Le trou était juste assez grand pour qu'un homme puisse y entrer. L'un après l'autre, nous sommes entrés et avons rampé un bout de temps pour aboutir dans une grande et haute salle d'où l'on entendait, au-dessus de nous, le piétinement des chevaux. Nous étions donc sous l'écurie, à un endroit d'où il nous était impossible de juger de la profondeur. Dans un coin, à l'écart, il y avait une vierge en bois sculptée, un grand crucifix de métal et deux chandeliers en pierre sur une paroi rocheuse. Nous n'avons rien trouvé d'autre. Nous avons sorti la vierge, le crucifix et le chandelier. Après quoi, nous les avons placés dans la remise, sur une

table. Je dois vous dire que c'est ce jour-là que j'ai décidé de devenir prêtre. Dans sa lettre, Julien m'a demandé de vous faire cadeau de ces objets pour la future chapelle. De plus, Julien et moi, nous vous cédon par testament une petite terre située en Caroline du Nord ainsi que tout ce qui s'y trouve. Oh... Ne vous attendez pas à grand-chose... tout est en ruine, là-bas, mais c'est une bonne terre. La maison, l'écurie, la grange, la remise... tout est à démolir. Un vieux mendiant a occupé la maison durant un certain temps. Il était un peu indien, un peu gitan, peut-être même un peu acadien. Pour gagner sa vie, il réparait des *rocking-chairs* qu'il revendait par la suite. Je me souviens maintenant qu'il avait réparé les chevrons de la toiture pour remiser ses *rocking-chairs* au grenier.

Marie-Ariane remercia le prêtre et lui fit la promesse que Julien serait enterré tout juste derrière l'endroit où serait construite la chapelle.

-En attendant, je ferai construire une clôture de fer autour de ce qui deviendra le cimetière de la chapelle. Il va de soi que je vous demanderai de la bénir.

Dans la lumière déclinante, on préparait Julien pour son office funèbre.

-J'ai peur, confia Marie-Ariane à Florence. C'est plus fort que moi, j'ai toujours peur.

Puis Florence la serra très fort contre son cœur.

-Allons, dit-elle pour la calmer, tu auras dix-huit ans dans quelques semaines et t'es assez grande pour te contrôler.

-Tu veux dormir avec moi cette nuit? la supplia Marie-Ariane.

-Bien sûr que je veux! accepta Florence.

Marie-Ariane la regarda et se mit à sangloter.

Le frère de Julien organisa une petite cérémonie et bénit le cimetière. Les obsèques de Julien eurent lieu dans la maison, et ce, dans la plus stricte intimité. Après le service religieux, les garçons d'écurie portèrent son cercueil dans le cimetière, précisément à l'endroit indiqué par Marie-Ariane. Après l'avoir mis en terre, on descendit, au pied de ce dernier et enveloppé dans une couverture de cheval, le vieux Maxwell qui pour toujours dormirait auprès de son maître.

-La providence a voulu que des inégalités subsistent entre les humains et les animaux, dit le prêtre, mais j'ai la certitude que le seigneur, dans son infinie bonté, permettra, du moins pour cette fois, que la mise en terre de l'homme et de son chien soit aussi solennelle que le permettent les circonstances. Mon frère a eu le bonheur de vivre avec la famille Rendall et il est le premier à occuper une place dans le cimetière de cette famille. Je te demande, Seigneur tout puissant, de porter ton attention sur Marie-Ariane Rendall et de voir son cœur tendre et compatissant pleurer une fois de plus la mort d'un être qui faisait partie de sa vie. Je te supplie encore, Seigneur Mon Dieu, de parlementer avec tes anges pour que Marie-Ariane et sa descendance connaissent les charmes d'une vie libre, indépendante et sans souci. Nous te remercions Seigneur.

Le prêtre ajouta, pour la mémoire de son frère:

-Sache qu'à l'instant même, dans le couvent des Ursulines, les religieuses et les novices sont à genoux pour prier Dieu et pour te recommander à sa protection.

Ce fut à Marie-Ariane que revint l'honneur de jeter la première pelletée de terre. Ce faisant, elle dit:

-Dormez en paix, toi et ton chien!

Deux jours plus tard, commençait la construction de la chapelle qui faisait face au lac. Une ancienne histoire refit surface à la vitesse de l'éclair. Un ouvrier rapporta que lorsqu'il était jeune, son grand-père lui avait raconté qu'il avait vu une chaloupe glisser toute seule sur l'eau du lac. Il n'y avait personne à son bord, de même qu'il n'y avait aucun vent. On prétendait que c'était le diable qui se promenait, histoire de trouver un endroit pour y faire son feu. D'abord, les ouvriers rirent de l'affaire en disant que le diable n'avait rien à voir avec la construction de cette chapelle. Mais la crainte s'installa lentement dans la tête des travailleurs qui abordaient ce sujet de plus en plus souvent. Ces derniers aimaient se réunir, le soir, autour d'un feu, pour se raconter des histoires. Ceci fait, chacun retrouvait sa tente pour se mettre au lit. Une nuit, alors que tous dormaient, l'un d'eux était resté près du feu. Une lueur verdâtre venant du lac attira son attention. Il se leva pour mieux voir et aperçut des milliers de petites flammes fluorescentes qui dansaient à la surface de l'eau. En s'efforçant de faire le moins de bruit possible, il alla réveiller ses confrères endormis. Après que tous eurent contemplé le phénomène, ils retournèrent s'asseoir autour du feu.

-Ce sont des diabolins, déclara le plus âgé du groupe. Le diable veut s'en servir pour s'emparer de la chapelle avant qu'elle soit complètement construite.

Sur ces mots, un fort coup de vent fit éclater les cloisons que les hommes venaient à peine de terminer.

-En une seconde, mentionna le vieux, le diable est parvenu à détruire le travail de toute une journée.

-Que veux-tu dire?

-La nuit dernière, j'ai eu présage, expliqua-t-il. J'ai vu le diable entrer dans le petit cimetière derrière la chapelle et, à sa suite, des hommes se tordaient de douleur. Malgré leurs souffrances, ils le suivaient tous. La grille du cimetière s'ouvrait et se refermait dans un vacarme assourdissant.

L'homme s'arrêta de parler. Il prit un tison dans le feu et alluma sa pipe.

-Continue! de l'encourager les autres. Raconte ton rêve... tu vois bien que nous sommes tous impatients d'entendre la suite!

Et le vieil homme continua son histoire:

-Ceux qui suivaient le diable étaient des marins. Leur voilier s'était échoué sur le bord du lac.

-Comment sais-tu qu'ils étaient marins?

-Je ne le sais pas, mais dans mon rêve, je le savais.

-Laisse-le raconter et tais-toi, grommela l'un des travailleurs. Tu poseras tes questions quand il aura fini.

Le vieux tira une bouffée de sa pipe et continua:

-Comme je le disais, ils étaient marins, car dans mon rêve, ils étaient habillés comme des marins.

Le lendemain, un peu avant le lever du soleil, ils partirent tous autour du lac, espérant trouver quelque chose. En premier lieu, ils trouvèrent du bois d'épave traînant sur la grève. En poussant plus à fond leurs recherches, ils découvrirent l'épave d'un ancien voilier. Tous se mirent alors à fouiller ici et là. L'un d'entre eux s'écria:

-J'ai trouvé ce qui ressemble à un journal de bord!

-Lis-nous ce qui est écrit dedans! lancèrent les autres avec impatience.

-C'est écrit que ce voilier a navigué sur toutes les mers et sur tous les océans du monde.

-Mais c'est impossible! Comment un voilier qui a voyagé sur toutes les mers du monde aurait-il pu aboutir ici, sur le bord du lac?

L'homme continua sa lecture.

-Pleines voiles ouvertes, nous avons parcouru le ciel poussé par le souffle d'une centaine de légions de démons. Mais les restes d'une gargouille, flottant sur le lac, choquèrent terriblement le diable. Des diabolins brûlèrent tout ce qui restait de la gargouille et se mirent à danser sur le lac. Le reste est illisible.

L'aîné prit la parole et dit aux autres qu'il valait mieux partir.

D'un commun accord, les ouvriers décidèrent de ne plus poursuivre les travaux de la chapelle et tous retournèrent chacun chez soi.

Pendant ce temps, à la pointe du lac, les préparatifs de la fête allaient bon train. L'Hippodrome était terminé et l'hôtel était prêt à recevoir les invités. Il ne restait plus qu'à faire parvenir les invitations. Dans quelques jours, Marie-Ariane allait fêter ses dix-huit ans.

Petit à petit, les hommes finirent par revenir pour terminer la construction de la chapelle. Leur silence devenait plus significatif que toute parole prononcée. Une image insaisissable leur trottait dans la tête. Il leur devenait de plus en plus difficile de s'arracher à cette vision du diable les

réunissant tous pour les conduire Dieu sait où. À la clarté diffuse du feu, les sapins et les épinettes prenaient des allures de fantômes.

Dans la grande maison, Marie-Ariane Rendall était préoccupée et nerveuse. Devon allait passer la nuit à boire et à fêter avec ses amis à l'hôtel. Par la fenêtre, elle crut voir une étoile filante traverser le ciel. Elle se dit à elle-même: «Il ne reviendra sûrement pas avant le lever du soleil.» Elle ferma les yeux et s'interrogea: «Pourquoi est-ce que je ne me soucie pas davantage de Devon? Ai-je peur de perdre mon amour-propre pour l'amour de quelqu'un d'autre? Si l'on me demandait si j'avais l'absolue certitude que je l'aime, je ne saurais quoi répondre...»

Elle arpenta la chambre. Certes, Devon était tendre avec elle. Ils s'entendaient bien, tous les deux, mais lorsqu'elle songeait à l'amour que Graig et Alga éprouvaient l'un pour l'autre, elle ne pouvait faire autrement que de réaliser que son amour à elle ne faisait pas le poids.

Par la fenêtre, elle regardait la lune couverte de cicatrices et se dit qu'elle aussi, Marie-Ariane Rendall, vieillissait. N'allait-elle pas bientôt célébrer ses dix-huit ans? De gauche à droite, elle hochait lentement la tête et pendant encore un long moment, se plut à contempler la lune. Elle consulta sa montre sans vraiment regarder l'heure. Elle descendit à la cuisine et s'empara d'un sac de bonbons. «J'ai besoin de sucreries», se dit-elle. «Pourquoi pas une cigarette avec un thé vert? Non, pas de thé vert, il me faut un café bien fort avec quelques gouttes de rhum.» Elle alluma sa cigarette et se remémora la conversation qu'elle avait eue avec Lessing. Celle-ci lui avait allumé sa cigarette en lui disant: «Ça te va bien, ça fait «chic» ». Elle alla se placer devant le miroir et se regarda fumer de face, puis de côté. Elle tenait sa cigarette en relevant légèrement le bras. Elle but son café presque d'un seul coup pour y goûter le maximum de rhum. Le café ne goûtait que le café. Elle décida de se servir un petit verre de rhum. Juste un petit verre, avec une autre cigarette. Juste pour voir. Elle s'en servit un autre, puis encore un autre. Elle se sentait heureuse comme au temps où elle jouait à la balle en criant et en riant pendant de longues heures. Avec qui jouait-elle à la balle? Avait-elle vraiment oublié son nom? C'était pourtant impossible! Puis elle se souvint soudain du grand Keyne. «Voilà, se dit-elle, c'était Keyne.» Keyne Maidstone était venu passer les vacances d'été au lac. Originaire de Grande-Bretagne, il était démesurément grand pour son âge. Qu'avait-il donc en tête le jour où il avait demandé à Marie-Ariane de lui donner une mèche de ses beaux cheveux rouges? Ce souvenir revenait de si loin. Avec son canif, il avait délicatement coupé une mèche de ses cheveux avant de la déposer dans la paume de sa main.

-C'est le plus beau cadeau du monde! avait-il alors dit.

Marie-Ariane croqua les bonbons qu'elle avait dans la bouche puis péniblement, monta se coucher. Elle laissa tomber sa tête sur l'oreiller comme quand elle était petite. Au moindre bruit, elle tendait l'oreille. Les chiens, étendus près du lit, la sécurisaient. Elle se souvint que dans l'un des tiroirs de la commode, qui se trouvait au grenier, il y avait un vieux paquet de cartes à jouer que Keyne lui avait laissé avant son départ. Il avait dit:

-Si tu te sens seule, tu pourras jouer à la patience.

Elle réalisa à quel point elle était seule. Elle se remémora sa flûte de bois qui occupait le même tiroir que le jeu de cartes. «C'est drôle, songea-t-elle, je ne sais même pas s'il lui arrive de penser quelques fois à moi...»

À partir de cette nuit-là, Marie-Ariane n'eut qu'une seule idée en tête: retrouver Keynes.

Lessing travaillait toujours au bureau postal. Aussitôt qu'elle vit entrer Marie-Ariane, elle lui demanda:

-Qu'est-ce qui ne va pas?

-Comment ça, qu'est-ce qui ne va pas?

-Mais regarde-toi... on dirait que tu n'as pas dormi depuis des lunes.

Sur la table du bureau postal, Lessing, d'un geste désinvolte, repoussa toutes les lettres.

-Je viens de faire du bon café, dit-elle.

Elle appuya sa main sur l'épaule de Marie-Ariane et devina:

-Comme ça, il y a un autre homme dans ta vie?

-Voyons! s'exclama Marie-Ariane. Pourquoi dis-tu cela?

-Je suis une femme intelligente, l'avisa Lessing, et je peux deviner en un temps record ce que tu as en tête. Maintenant, prends ton café et raconte-moi tout.

Marie-Ariane s'essuya les lèvres puis se lança:

-J'ai pensé à un ami d'enfance, mais ça n'a duré qu'un éclair. Mais dans la mesure du possible, j'aimerais retrouver sa trace.

-Mademoiselle veut retrouver la trace d'un ami d'enfance! railla Lessing.

-Si tu continues à te moquer de moi, je ne dis plus un mot.

-Tu sais bien que j'adore me moquer, sourit Lessing.

-Je ne veux surtout pas que tu penses que je triche Devon.

-Toi, tricher, Devon? s'exclama Lessing comme s'il s'agissait de l'impensable.

-Continue de te moquer de moi et je sors d'ici en te laissant seule avec tes horribles boucles d'oreilles.

-Cette fois, je te promets de t'écouter sans rien dire, répliqua Lessing en plissant démesurément le front.

Marie-Ariane s'alluma une cigarette et commença son histoire.

-En fait, dès que je ferme les yeux, je revois Keyne Maidstone. J'ai beau lui dire de fichier le camp de mes pensées, il reste crispé à ma mémoire. J'essaie de toutes mes forces de l'oublier, mais je n'y arrive pas. Nous n'étions que des gosses, mais déjà il était amoureux fou de la petite fille aux cheveux rouges. Je lui ai donné une mèche de mes cheveux et il m'a dit que c'était le plus beau cadeau du monde. Puis la fin des vacances d'été est arrivée et il est parti. Samedi soir, Devon a commencé à me tomber sur les nerfs. Nous mangions ensemble et il m'a dit:

-Il faudrait peut-être couper un peu tes cheveux.

-Pourquoi parles-tu de mes cheveux? lui ai-je demandé.

Devon haussa les épaules et hocha la tête.

-J'ai dit ça comme ça. Je te présente mes excuses. Tu as raison, ce n'est pas mes affaires.

-Tes affaires! lui lança-t-elle.

Surpris, il la dévisagea quelques instants.

-Je plaisantais, dit-il.

-Tu plaisantais! cria Marie-Ariane. Donc tu savais que ça me déplairait!

Les chiens vinrent se placer près d'elle.

-Qu'est-ce qui se passe? l'interrogea Devon.

Un des chiens se mit à gratter le rebord de la table.

-Je ne suis pas idiote! enchaîna Marie-Ariane.

-Je ne comprends vraiment rien, ma chérie.

-Tu voudrais peut-être que je me fasse un chignon! hurla-t-elle.

-Seigneur Dieu! Pourquoi t'énerves-tu autant pour une simple histoire de cheveux?

La jeune femme se leva en relevant la tête et pointa la porte avec son menton.

-Tu veux que je quitte la maison à cause d'une plaisanterie?

Il sentait sur lui le regard impitoyable de Marie-Ariane, lorsqu'elle lui dit calmement: «Va-t'en.» Puis, tout en marmonnant quelque chose d'inaudible, il partit.

-La nuque du cheval, son encolure et sa queue sont très longues et rudes, dit Lessing. C'est ce que nous nommons la crinière. Avec tes cheveux rouges et ton allure souple et vive, comment voulais-tu que Keyne ne tombe pas amoureux de toi? Disons qu'il est parti avec un morceau de ta crinière.

-Très drôle! râla Marie-Ariane.

-Moi, continua Lessing, je suis une Anglaise pur-sang . Je n'ai peut-être pas ta crinière, mais par un décret de la providence de Dieu, aucun homme n'a encore réussi à dompter l'animal que je suis.

-Je veux bien être pendue si jamais un homme réussit à m'embarquer, dit Marie-Ariane.

-Les jeunes esclaves sont rarement vierges à l'achat, mais elles peuvent le redevenir à la vente! lança Lessing.

-Je ne te comprends pas. Que veux-tu dire?

-Je veux dire que ta beauté rapporterait une fortune si tu n'étais pas si naïve.

Marie-Ariane écumait. Elle tapait du pied en secouant sa crinière dans tous les sens.

-Calme-toi, la prévint Lessing, j'avais juste envie de plaisanter un peu.

Marie-Ariane tendit l'oreille et se leva d'un bond. Un homme, tout de noir vêtu, s'approchait de la porte. D'un mouvement souple, il frappa et elle alla lui ouvrir. Tout, chez cet homme, semblait incompréhensible. Avec une exquise politesse et un grand respect dans la voix, il avoua qu'il était dévoré d'impatience de rencontrer la fille de Joseph-John Rendall. L'étranger coula un regard vers Lessing qui devint rouge comme une tomate.

-Je ne me souviens plus en quelle occasion, annonça-t-il, mais votre père m'avait remis cette lettre pour vous.

Il remit la lettre à Marie-Ariane et partit sans dire un mot de plus.

-Comment a-t-il fait pour savoir que la lettre était pour moi? demanda-t-elle.

-Ta crinière, répondit Lessing. Quoi d'autre que ta crinière?

## IV

### REVIREMENTS DE SITUATION

-Tu as vu comment il me regardait? dit Lessing.

-Tu as entendu quand il a dit qu'il était dévoré d'impatience de me rencontrer? répliqua Marie-Ariane.

-Ça va! Ça va! Lis ta lettre avant que ce soit moi qui te dévore!

*Ma chère fille,*

*Sachant qu'après ma mort «qui approche», tu seras l'unique héritière de ce que nous possédons, j'ai pensé t'écrire quelques mots sur tes origines. Notre histoire est celle du sang versé par les uns et de la pratique du silence exercé par les autres. Bref, c'est le sang du silence. Nos ancêtres étaient de pauvres immigrants installés tant bien que mal dans un quartier très dur de Montréal. Dans ce quartier, les ruelles avaient des lois et tout se vendait et s'achetait au prix de la mort. Le fils aîné de tes arrière-grands-parents mourut à l'âge de vingt ans suite à une bagarre aux couteaux engendrée par une question d'honneur. Ce fut le premier Rendall à se faire ainsi assassiner à Montréal. Son nom était Paul Rendall, le fils de John-Léonil Rendall et de Marie-Laure Limernick, une véritable Irlandaise aux cheveux rouge feu. Le jour de l'enterrement de Paul, sa mère a dit au prêtre: «Je l'ai vu naître et je l'ai vu mourir, le Bon Dieu me l'a laissé toute sa vie.» Mais Maurice-John, son frère, ne le voyait pas de cette façon. Il cria au prêtre: «Devant cette chienne de pauvreté qui m'a vu naître, je jure devant Dieu de venger la mort de mon frère et de tuer quiconque se mettra au travers de ma route pour m'empêcher d'atteindre la richesse et le respect.» Maurice-John Rendall tint parole et le sang se mit à couler. D'abord dans le quartier et ensuite, à la grandeur de Montréal. Marie-Lise, Gisèle et Mady Rendall, ses sœurs, restèrent célibataires. Elles étaient non seulement trois sœurs, mais aussi trois amies inséparables. Maurice-John se maria avec Jacky Kerry, une Anglaise de Westmount. Ils donnèrent naissance à moi, Joseph-John Rendall, à tes oncles John-John et Mark Rendall, ainsi qu'à ta tante Jacky Rendall. Cette époque fut troublée par des guerres de clans. Mark dut s'expatrier à New York et John-John devint, pour un certain temps, le «caïd» de la ville. Jacky Rendall épousa Matisse Mallison, un contrebandier d'envergure nationale. Une nuit, sa maison brûla. Sa femme et ses enfants périrent dans l'incendie. Quelques jours plus tard, Matisse fut retrouvé pendu dans une grange. Quant à John-John, il s'en est bien sorti. C'est lui qui t'a remis la lettre que tu es en train de lire. Pour le reste, tu sais tout. J'ai marié ta mère, Éva-Maria Lanster, «pure Irlandaise», et nous avons eu deux adorables petites filles: Solange qui est morte dans son croûte et toi, Marie-Ariane, sur qui repose désormais la succession et notre histoire.*

*Ton père, Joseph-John Rendall.*

Lessing plissa le front:

-Donc, l'homme en noir serait ton oncle?

-C'est ce que raconte papa dans sa lettre.

-C'est triste pour toi, lança Lessing.

-Comment ça, c'est triste pour moi?

-Parce qu'un oncle ne courtise pas sa nièce.

Piquée au vif, Marie-Ariane rétorqua:

-Tu n'as tout de même pas l'intention de faire des finesses à mon oncle?

-Oh que oui! répondit l'autre.

-Lessing! Je t'interdis de flirter avec John-John!

-Tiens, tiens, reprit Lessing, voilà à peine trois secondes, c'était ton oncle et soudainement, il devient John-John.

Marie-Ariane but un peu de café.

-De toute façon, enchaîna-t-elle, ce n'est pas un vrai oncle. C'est juste un membre de la famille.

-Juste un membre? interrogea Lessing. Rien ne t'empêche d'épouser son membre, ricana-t-elle.

-Tu es jalouse! cria Marie-Ariane.

Puis elle claqua la porte et sortit.

Lessing s'alluma une cigarette. «Le coup de foudre, songea-t-elle en son for intérieur, ce n'est pas possible. Marie-Ariane n'est sûrement pas tombée en amour avec son John-John d'oncle?» Elle but un peu de café et s'alluma une autre cigarette. «Le coup de foudre, ce n'est pas possible... malgré que Marie-Ariane n'a plus de famille, et son oncle...»

La fin de semaine arriva et comme toutes les fins de semaine, Lessing entra chez Marie-Ariane avec sa valise. Elle n'avait pas encore mis le pied dans la maison qu'elle lança à sa cousine Florence, qui semblait avoir emménagé chez Marie-Ariane, qu'elle détenait le potin du siècle. Au même instant, Graig et Alga entrèrent eux aussi dans la maison.

-Le potin du siècle! reprit Alga.

-Quel potin? questionna Marie-Ariane en descendant l'escalier.

-Comment ça, quel potin? fit Lessing. Le potin de l'oncle...

-Veux-tu aller chercher Mamadou à la pointe du lac? demanda Marie-Ariane à Graig.

-Bien sûr, répondit ce dernier, mais ça risque d'être long.

-Aucun problème! Va chercher Mamadou et prends ton temps.

Graig sortit de la maison et partit lentement vers la pointe du lac.

-Mais tu es folle de parler de ça devant Graig! hurla Marie-Ariane.

-Tu ne vas tout de même pas censurer la venue de John-John! s'exclama Lessing.

-Qui est John-John? interrogea Florence.

-C'est le membre de l'oncle de Marie-Ariane, expliqua à la blague Lessing.

-Je ne savais pas que tu avais un oncle, Marie-Ariane... déclara Alga.

-Elle ne le savait pas elle non plus, jubila Lessing. Elle l'a appris en même temps que moi!

-Il pourrait peut-être être le parrain de notre enfant, suggéra Alga.

-Lessing est une chipie! s'exclama Marie-Ariane.

-Chacun son tour, répliqua Alga.

Florence, qui connaissait trop bien sa cousine, déclara que cette dernière pourrait aller jusqu'à faire pendre sa propre mère... n'eût été du fait que celle-ci était déjà morte.

-Tu as raison, convint Alga. Quand je pense que devant Graig, notre chère Lessing a failli raconter des choses qui auraient sûrement pu inquiéter Devon... Oh et puis non... ajouta Alga en pouffant de rire, tout le monde sait bien que notre Sainte Marie-Ariane raconte toujours tout à son Devon. De toute façon, moi aussi je raconte tout à mon époux.

Les trois femmes éclatèrent de rire, sauf Marie-Ariane.

-Vous êtes toutes des bitches! leur balança-t-elle tout en riant en leur compagnie.

-Elle parle comme si elle n'était pas elle-même une bitch! continua Lessing.

-Alga! lança Marie-Ariane, organise-toi pour que Graig retourne à la pointe du lac après qu'il soit revenu avec Mamadou. Tu restes à coucher avec nous!

-Moi aussi j'ai un potin! annonça Alga.

-C'est quoi? s'exclama Marie-Ariane. Allez... vite... dis-le!

-Graig ne le sait pas encore, mais ce n'est pas un enfant qu'on aura, mais deux... des jumeaux!

-Ça tombe bien, rigola Marie-Ariane. Mamadou va justement se marier avec le vétérinaire... il s'y connaît bien, lui, en étalons et en pouliches.

Leurs rires atteignirent le paroxysme. Les femmes en avaient les larmes aux yeux et peinaient à respirer.

-Mamadou va se marier avec Argil Caine... le vétérinaire? s'enquit Lessing.

-Oui, confirma Marie-Ariane, mais c'est un secret.

Sur ce, Mamadou entra avec Graig.

-Tu peux repartir, signifia Alga à son époux, je reste à coucher. Profites-en pour sortir à l'hôtel.

Graig ne se fit pas prier et partit aussitôt.

-De quoi parliez-vous? voulut savoir Mamadou.

-De vos noces! ricana Lessing.

-Petite démons! lança Mamadou à l'intention de Marie-Ariane. Tu avais promis! C'était un secret entre Mamadou et sa petite chérie!

-Ne vous en faites pas avec ça, continua Lessing. Vous n'êtes pas la seule à être en amour...

-Qui d'autre est en amour? demanda Mamadou.

-Marie-Ariane et son oncle John-John, dit Alga.

-Doux Jésus! Bonne Marie la Sainte Vierge! s'exclama Mamadou. Ma petite chérie avec mon demi-frère!

-Quoi? s'étonna Lessing. Votre demi-frère? Pour un potin, c'en est tout un!

-Mamadou a trop parlé! fit Mamadou.

Les autres riaient, tout en tapant des mains et des pieds. Ne pouvant plus se contenir, elles applaudirent.

-Tout ça, c'est la faute de ma maman, avoua Mamadou, elle était trop belle.

-Vous aussi, vous êtes très belle, la complimenta Florence.

-Mamadou va aller chercher de son vin à la cuisine et Mamadou va tout raconter.

Mamadou se dirigea vers la cuisine en marmonnant:

-Doux Jésus! John-John Rendall est encore vivant.

-Dis-moi Lessing, reprit Alga, est-ce vrai ce que Graig m'a raconté?

-Qu'est-ce que ton bel étalon t'a raconté?

-Que tu avais couché avec Devon, l'informa Alga.

-Doux Jésus! fit Mamadou qui au même moment, revenait de la cuisine avec trois bouteilles de vin.

-Mais c'était bien avant qu'il connaisse Marie-Ariane, précisa Lessing en devenant aussi rouge qu'une tomate.

-Si Graig est au courant, c'est que Devon lui en a parlé... conclut Marie-Ariane.

-Sûrement, approuva Alga qui à son tour jubilait.

-S'il en parle encore, c'est qu'il reste encore quelque chose, ajouta Florence.

-Je suis entièrement d'accord avec toi, approuva Alga qui sentait le filet se rétrécir autour de Lessing.

Marie-Ariane fixait Lessing.

-Dis-moi franchement, demanda-t-elle, est-ce que tu l'aimes toujours?

-Je vais toujours l'aimer, confessa Lessing. Même que si tu n'étais pas sortie du couvent, c'est peut-être moi qui finirais par le marier.

Marie-Ariane se leva et alla vers elle.

-Je t'aime, Lessing, dit-elle. Si tu savais combien je serais heureuse qu'un jour, tu te maries avec Devon. J'ai réalisé, depuis ces dernières semaines, que je ne l'aime plus!

-Sans compter, intervint Alga, que tu pourrais flirter John-John... n'est-ce pas ma chère Marie-Ariane?

-Bonne Sainte Vierge! lâcha Mamadou en vidant son verre de vin. C'est la folie dans la tête de vous toutes!

-Pourquoi n'en profiterais-tu pas pour marier Argil Caine en même temps? proposa Marie-Ariane.

-Bien sûr... mais quelle bonne idée! ricana Alga. On pourrait marier Mamadou avec Argil, Lessing avec Devon et en même temps, fêter la retraite du père de Devon! Et pour l'occasion, John-John accompagnerait Marie-Ariane!

-Et toi, rétorqua Marie-Ariane, tu pourrais accoucher de tes jumeaux par la même occasion!

Mamadou écumait!

-Si tu maries John-John un jour, ce sera un péché... le Bon Dieu ne sera pas content et Mamadou va pleurer.

-Allons donc, fit Marie-Ariane, je suis une descendante des Limernick et des Lanster. Mon oncle est de la lignée des Rendall; il a le cheveu noir comme un corbeau. Je n'ai de Rendall que le nom... regarde ces cheveux!

Sur ces mots, elle passa la main dans ses cheveux et ajouta:

-Ils sont d'un rouge d'Irlandaise pure sang.

-As-tu vraiment l'intention de marier ton oncle? demanda Lessing.

-Je viens d'expliquer qu'il n'est pas un vrai oncle! cria Marie-Ariane. Lui, c'est un Rendall et moi, je suis une Limernick de sang.

-Bonne Vierge Marie, se lamenta Mamadou en vidant son troisième verre de vin. On ne sait plus qui est qui.

-Et qu'est-ce qui te dit que John-John va vouloir te marier? interrogea Alga.

-Mamadou va faire du vaudou! de répondre à cela Marie-Ariane.

-Petite peste, grommela Mamadou, je ne veux pas que tu parles de ça à personne.

-Voyons Mamadou... vous savez bien que nous sommes la discrétion même, tenta Florence pour la rassurer.

-Toi, Florence, répliqua Mamadou, tu sais que le Bon Dieu ne veut pas que deux femmes s'accouplent ensemble. Lessing a dit que toi, c'était juste les femmes que tu aimais et Mamadou a prié pour que tu aimes les hommes.

-Mais tu es la plus terrible des bitches! lança Florence à Lessing.

-Ta cousine a le droit de dire ce qu'elle pense, lui fit savoir Mamadou en vidant son quatrième verre de vin.

-Alors moi aussi je vais dire ce que je pense, reprit Lessing en levant son verre. J'adore Marie-Ariane et je suis folle d'amour pour Devon et je demande à Mamadou de mettre de l'ordre dans tout ça.

-Nous sommes cinq et c'est exactement le nombre qu'il faut pour appeler les esprits! dit Mamadou qui cette fois, vidait son cinquième verre de vin.

Les quatre autres applaudirent Mamadou en criant:

-Mamadou! Mamadou! Mamadou!...

-C'est ce que j'attendais de voir depuis des années! s'écria Florence en embrassant Mamadou.

Cette nuit-là, Mamadou sentit l'importance qu'elle avait pour ceux qui l'entouraient et à quel point elle était aimée par sa grande famille!

C'est Graig qui fut mandaté pour annoncer la nouvelle à Devon. Les deux hommes discutèrent quelques heures au bout desquelles Devon finit par avouer qu'il avait toujours aimé Lessing et qu'il l'aimait encore. Il partit donc rencontrer Marie-Ariane pour l'entretenir sur le sujet.

-Lessing t'aime comme moi je ne t'aimerai jamais, lui avoua cette dernière, et de plus, mon cœur me pousse vers quelqu'un d'autre.

-Tu es une grande dame, lui dit Devon. Malgré ton jeune âge, tu es une très grande dame.

Marie-Ariane s'empressa d'aller raconter à Lessing que tout était arrangé pour son mariage, prévu le mois suivant. Au comble de la joie, Lessing ferma le bureau postal pour ensuite courir se jeter dans les bras de Devon. Argil signifia à Mamadou que ce revirement de situation démontrait parfaitement bien que tout était possible. Du coup, Mamadou lui transmit l'offre de Marie-Ariane en ce qui avait trait à la possibilité de faire un mariage double. Argil accepta de tout cœur.

Lorsque Devon annonça à Graig qu'il y aurait un double mariage, il en profita pour lui faire savoir que sa femme avait confié à Marie-Ariane qu'ils auraient des jumeaux. Quant au père de Devon, c'est avec joie qu'il apprit la nouvelle à l'effet qu'en plus de fêter sa retraite, on célébrerait, du même coup, le dix-huitième anniversaire de Marie-Ariane. De son côté, enfin, Mamadou rencontra John-John. Les deux discutèrent longuement.

-Si la petite n'était en amour, confessa John-John, c'est moi qui la demanderais en mariage.

-Je ne sais pas si le Bon Dieu serait content, lui dit Mamadou. Après tout, c'est ta nièce.

-Dieu ne peut pas ne pas être content, continua l'autre. De toute façon, j'arrive trop tard!

-Pas si tard que ça, fit Mamadou. Tu peux toujours l'accompagner aux noces et profiter de l'occasion pour la demander en mariage. Mais je te préviens... fais vite ta demande, car la petite ne restera pas longtemps sans prétendants.

-Que veux-tu dire?

-Mamadou veut dire que sa petite chérie n'aime plus Devon et que si tu veux la marier un jour, n'attends pas pour faire ta demande.

-Dieu soit loué! s'exclama John-John.

-C'est plutôt à toi de demander à Dieu de te bénir, lui signala Mamadou. Nous avons un mois, ajouta-t-elle, pour renverser le ciel et la terre à l'envers.

-T'en fais pas Mamadou... je suis assez riche pour t'acheter un ciel et même, toute la terre s'il le faut!

-Garde ta fortune pour ma petite chérie et rends-la heureuse. C'est ce que Mamadou veut que tu fasses!

La chapelle fut terminée à temps tandis que l'hippodrome, l'hôtel, la marina et toute la maison furent aménagés de façon à pouvoir accueillir les invités. Le pavillon de Graig et d'Alga fut mis à contribution et le dortoir des garçons d'écurie fut mis à profit pour accommoder davantage d'invités. Quant aux garçons d'écurie, on leur procura des tentes. Outre ces dernières, la plus grande tente jamais vue fut dressée sur la pointe du lac. Il ne restait plus que deux jours avant le jour tant attendu par tous les habitants du comté qui, naturellement, étaient conviés à la noce. «Encore deux jours», pensa Marie-Ariane. Dans son cœur, elle racontait à sa mère combien tout ça lui faisait peur. Terriblement, même. Elle partit retrouver son arbre, près de la petite chapelle, et là, pendant longtemps, contempla l'eau du lac.

-Bonne nuit maman, murmura-t-elle avant de partir.

Puis elle retourna à la maison, monta l'escalier, regarda par la fenêtre et pleura durant un long moment. Ensuite, elle se coucha dans son lit où les chiots ne manquèrent pas de venir la rejoindre les uns après les autres. «Deux jours», pensa-t-elle à nouveau avant de finalement s'endormir.

Elle rêva qu'elle lisait un livre extrêmement difficile à comprendre. Florence monta, se coucha près d'elle et s'endormit en lui caressant les cheveux.

Ce même soir, Mamadou, elle, rêva qu'elle pénétrait dans une vallée étroite et qu'Argil s'amenait dans sa direction. À l'extrémité de la vallée, la Sainte Vierge lui souriait.

## V

### LES MARIAGES

Rien de comparable n'avait eu lieu dans le canton! Cette gigantesque fête avait fait une glorieuse réputation à Marie-Ariane. Les Irlandais présents à la réception y trouvèrent le faste des fêtes irlandaises. Même les chiens firent sensation. Le premier ministre salua avec gratitude le long chemin que Marie-Ariane Rendall avait fait construire à ses propres frais. Des journalistes venus des quatre coins de l'Amérique formaient un réseau subtil en se relayant perpétuellement.

Mobilisant tout son charme, Lessing discutait de culture et de revues à la mode. Sa robe de mariée, fabriquée par l'une des plus grandes maisons de l'East Indiana, était un joyau de beauté. L'hippodrome fut inauguré par Mamadou, épuisée par le surmenage des dernières semaines. Argil Caine déclara publiquement que son épouse était la plus belle amazone de son harem, ce à quoi Mamadou répondit que maintenant qu'Argil lui appartenait, il devrait lui obéir comme un petit singe «s'il ne voulait pas voir Mamadou se fâcher contre lui.» L'assistance riait et applaudissait. Devon se montrait discret. Ne s'étant pas tout à fait remis de la tournure des événements, il n'avait d'yeux que pour Lessing. Pendant que les uns jouaient à la pétanque et au cricket, d'autres en profitaient pour faire courir leurs propres chevaux, amenés pour la circonstance, dans le nouvel hippodrome. Les garçons d'écurie se mesuraient les uns aux autres en faisant courir leurs chevaux au grand galop et à bride abattue. Les étendards du Québec, du Canada, des États-Unis, d'Angleterre et d'Irlande flottaient gracieusement au vent, donnant à cette course une allure internationale. Le père de Devon, qui fêtait sa retraite, avait revêtu son grand uniforme d'amiral, celui-là même qu'il avait revêtu lors de la Première Guerre mondiale. Près d'un millier de personnes restèrent une semaine à la pointe du lac. On dut mobiliser tout le canton pour loger cette foule qui ne se décidait plus à partir. Certains étaient venus d'Angleterre, d'Irlande, d'Atlanta, de Chicago, de Dallas, de Denver, du Kansas, de Philadelphie, de Scottsdale, de Washington et même, de São Paulo, au Brésil. Marie-Ariane se révéla fidèle, autant à la réputation des Rendall qu'à sa propre réputation de femme cultivée et de grande beauté. À travers la foule, les enfants s'amusaient avec les chiots qui eux, ne savaient plus où donner de la tête. On avait aussi, pour les enfants, organisé une course à dos de mouton dont le gagnant ou la gagnante obtiendrait le titre de héros ou d'héroïne d'Irlande, ce qui impliquait un prix de deux semaines en Irlande en compagnie, bien sûr, de sa famille. Un propriétaire d'une jeune maison de production à la recherche de gens «jetant leur argent par la fenêtre» offrit de réaliser un film touchant l'histoire des Irlandais et l'immigration de ce peuple vers les États-Unis et le Canada. En seulement une semaine, l'homme vendit près de sept millions d'actions. John-John, à lui seul, en acheta pour un million avant de les remettre à Marie-Anne en guise de cadeau d'anniversaire. Sur le coup de minuit, sous la lumière des phares projetant un peu partout une lueur jaune-or, John-John monta sur l'estrade pour demander Marie-Ariane en mariage. Cette dernière, portée par la foule, fut alors conduite aux côtés de John-John. Pendant un moment, elle fixa les invités du regard tout en demeurant silencieuse. Puis d'un geste de la main, elle dégagea un côté de son visage caché par sa chevelure couleur de feu avant de répondre très fort et de sauter dans les bras de son futur époux:

-Bien sûr que je le veux!

Quelques secondes plus tard, les feux d'artifice noyèrent le ciel durant des heures. Il fallut compter cinq semaines avant que les derniers invités quittent le site.

\*\*\*

Marie-Ariane se retrouva enfin seule dans la grande maison avec Florence. John-John habitait l'hôtel et passait le plus clair de son temps à échafauder des plans pour reconstruire les écuries près de l'hippodrome et dénicher le meilleur endroit pour construire, disait-il, la plus belle et la plus grande maison qui serait digne de sa belle Marie-Ariane.

-Moi, je ne quitte pas ma maison, répétait sans cesse Marie-Ariane au grand désespoir de John-John.

-Très bien, finit-il par dire. Nous allons conserver celle-ci comme le «Saint Graal» et nous bâtirons une cathédrale tout autour.

Marie-Ariane éclata de rire avant d'enfin accepter de faire construire une autre maison «qui regarderait le lac» du haut de la colline.

-Que ferons-nous de celle-ci? demanda John-John.

-Alga pourrait l'habiter avec Graig et leurs jumeaux. Pour ce qui est de Florence, elle me disait qu'elle aimerait s'installer en permanence au domaine; elle pourrait donc utiliser le pavillon d'Alga et de Graig.

Florence, qui jusque-là suivait la conversation d'une oreille indifférente, se montra nettement plus animée à l'annonce de cette suggestion.

-Tu es un ange! cria-t-elle en sautant littéralement au cou Marie-Ariane pour l'embrasser.

La joie rayonnait sur le visage de John-John. Il se sentait rempli d'une vitalité nouvelle. Il engagea plus de quatre cents personnes pour construire la «maison» et fit planter cent chênes tout le long du chemin qui y conduisait. Les ouvriers commencèrent à parler du domaine des «Cent chênes» et le nom finit par rester. Il ne fallut guère de temps pour que le nom se répande à la grandeur du canton et que les invités le nomment définitivement ainsi.

Si la célébration du double mariage et de la retraite du père de Devon avait attiré les foules, l'annonce du mariage de Marie-Ariane et de John-John, prévu l'été suivant, ne manqua pas d'alimenter les discussions. Tous en parlaient comme du mariage «des deux Rendall», et la chose provoquait une véritable fascination. On parlait du «Domaine des Cent chênes» comme d'un monument historique. Chacun tenait mordicus à obtenir une invitation. On évaluait même à plus d'un million les frais de ce mariage. Marie-Ariane recevait plus de trois cents lettres par mois. Pour l'occasion, on prévoyait faire courir Gordy, la jument du siècle. La marina fut réaménagée et l'hôtel agrandi. On fit construire un théâtre en plein air pour qu'Alga puisse y chanter. On aménagea un terrain pouvant accueillir près de trois cents tentes avec services autour d'un chapiteau. Alga fit venir des orchestres de La Nouvelle-Orléans, de Philadelphie et de San Antonio. Florence, quant à elle, ne se priva guère pour inviter certaines «stars» de Californie

tandis que Lessing s'occupait du côté fantaisiste de la fête. Puisqu'elle n'arrivait plus à contrôler quoi que ce soit, étant donné l'ampleur de la chose, Mamadou s'en prenait constamment à Argil qui derrière ses lunettes à monture en or, ressemblait de plus en plus à un raton laveur.

Ce fut le plus beau des mois de juin et on annonçait un mois de juillet tout aussi beau. Le mariage ne devait avoir lieu que dans deux semaines, mais déjà certains invités étaient arrivés. La plupart de ces «premiers invités» étaient des propriétaires de chevaux qui avant les courses, tenaient à familiariser leurs bêtes à la piste de l'hippodrome. Un riche propriétaire d'un ranch texan était parvenu, de façon clandestine, à étendre les paris à la grandeur des États-Unis. John-John aimait la démesure et bien que Marie-Ariane était souvent prise de terreur, elle aimait ce type d'homme. Sans compter que son John-John ne se plaignait jamais. Souvent, elle le regardait de sa fenêtre en se disant qu'il serait toujours là pour elle. La veille de la noce, Mamadou s'écroula sur le plancher de sa chambre.

-Laisse-moi! ordonna-t-elle à Argil qui tentait désespérément de la coucher dans son lit. Douce Sainte Vierge! Tu ne vas quand même pas m'empêcher de voir le mariage de ma petite chérie!

Puis c'est en chuchotant qu'elle ajouta:

-Mamadou te défend de parler de cela à personne. Mamadou sait que le Bon Dieu l'a parfaitement chaussée pour aller dans la grande foule.

Voyant qu'elle délirait, Argil courut chercher sa trousse de vétérinaire et lui fit une injection capable de ramener un cheval à la vie. Mamadou s'endormit profondément. Trois heures plus tard, elle s'activa rapidement à la tâche. «J'ai vraiment joué «tête ou pile» », pensa Argil. Sans lui parler de l'injection, il la questionna sur ce qui lui était arrivé.

-Pourquoi cette question? répondit Mamadou, est-ce qu'Argil commence à être fou? Bonne Sainte Vierge... faites remonter la lumière dans la tête de cet imbécile!

Argil sut dès lors que Mamadou prenait du mieux.

Le jour du mariage, cette dernière se pointa chez Marie-Ariane dès le lever du jour. Le soleil était radieux et c'est en jappant que les chiens couraient à sa rencontre.

-Taisez-vous, leur commanda-t-elle en se tapant dans les mains.

À l'instar de tous, même les chiens adoraient cette bonne vieille Mamadou qui pour les calmer et les éloigner de la maison, lançait des os le plus loin qu'elle pouvait. Dans ses pensées secrètes, la dame avait le cœur gros. C'est qu'elle aurait préféré que sa noce eût lieu dans la petite chapelle. Mais en raison du double mariage, elle fut forcée de se marier «en grand», en même temps que Lessing. Elle se jurait en elle-même que ses funérailles auraient lieu dans la chapelle et qu'elle serait enterrée près d'Argil et de Julien. Marie-Ariane, réveillée par les chiens, descendait l'escalier en pyjama pendant que Mamadou entrait dans la maison.

-Mais tu boites d'une jambe! remarqua-t-elle.

-Ce n'est rien, répondit Mamadou qui n'avait aucun souvenir de sa chute de la veille. Bonne Sainte Vierge, murmura-t-elle, vous êtes-vous retournée contre moi le jour du mariage de ma petite chérie?

-Je t'aime tellement Mamadou!

-Mamadou veut que tu laves tes cheveux et que tu les brosses.

-Encore? s'écria Marie-Ariane. Mais Florence me les a lavés hier! De toute façon, John-John est fou de moi.

-Il faut que ma petite chérie le rende fou pour le reste de sa vie!

Marie-Ariane se rendit à la cuisine et s'assit. Les deux coudes sur la table, elle était bien décidée à plonger dans la garniture à gâteau.

-Non! s'écria Mamadou. Je t'ai fait du porridge!

-Porridge! Porridge! Porridge! répliqua Marie-Ariane. Tu me fais manger du porridge depuis ma naissance! Le matin de ma noce, j'ai quand même le droit de manger ce que je veux.

-Mamadou a fait des galettes aux raisins.

-Oui... des galettes aux raisins avec du café!

«Ce n'est qu'une enfant», pensa Mamadou dans sa tête.

-Pourquoi te fais-tu tant de soucis pour ce que je mange?

-Parce que ta maman faisait la même chose.

Florence entra en disant:

-Moi aussi je veux des galettes avec du café, s'il vous plaît.

-Oui! Oui! répondit Mamadou. Des galettes!

-Et toi Mamadou, tu n'en manges pas des galettes?

-Mamadou va se dépêcher à en manger avec vous deux avant que quelqu'un d'autre arrive.

Les trois femmes déjeunèrent aux galettes et au café. Lorsque Florence se leva pour aller chercher la cafetière, Mamadou la regarda. La jeune femme portait un chandail rose avec une jupe ridiculement courte, exposant, telle une grue, ses longues jambes.

-Dieu de ciel! s'écria Mamadou, les squelettes vont sortir du cimetière. Tu ne viens pas aux noces comme ça, j'espère?

-Mais quoi? répliqua Florence en versant le café. Il faut être à la mode. Lessing va mettre un décolleté plongeant et Alga ne portera pas de soutien-gorge.

-Doux Jésus, bonne Sainte Vierge aidez-moi!

-Et toi Mamadou, vas-tu porter des petites culottes en dessous de tes jupons? demanda Marie-Ariane.

-Mamadou n'enlève même pas ses petites culottes pour Argil!

À l'écoute de cette confidence, Marie-Ariane et Florence faillirent s'étouffer de rire.

-Florence se moque de toi! rigola Marie-Ariane. Ne t'en fais pas, tes «filles» vont être belles et distinguées comme des criquets.

Mamadou nageait dans le bonheur. «Marie-Ariane m'a bien dit «tes filles» », pensa-t-elle.

-Chaque chose en son temps, dit-elle en murmurant. Je commence à comprendre pourquoi le Bon Dieu a tenu à ce que je vive longtemps.

On ne pouvait souhaiter meilleure température. La cérémonie aurait lieu à l'extérieur et l'aboutissement de onze mois de préparatifs portait ses fruits. Presque tout le monde connaissait Marie-Ariane et John-John. Tout le monde savait donc que l'oncle épousait sa nièce. Mais l'église allait bénir cette union. Peut-être bien avec un regard réprobateur mais tout de même, elle allait la bénir. Ainsi donc, la lignée des Limernick allait s'unir avec celle des Rendall et c'est de cette façon qu'il fallait considérer la chose. De plus, un simple coup d'œil permettait de constater que Marie-Ariane, avec ses yeux verts et ses cheveux rouge flamme, n'avait que très peu de liens avec John-John qui lui, avait les yeux bruns noirs et des cheveux aussi noirs que les Métis du Manitoba. Lorsque le prêtre demanda à Marie-Ariane si elle acceptait de prendre John-John Rendall comme époux, un léger tremblement parcourut ses lèvres. Les images de sa mère défilaient devant ses yeux à la vitesse de l'éclair. Elle sentit une tristesse oppressante qui lui donna la frousse. Mais lorsqu'elle vit John-John qui lui souriait, elle répondit:

-Oui, je le veux.

Un tourbillon de bonheur et d'excitation la submergea et après lui avoir adressé une drôle de grimace, elle se précipita vers lui et les deux s'embrassèrent comme de grands amoureux. La foule applaudit en criant:

-Encore! Encore! Encore!...

Lorsqu'ils ouvrirent la valse, tant la musique que la beauté de ce couple tournoyant avec la vigueur de la jeunesse et la forte puissance de celui qui plus d'une fois avait bravé la mort, firent monter les larmes aux yeux de plusieurs. Lorsque la voix d'Alga perça l'âme de la mort elle-même, tous en eurent un frisson de peau.

Ce jour-là, tous ceux qui étaient présents savaient qu'ils se rappelleraient de ce mariage comme d'une expérience qu'ils n'avaient jamais vécue et que jamais ils ne revivraient. La fête se termina cinq semaines plus tard. Il fallut longtemps avant que le principal sujet de conversation des habitants du canton touche autre chose que ce fameux mariage.

Les deux nouveaux mariés prirent possession de l'immense maison aux vingt-et-une colonnes blanches, sise un peu en retrait, mais visible de partout sur le lac. Dans les jours qui suivirent, Alga et Graig quittèrent le pavillon de la pointe du lac pour emménager dans l'«ancienne» maison, tandis que Florence quitta l'«ancienne» maison pour le pavillon de la pointe du lac.

La jument «Gordy», arrivée bonne deuxième, fit honneur aux Écuries Rendall et en raison des «paris» effectués partout au Canada et aux États-Unis, rapporta une véritable petite fortune. Les garçons d'écurie s'enorgueillissaient à tel point de travailler pour les Écuries Rendall, qu'ils se firent tous tatouer le nom de Rendall et leur année d'embauche sur l'avant-bras droit. Les filles du canton furent naturellement sensibles à cette démonstration «de prestige», ce qui accrut le pouvoir de séduction des gars des «Écuries Rendall».

John-John était un grand collectionneur de livres rares et anciens, lesquels faisaient l'envie de plusieurs. Puisque Marie-Ariane avait hérité de tels livres, elle joignit la collection de son père à celle de son époux. La collection appartenant à sa famille à elle venait tant de l'ancêtre John-Léonil Rendall que de son père John-Joseph Rendall. Jointe à la collection de son mari, il allait de soi que la bibliothèque «Rendall» constituait un véritable trésor culturel. Ceci étant, John-John se mit à la recherche d'un ou d'une secrétaire pour prendre en charge l'entretien, la vente et l'achat de certains livres. Une certaine Nerry Wellington, venue de Nouvelle-Zélande, se présenta à lui. Ancienne institutrice souhaitant explorer le monde, elle postula et obtint tout de suite le poste. Marie-Ariane lui alloua une chambre et une allocation mensuelle. Nerry se sentait ravie d'obtenir un tel emploi dans un si bel endroit.

Quelques mois après leur mariage, le jeune couple décida de partir en voyage de noces et choisit l'Irlande comme lieu de destination. Si Marie-Ariane avait de la famille à Cork, au sud de l'île d'Irlande, John-John, lui, entendait visiter la capitale de Dublin de fond en comble et ainsi, dénicher d'autres livres de collection. En se promenant dans ladite capitale, John-John remarqua une vieille maison à vendre sise à deux pas d'une brasserie. Fidèle au pur style irlandais, le propriétaire ne voulait vendre qu'à un Irlandais qui saurait apprécier à sa juste valeur cette vieille maison meublée par ses ancêtres. Lorsque John-John visita la fameuse maison composée de dix grandes pièces et qu'il se rendit compte que l'une d'elles, «la bibliothèque», ne contenait pas moins d'un millier de livres, il décida sur-le-champ de signer l'acte de vente avant d'expédier tous les livres aux «Cent chênes». De son côté, Marie-Ariane en fit autant avec les meubles, parmi lesquels se trouvait un piano antique qu'elle affectionnait tout particulièrement. Voyant qu'elle prenait un temps fou pour désigner les meubles qu'elle voulait voir aux «Cent chênes», John-John décida de tous les y faire expédier. Une fois le tout au domaine, son épouse pourrait alors choisir en toute quiétude ceux qu'elle désirait conserver. Après quelques semaines à Dublin, le couple prit le bateau jusqu'à Wexford pour s'offrir quelques jours de repos. Ceci fait, ils voyagèrent en train jusqu'à Waterford où là encore, John-John parvint à mettre la main sur une collection de livres rédigés en langue celtique. Après seulement trois jours dans ce lieu, ils reprirent le train pour se rendre à Cork. Là, Marie-Ariane retrouva sa famille éloignée de la lignée des Limernick. Ils séjournèrent là-bas durant trois mois. C'est durant cette même période que

Marie-Ariane tomba enceinte. Lorsqu'il apprit la nouvelle, John-John en fut profondément ému et c'est plus que jamais qu'il appréciait sa femme, de laquelle il devint passionnément amoureux. Pour souligner l'enfant à naître, on remit, à la future maman, un magnifique violon enrubanné de soie.

-C'est le violon de tes ancêtres! Prends-en grand soin, lui dit une vieille tante.

-J'ai peur, ne cessait de répéter Marie-Ariane durant le retour.

Elle passait des heures à contempler son ventre et à s'efforcer de cacher ses larmes.

-Tu es sûr que tout ira bien? demandait-elle inlassablement à John-John qui lui, la rassurait de ses phrases entrecoupées de rires.

Lorsqu'enfin elle posa le pied aux «Cent chênes», vêtue de sa longue robe en mousseline de couleur vert foncé, tous restèrent figés devant l'extrême beauté de cette aventurière que l'on n'avait pas vue depuis fort longtemps. La jeune femme respira l'odeur du vent et des arbres tout en s'imprégnant de son environnement. Elle n'avait plus peur, du moins pour l'instant. Toutes ses angoisses s'étaient envolées.

Lorsque Mamadou aperçut sa petite chérie, elle la contempla longuement, non sans pleurer de joie.

-Mamadou va s'occuper de toi, l'assura-t-elle.

Quoique dans sa tête, elle se demandait si elle vivrait assez longtemps pour voir le petit trésor de son trésor. Mais ce qui la bouleversait encore plus, c'était d'avoir la lourde tâche d'apprendre à Marie-Ariane la mort d'Argil Caine, décédé après avoir reçu un coup de sabot dans l'abdomen alors qu'il soignait un cheval. Le service funèbre du vétérinaire avait eu lieu dans la chapelle devenue «la chapelle du lac» et son corps reposait près de celui de Julien, dans le cimetière familial.

-Il faut laisser s'écouler le temps, lança John-John tel qu'il le disait toujours en pareilles circonstances.

-Il a raison, renchérit Mamadou, c'est la seule façon d'empêcher les larmes.

-Maintenant, c'est moi qui vais m'occuper de toi, dit Marie-Ariane. Tu vas venir vivre avec nous. Tu ne peux pas rester toute seule dans ta petite maison. John-John cherche une infirmière pour l'enfant à naître. Elle restera avec nous comme le fait Nerry Wellington... tu sais, celle qui s'occupe de la bibliothèque? De plus, je vais demander à Lessing de nous trouver une cuisinière qui n'habite pas trop loin du domaine. Pour ce qui est de l'extérieur, les arbres et les plantes, nous trouverons bien, chez les garçons d'écurie, quelqu'un capable de faire ce travail. Toi, Mamadou, tu dois nous trouver des domestiques pour tout le reste... le ménage... l'entretien.

Il n'en fallait pas davantage pour que Mamadou pousse un soupir de satisfaction.

Un soir, alors qu'elle se trouvait en tête-à-tête avec Marie-Ariane, elle lui avoua qu'Argil lui avait laissé beaucoup d'argent, en guise d'héritage, et qu'elle voulait le lui donner avant de mourir. Elle lui apprit de plus que Devon, lequel avait repris la clientèle de son père et veillait donc maintenant à s'occuper des divers contrats notariés, s'était rendu compte que le grand-père de Marie-Ariane avait aussi laissé un héritage à la maman de Mamadou, histoire qu'elle puisse s'occuper de sa fille. Maintenant, cet argent revenait de plein droit à la fille.

-Devon, continua Mamadou, a besoin que tu signes; c'est tout ce que tu as à faire.

-Je t'aime Mamadou, dit Marie-Ariane les larmes aux yeux. Tu as passé ta vie à t'occuper de moi et moi, je n'ai rien fait pour toi.

Au même moment, la jeune femme ressentit une immense douleur au ventre.

-John-John, cria Mamadou, la petite éclate en sanglots, elle a un gros mal de ventre!

John-John somma aussitôt un garçon d'écurie d'aller chercher le docteur et de le ramener le plus rapidement possible. Après avoir examiné Marie-Ariane, ce dernier signifia à John-John que ce n'était plus qu'une question de jours avant qu'il ne devienne papa. John-John fut incapable du moindre mot.

-Je me tiens prêt! le rassura le docteur. Soit dit en passant, je crois que je vous ai trouvé l'infirmière que vous cherchiez. Il s'agit de la fille d'un de mes confrères d'origine australienne qui s'apprête à déménager à San Francisco. Elle est d'un genre plutôt conservateur et n'a aucune envie de voyager, encore moins de déménager. Je lui ai mentionné le fait que vous recherchez une infirmière à temps plein à qui vous étiez prêt à offrir une chambre et tout le reste et... dès qu'elle a su qu'il s'agissait des «Cent chênes», elle m'a quasiment supplié de vous la suggérer.

-Dites-lui qu'elle prépare ses malles, lui annonça John-John, j'enverrai quelqu'un la chercher dès ce soir.

L'infirmière était aussi ravissante que professionnelle, en plus de dégager le doux parfum de la sérénité. Marie-Ariane lui alloua une chambre située tout à côté de celle du futur bébé. Trois jours plus tard, elle donna naissance à une petite fille, la première à être baptisée dans la «Chapelle du lac». La petite porterait le nom de Marie-Joséphine Rendall.

## VI

### MORT ET NAISSANCE

Mamadou s'embrouillait de plus en plus dans ses idées et avait de moins en moins de résistance. Virton Wallong, l'infirmière de la maison, était de descendance australienne et avait de longs cheveux blond-blanc, ce qui faisait dire à Mamadou que le Bon Dieu avait envoyé un ange pour prendre soin de la petite Marie-Joséphine. Mais ce que Mamadou ne savait pas, c'était qu'elle-même requérait davantage de soins que la petite. Deux ans s'étaient déjà écoulés depuis la naissance de Marie-Joséphine et Marie-Ariane attendait Noël pour annoncer à John-John qu'elle attendait un deuxième enfant. Depuis la mort d'Argil Caine, Mamadou portait toujours ses lunettes à monture d'or.

-Nous avons la même vue du monde, s'amusait-elle à dire.

Mais le monde qu'elle voyait se rétrécissait chaque jour. Elle marchait de plus en plus courbée et son mal de dos lui faisait monter les larmes aux yeux.

-Mes os ne me font plus confiance, disait-elle en grimaçant, et mes nerfs ne disent rien.

Une nuit, l'infirmière frappa à la porte de Marie-Ariane et de John-John.

-Que se passe-t-il? demanda ce dernier.

-J'ai donné une injection à Mamadou contre la douleur et elle a demandé à vous voir tous les deux.

Suivie de John-John, Marie-Ariane se précipita dans la chambre de la vieille dame.

-Mamadou va bientôt rejoindre Argil, déclara cette dernière, et Mamadou ne veut pas que sa petite chérie soit triste.

Marie-Ariane éclata en sanglots.

-Je ne veux pas que tu meures, Mamadou, gémit-elle. Ne me laisse pas toute seule. Je t'en supplie.

-Ma petite chérie ne sera pas toute seule, elle a John-John avec elle, maintenant, et la petite Joséphine, aussi. Mamadou est fatiguée et le Bon Dieu va prendre soin de sa petite chérie à sa place.

Marie-Ariane se coucha près d'elle.

-J'ai peur, Mamadou, répétait-elle en pleurant à en fendre l'âme. J'ai peur.

Dans un ultime effort, Mamadou passa son bras sous la tête de Marie-Ariane et la rapprocha vers elle.

-Ne meurs pas, Mamadou! insista la jeune femme. Je t'aime!

Puis Mamadou tourna son visage vers John-John.

-Prends soin d'elle, petit frère, lui dit-elle.

-Je te le jure, petite sœur, de lui répondre John-John en retenant ses larmes.

-Maintenant, Mamadou va s'endormir, car Mamadou voit la Sainte Vierge arriver. Oh Argil!!! Que fais-tu là? Tu as retrouvé ton chien, Julien? Attends!... Bonne Sainte Vierge, dites-leur qu'ils m'attendent! Pardonne-moi ma petite chérie! Enfile ton manteau, Argil! La petite maison! Qui est une si bonne place!

Elle respirait à peine et dans un dernier soupir, elle dit:

-Ma petite chérie! Ton ruban vert!

Puis, sa respiration resta dans sa poitrine.

John-John regarda près de la porte et aperçut Virton Wallong qui pleurait. Quant à Marie-Ariane, elle avait perdu conscience. Il ferma les yeux de Mamadou et prit son épouse dans ses bras.

-Couchez-la dans ma chambre, murmura l'infirmière, je vais m'occuper d'elle.

Lorsque Marie-Ariane revint à elle, elle se frotta les yeux. Elle fit un geste pour se lever, mais l'infirmière l'en empêcha tout en lui disant à l'oreille:

-Il faut faire attention à l'enfant que vous portez, Madame, reposez-vous.

La jeune femme ferma les yeux puis s'endormit.

Le matin des funérailles, lorsque la cloche de la petite «Chapelle du lac» sonna, tout le comté se dirigea vers les «Cent chênes». Lorsque l'on mit le cercueil en terre, pas moins d'un millier de personnes étaient présentes. À tour de rôle, chacune déposa une fleur sur le cercueil de Mamadou. Beaucoup ne purent retenir leurs larmes.

-Un monument vient de mourir, lança le maire du canton.

John-John le regarda dans les yeux et renchérit:

-C'est une montagne qui vient de s'écrouler!

Au cours des nuits qui suivirent, Marie-Ariane faisait des cauchemars qui la saisissaient d'épouvante. Puis un soir, sans trop savoir pourquoi, elle se sentit heureuse. Au matin, en regardant par la fenêtre, une tempête de neige recouvrait le ciel de flocons blancs que le vent repoussait vers le lac avec une force incroyable. «Personne ne pourrait marcher droit par un vent pareil», pensa-t-elle.

Elle avait une faim de loup. Aussi, descendit-elle à la cuisine où elle s'appuya contre l'évier. La cuisinière tournait le bacon dans la poêle et l'assiette d'omelette débordait de tous les côtés.

-Il ne manque que les pommes de terre, la saucisse et le jambon, lui signifia l'employée en lui versant une tasse de café.

Puis Marie-Ariane courut à la salle à manger pour regarder à nouveau par la fenêtre. Elle y vit Alga qui tirait un traîneau. Elle se précipita vers la porte et lui cria:

-Dépêche-toi, les jumeaux vont s'envoler avec le vent!

Le cou bien protégé par une grosse écharpe de laine, Alga la rejoignit avant de l'embrasser. Les jumeaux étaient à ce point emmitouflés, qu'ils n'arrivaient plus à bouger.

-Graig s'en vient avec le reste, l'avisa-t-elle. On va demeurer avec toi jusqu'après les fêtes.

-Pour te parler franchement, lui lança Marie-Ariane, c'est exactement ce que j'avais besoin. Voir courir les enfants un peu partout et pouvoir parler dans le dos de Florence et de Lessing... imagine nos belles soirées!

-Je suis tellement heureuse! s'exalta Alga. Mais... on n'a pas déjeuné.

-Je cours avertir la cuisinière, elle prépare une l'omelette, du bacon, de la saucisse, du jambon, des patates et des...

-Arrête! lança Alga. Je vais manger mes enfants, si tu continues.

-Noël dans trois semaines, tu y penses?

-Ça va tellement vite, répondit Alga.

Nerry Wellington, la secrétaire-bibliothécaire, et Virton Wallong, l'infirmière, passaient de plus en plus souvent leurs soirées en compagnie d'Alga et de Marie-Ariane, de sorte qu'il ne leur fallut guère longtemps pour connaître l'histoire de Florence et de Lessing. Les deux se plaisaient tellement avec Marie-Ariane et Alga qu'elles préférèrent passer les fêtes aux «Cent chênes» plutôt que rejoindre leurs familles respectives. Les tempêtes de neige se succédaient les unes après les autres. Florence, Lessing, Devon et son père s'amènèrent quelques jours avant Noël, ce qui fait que tous commencèrent à célébrer l'événement près d'une semaine avant le temps. Quand tout le monde fut là, Graig, Devon et John-John partirent à la recherche d'un sapin à couper. Quelques bonnes rasades de whisky permirent aux trois hommes d'oublier la mauvaise température. Malgré tout, c'est à moitié transi de froid qu'ils revinrent au bercail et c'est de peine

et de misère qu'ils parvinrent à transporter l'arbre immense dans le coin du salon. Lorsqu'on sortit les boîtes de décorations, Alga poussa un cri de joie alors que les enfants affichaient des yeux brillants de bonheur. La glace pendait encore entre les branches du sapin dont l'odeur irradiait toute la maison. Marie-Ariane plongea sa main dans son épaisse chevelure pendant que John-John la contemplait, totalement ébloui par sa beauté. Le soir, Nerry Wellington se plut à raconter des histoires aux enfants, tous bien assis devant le sapin, des histoires que les adultes écoutaient avec autant d'attention que les jeunes. Marie-Joséphine, toujours dans les bras de quelqu'un, se laissait bercer tout en regardant de ses grands yeux verts ce qui se déroulait autour d'elle.

C'est durant la matinée du vingt-trois décembre que s'amorça la pire tempête de neige des trente dernières années. On ne pouvait rien voir à plus de trois pas devant soi. Aussi, la nuit de Noël, il ne fut pas question de se rendre à la messe de minuit. La tempête ne s'étant pas encore calmée, les risques de rester pris dans «le creux» étaient trop grands. Après le repas du réveillon, la distribution des cadeaux put commencer. La «liste» était interminable et la distribution fort animée. Comme le faisait Mamadou de son vivant, Marie-Ariane exigea que l'on ramasse tous les papiers d'emballage pour ne rien gaspiller. Chaussé de raquettes, Graig affronta le blizzard pour aller porter de la dinde, des tourtières et autres victuailles aux garçons d'écurie, le tout, bien sûr, accompagné de whisky et de quelques bouteilles de vin. Dans la grande maison, Alga chantait, Marie-Ariane jouait du piano et Nerry du violon. À tour de rôle, les musiciennes se remplaçaient pour danser avec les autres jusqu'aux petites heures du matin. Lorsque le jour se leva sur cette belle journée de Noël, la neige continuait de tomber. Le père de Devon s'était endormi dans le fauteuil de cuir et rien ne semblait pouvoir le réveiller. En soirée, Marie-Ariane annonça à John-John qu'il allait être papa pour une seconde fois. Du coup, ce fut l'hystérie dans toute la maison! Sous l'effet du choc, l'homme s'approcha de sa femme pour lui demander si elle voulait l'épouser. On applaudissait, on riait, on s'embrassait et la fête reprit de plus belle. Alga ouvrit quelques bouteilles de champagne et Graig, histoire de ne pas être en reste, ouvrit la belle boîte de cigares cubains qu'il avait reçue en cadeau de Noël. Ayant quelque peu abusé du whisky, John-John redemandait constamment à Marie-Ariane si elle acceptait de l'épouser, ce qui à chaque fois, provoquait un rire général. La jeune femme regardait son époux vaciller entre deux mondes. John-John fumait fièrement son cigare tout en savourant son whisky. Comme Mamadou avait raison, songea-t-elle alors, lorsqu'elle lui avait signifié qu'elle ne serait pas seule... non seulement se trouvait-elle avec John-John, mais aussi avec la petite Marie-Joséphine et le nouveau bébé qui dormait dans son ventre. Quelque chose lui empoigna alors le cœur et quelques larmes emplirent ses yeux. «La mort reprend toujours ce que la vie lui a volé», se dit-elle en son for intérieur. Sans comprendre pourquoi, ce soir-là elle comprit ce que fut la vie de son époux.

Une fois de plus, personne ne se décidait à partir. Aussi, ce n'est que quelques jours après la fête des Rois que Marie-Ariane et John-John retrouvèrent enfin leur intimité. Le printemps fut long à arriver. Mais alors qu'il venait tout juste de le faire, soit au lendemain de Pâques, Marie-Ariane eut son deuxième enfant. Après un accouchement difficile, un petit garçon de neuf livres se présenta dans la famille Rendall. On lui donna le nom de Randy-John Rendall. Si Marie-Joséphine ressemblait à sa mère, Randy-John, lui, était le portrait tout craché de son père. L'automne suivant, Lessing, Alga et Marie-Ariane s'annoncèrent mutuellement qu'elles étaient enceintes, de sorte que les trois femmes accouchèrent presque en même temps au cours de l'été qui suivit. Marie-Ariane eut un garçon, Alga une fille et Lessing, une fille également. Déjà mère de jumeaux, Alga fut plus qu'heureuse d'hériter d'une fille tandis que Lessing était tout aussi

satisfaite de son sort. Quant à Marie-Ariane, elle se montrait totalement enchantée de voir sa petite famille s'agrandir. Son petit dernier fut baptisé Baron Rendall.

Puis vers la fin de l'été, une triste nouvelle les attendait puisque ce fut au tour du père de Devon de décéder. En tant qu'ancien amiral ayant servi lors de la Première Guerre mondiale, il eut droit à des funérailles civiques. Même le secrétaire du premier ministre du Canada s'était déplacé pour remettre une plaque honorifique que Devon Stiller junior reçut en son nom. Dans ses dernières volontés, monsieur Stiller avait indiqué qu'il souhaitait être enterré dans le cimetière de la Chapelle du lac, près de son ami de toujours, Argil Caine. La présence du secrétaire du premier ministre du Canada en ce lieu, ainsi que celle de certains officiers de l'armée, tous en tenue militaire, procurèrent à la petite chapelle des allures de noblesse. Les journalistes firent, de ces obsèques, un événement national. Dès lors, la petite Chapelle du lac devint un attrait touristique pour tous les plaisanciers qui naviguaient sur le lac. Lorsque des touristes effectuaient le tour de celui-ci en bateau, le guide qui les accompagnait se réservait toujours quelques minutes pour leur livrer quelques explications sur le domaine des «Cent chênes» et les inciter à admirer l'imposante et majestueuse maison des Rendall. Ceci fait, il continuait en leur racontant l'histoire de la chapelle, sans omettre, bien sûr, de les entretenir au sujet du service funèbre et de l'enterrement de l'amiral Stiller. Le bateau se rendait ensuite à la pointe du lac. Là, on racontait aux touristes toute l'histoire qui entourait la construction de l'hôtel, de l'hippodrome et des pavillons. Il était aussi question des noces et des fêtes mémorables qui avaient marqué l'endroit. Les visiteurs qui le souhaitaient pouvaient être déposés à la superbe Marina de l'hippodrome. L'hôtel Marina World était à ce point populaire qu'en certains temps de l'année, on se voyait forcés de refuser des clients, faute de place. John-John fit donc construire de nouveaux pavillons ainsi qu'un restaurant. Aussi, devint-il le premier de la région à louer des voiliers de plaisance. Cette nouvelle attraction ne manqua pas d'attirer les touristes qui venaient de partout aux États-Unis. Un jour, l'idée lui vint d'organiser une course de voiliers. «Si les courses de chevaux attirent la foule, se disait-il, pourquoi pas une course de voiliers?» Ainsi, à peine deux ans plus tard, ladite course de voiliers revêtait déjà un caractère international. Même que les journalistes en firent un événement d'envergure mondiale. Du coup, le lac Memphrémagog devint célèbre de par le monde.

Marie-Ariane n'avait pas encore vingt-cinq ans que déjà, elle attendait l'arrivée d'un quatrième enfant. Bien que John-John commençait à vieillir, l'âge ne faisait qu'ajouter à son charme. On en parlait comme l'un des «businessmen les plus riches du Canada». Il n'était pas rare de voir le premier ministre du Québec venir séjourner à la pointe du lac ainsi que d'importants hommes d'affaires.

De son côté, Florence organisa diverses expositions de peinture. Une première à la grandeur du Québec, une deuxième à la grandeur du Canada et enfin, une troisième à New York. Suite à cela, John-John eut l'idée de faire construire le Musée de Florence avant d'inviter le premier ministre du Canada à prendre part à l'inauguration. Encore une fois, ce fut un coup de maître. Les journalistes ne parlaient plus que de John-John Rendall et il ne s'écoulait plus une seule semaine sans que les «Cent chênes» ne fassent les manchettes. À la grande surprise de Marie-Ariane, la naissance de son quatrième enfant fut médiatisée à un point tel, qu'elle reçut des cadeaux venant d'un peu partout au Canada et même, aux États-Unis.

-Mais c'est de la pure folie! lança-t-elle à l'endroit de John-John qui avait alors bien d'autres idées en tête.

Le quatrième enfant fut un autre garçon à qui on donna le nom de Henry J. Rendall.

L'hiver de mille neuf cent vingt-huit en fut un de froid et de verglas. Il y eut peut-être deux ou trois tempêtes de neige, mais chacune de très brève durée. Un soir, alors que les enfants étaient couchés, John-John prit place dans son fauteuil, devant le foyer, et commença à siroter un verre de whisky tout en réfléchissant à ses plans d'avenir. De sa vie, jamais il n'avait cru bon de séparer ses peines et ses joies; tout faisait un tout et c'était là sa façon de voir les choses. Le dénominateur commun de sa vie consistait à éviter les détails.

Tu as reçu une lettre, ce matin, lui signifia Marie-Ariane. J'attendais que tu aies la paix pour te la remettre. Elle vient de New York.

Il ouvrit l'enveloppe, retira la lettre et selon son habitude, sa première réaction fut d'aller voir de qui elle provenait.

-C'est une lettre de mon frère Mark! s'exclama-t-il. Oui... je me souviens d'un Mark qui avait dû quitter Montréal pour New York.

-Mon père en parlait, précisa Marie-Ariane, dans la lettre qu'il m'a écrite quelques jours avant sa mort. Elle traitait de l'histoire de notre famille. Pourquoi est-ce qu'il a été obligé de quitter Montréal?

-Ça fait partie du sang et du silence, lui répondit John-John avant de se pencher sur la lecture de la lettre.

*John-John!*

*Mon cher grand frère, j'imagine ta surprise de recevoir une lettre de moi. Disons que je suis assurément sorti du collimateur et que j'ai eu beaucoup de chance. Je mène présentement une vie tranquille et mon passe-temps préféré est de nourrir les pigeons de Central Park. New York a comblé ma vie et j'y ai fait fortune. Je n'ai ni femme ni enfant. J'ai dû commencer trop jeune à faire mon petit bonhomme de chemin et c'est pourquoi je n'ai pas eu le temps de m'arrêter pour fonder une famille. Comme dans le temps de notre jeunesse, j'ai encore besoin de toi, mais cette fois, ce sont tous les efforts de ma vie qui risquent de me glisser des doigts. Tout ce que je possède est investi à la Bourse de New York et les actions montent jour après jour. Je trouve cela assez étrange et ma longue expérience en ce domaine me dit que quelque chose n'est pas normal. J'ai l'impression que mille neuf cent vingt-neuf sera l'année d'une crise majeure du point de vue économique. Je me suis donc hâté d'acheter des terrains partout où cela m'était possible, dont certains se trouvent sur le côté américain du lac Memphrémagog, et j'aurais besoin de toi pour me fournir des indications d'affaires solides qui n'ont aucun rapport avec la Bourse. J'ai liquidé toutes mes actions et si tu en as, je te conseille fortement d'en faire autant, et ce, le plus vite possible. Je pensais, et pense toujours, que dans la vie, il n'y a pas de coïncidences. J'ai toujours opté pour les certitudes et cette fois, je pense que cela va me servir comme jamais.*

*J'aimerais, si ton épouse et toi n'y voyez pas d'inconvénients, me faire bâtir une maison non loin de la vôtre. Je voudrais me rapprocher de toi et de ta famille. J'attends un retour de courrier sous peu.*

*Ton frère, Mark Rendall.*

-Est-ce que nous avons des actions à la Bourse? s'enquit Marie-Ariane.

-Oui, répondit John-John, tu en as pour un million dans une compagnie de production de films. Je te les ai données en cadeau pour ton dix-huitième anniversaire de naissance.

-J'avais complètement oublié cela, dit Marie-Ariane.

-Tu dois les vendre et placer l'argent ailleurs, lui conseilla John-John.

Puis il ajouta : « Si Mark a vu juste, l'industrie du tourisme risque de connaître une puissante débâcle. Si on va droit vers une crise économique majeure, les gens vont dépenser leur argent ailleurs que dans le tourisme. »

-Et que penses-tu faire de Mark?

-J'aimerais le savoir près de nous, confessa John-John.

-Sa place est ici, lança Marie-Ariane. C'est un Rendall!

-Tu as raison, reprit John-John.

Mais beaucoup de questions lui trottaient dans la tête.

Le vingt-neuf octobre mille neuf cent vingt-neuf, fut le jour le plus désastreux dans toute l'histoire de la Bourse de New York et même, dans toute l'histoire DES Bourses. Mark Rendall avait vu juste.

Lorsque ce dernier arriva aux «Cent chênes», Marie-Ariane fut vraiment impressionnée. Il avait tout de l'homme séduisant, puissant et dangereux. Il n'avait pas à parler longtemps pour que l'on se rende compte qu'il était un phénomène remarquable d'intelligence et de modestie. Il adressa un clin d'œil à sa belle-sœur, geste qui la séduisit instantanément. Ses grands yeux noirs d'observateur avisé l'inquiétaient et la passionnaient en même temps. Elle se sentait comme une nageuse tentant d'éviter un morceau de bois flottant sur les eaux. Les yeux de Mark projetaient des flammes et Marie-Ariane ne pouvait s'empêcher de lui sourire. Il lui dit, dans un anglais qui semblait pour elle une langue étrangère, tellement son accent new-yorkais était prononcé:

-Je suis le frère de John-John.

-Il est à la pointe du lac, l'informa-t-elle en reprenant ses forces.

-Je dois donc l'attendre, répliqua-t-il comme s'il s'agissait d'un commandement.

Ne sachant plus quoi dire, elle lança: «Je vais vous montrer votre chambre».

-Vous irradiez la beauté, la complimenta Mark.

-J'apprécie le compliment, dit-elle, mais je me suis débarrassée bien vite de cette idée.

Puis elle entra dans la chambre et regarda par la fenêtre.

-Je ne m'étais jamais rendu compte, continua-t-elle, que cette petite maison d'oiseau était attachée à cet arbre.

-Elle tombe en ruine, constata Mark qui sans la moindre préméditation, la prit par la taille.

Celle-ci éprouva alors une délicieuse sensation de déjà vécu.

-Voilà John-John qui arrive, lança-t-elle.

Son époux se dirigeait vers la maison, marchant aux côtés d'un cheval qu'il tenait par les brides. Chaussé de ses bottes, il avançait d'un air pensif, comme s'il n'avait nulle part où aller. Les chiens couraient dans sa direction en jappant, se lançant sur lui à toute allure pour ensuite l'entourer et lui mordiller la main. Visiblement, l'homme était ravi de leur présence.

-C'est le maître absolu des lieux! laissa entendre Mark avec admiration.

-Et de mon cœur, ajouta Marie-Ariane en descendant l'escalier.

Elle se dirigea vers la porte, mais vit que John-John prenait plutôt la direction de l'ancienne écurie.

-Je t'ai apporté des fleurs! s'écria Lessing.

Ne l'ayant pas vu arriver, Marie-Ariane lança un cri de stupeur.

-Mais tu vas me faire mourir de peur!

-J'ai cru te voir par la fenêtre, dans la chambre des invités, insinua Lessing.

-En effet, rétorqua Marie-Ariane, je montrais la chambre au jeune frère de John-John qui arrive tout juste de New York.

-Je suis Mark Rendall, se présenta ce dernier en tendant la main à Lessing.

-Quelle bonne idée d'attendre John-John en regardant par la fenêtre, dit Lessing, c'est le meilleur point de vue de la maison pour voir arriver quelqu'un de loin. J'étais juste venue te porter ces fleurs, Marie-Ariane. Je vais partir pour vous laisser faire la surprise à John-John.

-Mais restez, Mademoiselle, insista Mark.

-Madame Devon... précisa Marie-Ariane en regardant Mark.

-Mais vous paraissez si jeune, enchaîna ce dernier. J'ai peine à croire que vous soyez déjà mariée.

-Aux «Cent chênes», on se marie très jeune, lança Lessing en souriant à Marie-Ariane.

La porte s'ouvrit. Un mince filet de sang s'échappait des cheveux de John-John.

-Que s'est-il passé? interrogea Marie-Ariane, apeurée.

-Je me suis fait attaquer par un drôle d'oiseau, répondit l'autre. Il ne ressemble à aucun autre. Je saigne, mais je ne sens rien.

-Laisse-moi désinfecter cela, dit Marie-Ariane.

-C'est inutile, refusa John-John qui traversa la pièce d'un bond pour saisir son petit frère et le serrer dans ses bras.

-Va t'asseoir au salon avec Mark, insista Marie-Ariane, il faut désinfecter cette blessure, elle est peut-être infectée.

En effet, reprit Lessing, il ne faut jamais courir de risque avec les méchants moineaux.

La porte s'ouvrit à nouveau. Cette fois, il s'agissait d'Alga qui entra en déclarant d'une voix émerveillée: «J'ai vu une Cadillac stationnée derrière la grange!».

-C'est une surprise! cria Mark qui l'avait entendue depuis le salon.

Marie-Ariane avait beau s'activer à désinfecter la blessure de son mari, elle n'arrivait pas à détacher ses yeux de Mark.

-J'aurais voulu te mettre au courant de ton cadeau un peu plus tard, dit celui-ci à son frère, mais en effet, une superbe Cadillac noire t'attend derrière la grange.

-Tu n'aurais pas dû faire ça, signifia John-John sans aucune conviction.

-Ah Non? Mais pourquoi? J'aurais peut-être dû en acheter deux? Une pour toi et une pour moi. Et bien, c'est exactement ce que j'ai fait. La mienne sera livrée dans le courant de la semaine prochaine.

-Eh bien... merci beaucoup pour ton cadeau, fit John-John. Je vois que tu n'as pas changé... je suis tellement heureux de te savoir à nouveau près de moi!

-Je vous en prie, supplia Lessing, promettez-moi de me faire faire le tour du village dans la Cadillac!

-Est-elle décapotable? voulut savoir Alga.

-Oui, toutes les deux, répondit Mark. Une toute noire, l'autre toute blanche, et les deux sont décapotables.

Les trois femmes en tremblaient presque de joie.

-Allons-y petit frère! proposa John-John. Allons faire un tour avec la Cadillac avant que les femmes ne se déshydratent.

-Nous allons changer de vêtements, avant! leur dit Lessing.

-Pas question, refusa John-John. Je n'ai pas toute la journée.

-Alors, on va juste passer chercher Florence, insista Marie-Ariane sur un ton sans équivoque.

-J'ai hâte de voir sa surprise! de s'exclamer Alga.

La voiture roulait vers le village. Lessing, Florence, Alga et Marie-Ariane étaient assises toutes quatre à l'arrière alors que John-John conduisait nonchalamment, comme si de rien n'était. En traversant le village, les femmes riaient démesurément fort, histoire de se faire remarquer par un maximum de personnes. Même monsieur le curé cherchait désespérément à reconnaître celui qui était assis aux côtés de John-John. Chance inouïe, un journaliste qui au même moment, se rendait au bureau postal pour y prendre son courrier, réclama la permission de photographier la nouvelle acquisition des Rendall. Après que ces derniers eurent regagné leur demeure, ils ne parlaient plus que du «tour» de Cadillac dans le village et du souper de bienvenue planifié le soir même en l'honneur de Mark. Pour l'occasion, Graig, Devon et quelques garçons d'écurie furent conviés, ainsi que leurs nombreux enfants. Même les chiens et leurs chiots s'invitèrent au souper. Virton et Nerry, qui faisaient désormais partie de la famille, s'affairaient à se montrer dans leurs plus beaux atours. Marie-Ariane leur donna la permission de se servir dans son coffre à bijoux et de porter différents parfums qu'elle leur suggéra.

Une fois de plus, on eut droit à un souper bien arrosé, suivi de violon, piano, chansons et histoires pour les enfants. Et là encore, tout le monde, exception faite des garçons d'écurie, ne repartit qu'une semaine plus tard. Lorsqu'on fêtait, chez les Rendall, ce ne pouvait jamais être simple et bref. Au comble de la joie, c'est ce soir-là que tout juste avant de s'endormir, John-John et Marie-Ariane fabriquèrent leur cinquième enfant.

## VII

### LA FAMILLE

Marie-Ariane et Gordy donnèrent naissance à leurs petits la même nuit. La première accoucha d'une petite fille, que l'on nomma Aragone Rendall, tandis que l'autre accoucha de son poulain, Progress. Ce qui fit dire à Lessing que l'histoire de la famille Rendall en était une de femmes et de juments.

-Vous étiez peut-être deux juments dans une autre vie, lança Florence.

-Sans parler du nouvel étalon, continua Lessing.

-Quel étalon? demanda Marie-Ariane.

-Ton autre oncle, répondit Lessing.

-Tu ne vas pas recommencer avec tes histoires d'oncles et de nièces! s'impacienta Marie-Ariane.

-Mais non! la rassura l'autre. Un oncle à la fois, c'est bien suffisant.

Le nouveau vétérinaire, qui depuis la mort d'Argil Caine s'occupait des chevaux, était un petit homme chauve et plein d'entrain. La nuit où Progress naquit, il avait bu du whisky avec les autres hommes dans le salon de la maison. En voyant le violon que Marie-Ariane avait reçu en cadeau de noces durant son voyage en Irlande, il ne put s'empêcher de le prendre pour l'examiner.

-Cet instrument a une très grande valeur, devait-il constater. Pas seulement du point de vue monétaire, mais aussi du point de vue musical.

Nerry, qui elle-même jouait de cet instrument, lui demanda s'il aurait la gracieuseté de lui jouer quelque chose. L'homme s'attarda longtemps à regarder le violon et lorsqu'il commença à en jouer, la musique semblait sortir du plus profond de la terre avant de s'élancer dans le ciel. Puis lentement, elle redescendait en de longues lamentations. C'était d'une tristesse à déchirer le cœur.

-J'admire votre aisance à jouer du violon, dit Nerry, et si monsieur et madame Rendall le permettent, j'aimerais beaucoup vous inviter à nos soirées musicales.

-C'est évident que monsieur Grove pourra venir, s'empessa d'accepter John-John.

À compter de ce moment, David Grove, vétérinaire et musicien, fut considéré comme un ami, autant pour la famille Rendall que pour Nerry Wellington.

La veille du baptême de la petite Aragon, il était tombé une pluie torrentielle. Accompagnée de vents violents, celle-ci avait duré toute la nuit. Tant et si bien, qu'elle fit monter l'eau du ruisseau, de sorte que le petit pont de bois du sentier conduisant à la chapelle du lac fut inondé. Au matin, Marie-Joséphine, devenue une fillette aussi fière que pouvait l'être Marie-Ariane à son âge, étrennait son nouveau parapluie. Comme tout le monde, elle se rendait à la chapelle pour assister au baptême quand elle remarqua la présence d'une grenouille, laquelle se tenait sur une planche flottant sur l'eau. Alors que la petite s'agenouilla pour mieux contempler sa découverte, le vent violent la fit glisser. Du coup, elle tomba dans le ruisseau. Devon essaya bien de la retenir, mais le courant l'emportait. Il courut en descendant le ruisseau sur le côté, jusqu'à ce qu'il puisse saisir l'enfant et la sortir de l'eau. Marie-Ariane criait à en perdre haleine.

-Ne t'énerve pas! lui cria Devon. Je la ramène à la maison.

Alga fut prise d'un fou rire en voyant Devon mouillé jusqu'à la ceinture.

-Heureusement que ce n'est pas lui le parrain, lança Graig.

-Ou la marraine, reprit Florence en riant.

Puis Devon ramena Marie-Joséphine à la maison. Malgré le vent et la pluie qui tombait, c'est en courant qu'il se dirigeait vers la maison. Dans ses bras, la petite grelottait au point d'en claquer des dents. En entrant dans la maison, il pressa Virton de venir l'aider.

-Qu'est-ce qui se passe au juste? demanda-t-elle avec un fort accent australien.

-La petite a glissé et est tombée dans le ruisseau, lui raconta Devon.

-Allez vous changer! Je m'occupe d'elle.

Virton déshabilla Marie-Joséphine avant de la sécher et de la frictionner avec un onguent spécial qu'à titre d'infirmière, elle avait pu se procurer chez le pharmacien. Ceci fait, elle enveloppa la petite dans une couverture bien chaude, lui prépara une tisane au miel et la coucha dans un fauteuil au salon.

Lorsque Devon redescendit l'escalier avec, sur lui, les pantalons et les bottes d'équitation de John-John, Virton éclata de rire. L'homme l'imita et pour la première fois, il réalisa à quel point cette jeune femme aux cheveux de neige était ravissante. Il ignorait la raison pour laquelle elle le troublait à ce point, mais il savait toutefois que si elle le troublait ainsi, ce ne pouvait qu'être grave. Bien malgré lui, il s'approcha d'elle et bien malgré elle, son cœur frémissait. Du coin de l'œil, elle regarda la petite qui dormait profondément dans son fauteuil et considéra la chose comme un signal du destin. Devon la rapprocha de lui et l'embrassa dans le cou. Vivant un moment qui lui semblait aussi impossible qu'irréel, Virton lui rendit ses baisers pour ensuite se réfugier dans le creux de ses bras. Puis lentement, Devon glissa la main vers sa poitrine pour aussitôt se faire interrompre par le jappement des chiens. À contrecœur, Virton brisa leur étreinte et monta l'escalier.

Lessing ouvrit la porte avant d'entrer en trombe dans la maison.

-Tu as bien fait de rester ici, signala-t-elle. Le vent était tellement violent qu'au moment de baptiser Aragone, un vitrail a éclaté. Le curé a eu si peur, qu'il a mis fin au baptême et est reparti vers le presbytère.

-Comment va Marie-Joséphine? s'enquit Marie-Ariane.

-L'infirmière s'est occupée d'elle, l'informa Devon, et maintenant, elle dort.

-Tout le monde reste à coucher, annonça Marie-Ariane. Ce soir, ce sera la fête! Euh... où sont Virton et Nerry?

-Je vais les chercher, s'empressa de répondre Mark.

Quelques minutes plus tard, celui-ci descendait l'escalier, une femme à chaque bras. Témoin de la scène, Devon sentit monter en lui une étrange colère, et comme pour ajouter à l'injure, Virton l'ignora toute la soirée.

Si la crise économique en conduisit plusieurs au suicide, pour Mark Rendall, elle fut une véritable bénédiction. Il achetait toutes les terres qui lui tombaient sous la main: les terres à bois, les lopins de terre, les fermes... la moindre petite parcelle de terrain, il l'achetait sans même en négocier le prix. Les têtes de bétail se comptaient par milliers et se revendaient à prix d'or. Les champs de pommes de terre, de maïs et de blé lui rapportaient encore de l'argent et les coupes de bois, encore de l'argent! Tout ce qu'il touchait et faisait se transformait en argent. La main d'œuvre était bon marché et le travail plutôt rare. Il en profita donc pour se faire bâtir un énorme et somptueux manoir, digne de recevoir les personnalités politiques et financières de tout le pays. Très vite, tout le côté sud de la pointe du lac finit par lui appartenir. Les gens d'affaires se plaisaient à séjourner au Manoir durant plusieurs jours dans le simple but de rencontrer les personnalités de la finance qui s'y présentaient. À cela, s'ajoutait le fait que Mark était un hôte on ne peut plus accueillant et attentif. Le balcon principal permettait de voir des milles à la ronde et des milles à la ronde, on pouvait admirer ce manoir de pierres grises juché au-dessus de la colline, aussi imposant qu'une cathédrale de la finance. Naturellement, on finit par baptiser ce manoir: le «Manoir aux Cent chênes».

Marie-Joséphine, Randy-John, Baron, Henry J. et Aragone grandissaient sans que nul n'ait le temps de s'en rendre compte. John-John commençait à perdre l'ouïe et ne s'aventurait jamais très loin sans Randy-John, qu'il avait désigné comme son successeur. On avait bien tenté de faire entrer les enfants à l'école, mais Nerry était une telle institutrice que l'idée d'envoyer les enfants étudier ailleurs fut vite oubliée. Marie-Joséphine et Baron n'avaient même pas à ouvrir la bouche pour se comprendre tellement ils partageaient les mêmes goûts. Les deux maîtrisaient le grec, le latin, s'intéressaient autant aux sciences qu'à l'histoire, sans compter qu'à l'instar de leur bien-aimée institutrice, ne parlaient que de philosophie et de musique. Henry J., lui, ne faisait preuve d'aucune méthode et n'acceptait aucune contrainte. Quant à la petite Aragone, elle ne parlait que de sa «poupée oiseau» qui lui parlait la nuit et qui lui disait de «faire pareil». Lorsque Marie-Ariane lui demanda ce que voulait dire «faire pareil», la petite s'écria à en briser les tympans: «entrer dans la terre à débrouiller». Quoique surprise, Marie-Ariane ne s'en fit pas outre mesure. Henry J. Rendall, bien que très difficile à contrôler, avait l'excuse d'être né entre Baron, qui se tenait constamment avec Marie-Joséphine, et Aragone, la petite dernière de la famille qu'il ne

pouvait tout simplement pas supporter. Quant à Randy-John, on le trouvait presque toujours auprès de son père alors que son frère Henry J., lui, préférait de loin l'oncle Mark. Son lieu de prédilection et de plaisir était la demeure de ce dernier, avec lequel il passait la majeure partie de son temps. C'est ainsi que Mark put découvrir que son neveu entretenait une véritable passion pour les chiens et qu'outre le fait que les conversations qu'il tenait étaient empreintes d'intelligence, Henry J. trouvait toujours le moyen de se rendre utile. Un jour, il avoua à son oncle qu'il entendait quitter la maison.

-Pourquoi? lui demanda Mark.

-Je veux faire un film avec des chiens.

-Tu n'as pas à partir de la maison pour ça, lui fit remarquer son oncle. Sans compter qu'à sept ans, tu es trop jeune.

-Je veux faire le film moi-même, argua le garçon, et si je reste à la maison, tout le monde va s'en mêler.

-Peut-être pourrions-nous arranger cela.

-Comment?

-On va commencer par acheter des chiens et tu seras le seul à pouvoir s'en occuper.

-Est-ce que c'est moi qui vais les choisir?

-Bien sûr, répondit Mark, c'est ton affaire, pas la mienne. Ensuite, il te faudra décider qui jouera dans le film: toi et les chiens, ou juste les chiens. Mais pour réussir un film, il faut d'abord écrire une histoire. Pour faire un beau film et même, le plus beau film de chiens, il faut aussi que ton histoire de chiens batte toutes les autres histoires de chiens.

-Je serai le meilleur, affirma Henry J., et je veux devenir le plus grand «faiseur» de films au monde.

Mark allait le reprendre sur le mot «faiseur», mais craignait que le garçon s'arrête de parler. Aussi, le laissa-t-il poursuivre:

-Je sais que toi, tu me laisseras faire mon film comme je le veux; tu vas juste me dire quoi faire et c'est tout!

-Es-tu d'accord pour que nous commençons par faire bâtir un chenil pour tes chiens?

-Oui, il leur faut une maison...

-Et combien de chiens penses-tu avoir besoin pour ton film?

-Au moins cent chiens! répondit Henry J. tout excité.

-Tu es certain de pouvoir t'occuper tout seul de cent chiens? C'est que tu ne pourras pas demander aux autres de t'aider... c'est ton film, ton film juste à toi.

-Hum... alors cinquante seront suffisants, reprit l'enfant.

-Adjugé! consentit Mark. Cinquante chiens vont nous faire assez de merde pour engraisser la terre du jardin!

-Non! Pas cinquante, se ravisa Henry J. Juste dix chiens, c'est suffisant pour commencer.

-C'est très bien, fit Mark, nous allons faire construire un chenil pour dix chiens. Tu vas dessiner les plans du chenil, tu vas venir avec moi chez un éleveur de chiens et tu vas choisir toi-même tes chiens. Ensuite, tu vas écrire la meilleure histoire de chiens au monde. Ça te va?

-Oui, répondit Henry J., mais j'aimerais rester ici avec toi dans le grand manoir pour écrire tranquille.

-On en parlera ce soir avec ton père et ta mère et on verra ce qu'on peut faire.

\*\*\*

-Vous voulez dire que vous voulez ouvrir un chenil? s'exclama John-John.

-Il me semble que ça ressemble à ça, confirma Mark.

-Mais tu n'es qu'un tout petit garçon, s'inquiéta Marie-Ariane. Tu n'as pas peur de changer d'idée?

-Je ne deviendrai jamais célèbre, protesta Henry J., vous ne m'en donnez même pas la chance!

John-John se leva et s'installa près de lui pour lui dire:

-Si tu décides de partir de la maison, alors tu n'es plus un petit garçon, mais un homme. Je ne peux donc pas t'empêcher de réaliser tes projets, mais ta mère a aussi son mot à dire.

-C'est vrai que chez l'oncle Mark, convint Marie-Ariane, nous n'aurons pas à nous inquiéter de toi. Mais es-tu certain que ton film fera un grand succès? Tu ne dois pas faire perdre son temps à ton oncle.

-Je suis certain, maman, que mon film sera un gros succès!

-Alors le dernier mot revient à ton oncle Mark.

-Je vais en faire un monstre sacré du show-business! s'écria ce dernier.

-C'est bien ce qui m'effraie... répliqua Marie-Ariane.

Dès le lendemain, Henry J. déménagea de l'autre côté de la pointe du lac, dans le manoir de son oncle Mark. Il se pensait très loin de chez lui alors qu'en fait, il ne s'en trouvait qu'à une vingtaine de minutes de marche.

-Quand je pense que Henry J. est le premier de mes enfants à quitter la maison, chiala Marie-Ariane, je n'en reviens pas!

-Faut-il t'expliquer qu'il ne fait que traverser une clôture? répondit John-John en riant.

Lessing, elle, fit toute une histoire avec ce «déménagement».

-Qu'est-ce que tu penses? lança-t-elle à Marie-Ariane. Tu sais bien que Mark va lui donner tout ce qu'il veut.

-Je ne vois pas où est le problème, rétorqua Marie-Ariane.

-Il va le «gâter pourri», la prévint Lessing, et ensuite, il n'appréciera plus rien dans la vie!

-Allons Lessing, lui signifia Marie-Ariane, tu sais bien que les enfants, y compris ta fille et les enfants d'Alga, ont déjà tout ce qu'ils veulent. Et puis toi, moi, Florence et Alga n'avons-nous pas fait tout ce que nous avons voulu?

-Je dois admettre que là, tu as raison, ma chérie, agréa Lessing.

Sur ce, elle embrassa Marie-Ariane et partit faire un tour chez Florence pour savoir ce qu'elle en pensait.

Le mois suivant, le père d'Alga mourut. Cette dernière n'était pas retournée en Pennsylvanie depuis une bonne quinzaine d'années. Elle pensait en elle-même qu'en seulement quinze ans, Marie-Ariane avait déjà eu cinq enfants, elle-même en avait eu trois et Lessing, un. Neuf enfants en tout, comme neuf mois de grossesse. Le temps passait si vite, si incroyablement vite, que son père était déjà mort sans même qu'elle ait eu le temps de vraiment le connaître. Elle laissa ses enfants à Florence et partit seule avec Graig.

-Nous ne reviendrons probablement pas avant six ou sept mois, annonça-t-elle à Marie-Ariane. Je vais essayer de ramener maman ici, mais avant, il faut tout vendre et régler les affaires de papa.

Sauf Florence, Nerry et Virton, «qui devaient garder les enfants», tout le monde partit pour la Pennsylvanie en même temps. La cérémonie fut aussi courte que sobre, car si monsieur Husman était un homme qui excellait dans «les affaires», il n'était pas de ceux qui savaient se faire des amis. Les funérailles terminées, on laissa Alga et Graig avec madame Husman et tous revinrent aux «Cent chênes» en se disant que jusqu'au retour du couple, il y aurait un grand vide autour d'eux. Le lendemain matin, la petite Aragone avait mal à la gorge et de plus, souffrait de la fièvre. Lorsque Marie-Ariane apprit que plusieurs enfants du canton présentaient les mêmes symptômes, elle fit le serment d'ériger une croix celtique au sommet de la colline des «Cent chênes». Durant le mois qui suivit, la grippe progressa rapidement et les Rendall firent tout ce qui

était en leur pouvoir pour apporter leur aide à tous ceux qui en avaient besoin. Cela dura plus de deux mois et le règlement des gages des personnes qui avaient travaillé au service de la population pendant cette période leur coûta presque un million de dollars. L'église et ses organismes affiliés déclarèrent la famille Rendall comme étant la famille la plus prestigieuse de tout le Québec, voire même du Canada.

## VIII

### LE DÉPART DES ENFANTS

Henry J., Devon, Mark et John-John étaient assis au petit salon du manoir. C'était la pièce intime, comme le disait Mark, l'endroit pour discuter en famille. Henry J., malgré son tout jeune âge, avait droit à son verre de whisky qu'il sirotait lentement. Mais dès qu'il en avait la chance, soit il allait cracher le liquide dans la toilette, soit il en vidait un peu dans le pot de la plante, près de son fauteuil. Bien que tout le monde était au courant de son petit manège, nul n'en faisait mention. C'était trop beau de le voir plongé dans son fauteuil de cuir, exactement comme le faisait son oncle, et s'immiscer dans toutes les conversations.

-Hitler est devenu chancelier de l'Allemagne, lança Devon.

-S'il est chancelier, fit Mark, il est le maître absolu de l'Allemagne, et s'il est le maître absolu, on s'en va tout droit vers une deuxième guerre mondiale.

-Le sang va encore couler, prédit John-John, mais cette fois, ce ne sera pas qu'une simple guerre de ruelle, croyez-moi.

-Je veux aller me battre à la guerre, clama Henry J.

-Tu es trop jeune, lui dit Mark. Mais t'en fais pas... il y aura d'autres guerres auxquelles tu pourras participer.

-Parle-nous de ton film! lança Devon.

-Ça avance! Ça avance! dit Henry J. J'ai presque terminé mon histoire et mes chiens vont très bien. Je m'en occupe comme il faut et oncle Mark m'a proposé de les faire participer à des concours. Le meilleur, c'est «Ruby dog», un rottweiler qui peut facilement gagner. Oncle Mark dit que si «Ruby dog» se mérite plusieurs trophées avant le film, ce sera plus facile d'en faire une vedette et peut-être, aussi, ferons-nous de l'élevage de chiens.

-C'est très bien, répliqua John-John. Tu es en plein business à ce que je vois. Pour revenir à ce Hitler, continua-t-il, comment a-t-il fait pour se rendre si vite au sommet de l'Allemagne?

-La propagande, de rétorquer Devon. Il s'est servi des juifs pour attiser la haine et regrouper le peuple autour de lui. Il a crié durant des années que les juifs lui avaient fait perdre la guerre, qu'ils géraient l'économie de l'Allemagne et qu'ils se prétendaient choisis par Dieu. Le peuple l'a cru!

-Dieu! Dieu! râla John-John. On devrait tuer tous les dieux... ça éviterait la moitié des guerres.

-On ne peut pas tuer des dieux, s'exclama Henry J.

-Que crois-tu que nous ayons fait avec le Christ? répondit son père.

-Ce n'est pas nous qui avons tué le Christ, le corrigea Henry J. Nous n'étions même pas nés.

-Quand je dis nous, lui expliqua John-John, je parle de nous... les hommes... les humains. Quand Paul est mort, j'ai réalisé que Dieu n'avait rien à voir avec les hommes et que c'était nous, les hommes, qui avions créé Dieu, car nous étions des lâches et que nous avions peur qu'il n'y ait rien après la mort. Nous l'avons crucifié et ils ont trouvé le moyen de le faire ressusciter. On se bat pour un nuage que le vent pousse et qui change de forme, et l'on s'entretue en raison de la forme que pour nous, il représente. Le premier dit: «Ce nuage ressemble à un lapin!», «Non, crie l'autre, il ressemble à une carotte!», «Non, dit encore un autre, il ressemble à une souris!». Et là, le vent pousse le nuage et les hommes continuent à s'entretuer parce qu'ils ne peuvent toujours pas s'entendre sur ce à quoi ressemblait le nuage. Et maintenant, on s'entretue pour une ressemblance de nuages que le vent a poussés il y a des milliers d'années.

-Tu ne crois pas que tu y vas un peu fort, lui dit Devon en donnant un coup de tête vers Henry J.

-Si mon fils veut participer à nos conversations d'hommes, s'écria John-John, qu'il écoute ce que les hommes ont à dire. À son âge, nous, on se poignardait dans les ruelles. Paul en est mort et toi, Mark, tu es parti juste à temps, car autrement, tu serais mort aussi. Quant à moi, j'ai dû affronter la mort plus souvent qu'à mon tour et ça, Henry J. doit le savoir. Il doit savoir que notre richesse repose sur le sang et que le sang qui coule dans ses veines, c'est du sang de Rendall et que jamais un Rendall ne doit pencher la tête, surtout pas devant tous ces faux dieux qui mettent les hommes à genoux!

-Mais calme-toi, insista Devon. Ta révolte, on la connaît... nous sommes tous suffisamment près les uns des autres pour te comprendre, mais les choses ont changé.

John-John se versa un verre de whisky, le but d'un trait et s'alluma un cigare.

-Rien ne va changer! cria-t-il. Depuis le commencement du monde, c'est la même chose et ce le sera jusqu'à la fin. Il faut toujours marcher dans le sang pour avancer.

-Qu'est ce que tu penses de la situation en fin de compte? interrogea Mark.

-Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse qu'un gars en Allemagne décide de faire la guerre? Ça va chauffer un certain temps, comme dans toutes les guerres de territoire... quelqu'un va gagner, un autre va perdre, c'est aussi simple que ça. S'il faut tuer ce Hitler, nous le tuerons, mais crois-tu qu'ils ne le feront pas ressusciter lui aussi? Les nuages! Les nuages! Les nuages et toujours les nuages.

-Nous allons peut-être devoir entrer en guerre, rétorqua Devon.

-Pour l'instant, dit John-John, je pense que Hitler va se contenter d'annexer l'Autriche à l'Allemagne. D'ailleurs, c'est clair pour tout le monde que l'Autriche est une ruelle de l'Allemagne!

-Une sacrée belle ruelle! s'exclama Marc.

-Et nos amis juifs, que pensent-ils de tout ça?

-Nos amis juifs, répondit Marc, ils sont dans la finance. Ils font du business.

-Je sais! reprit John-John. Ce que je te demande, c'est qu'est-ce que nos amis juifs «pensent» de cette situation?

-À vrai dire, je pense qu'ils s'en fichent. Ils n'en parlent pas et d'ailleurs, ils ne sont pas plus croyants que toi. Comme nous, ils cherchent plutôt à savoir comment ils pourront tirer leur épingle du jeu.

-Il vaut peut-être mieux ne pas parler de tout ça devant ta mère, conseilla John-John à Henry J.

-Vous savez bien que je ne dis jamais rien à ma mère, à mes sœurs et à mes frères, précisa Henry J. J'ai le même sang que l'oncle Paul, moi.

Pour la première fois, les trois hommes se rendirent compte qu'Henry J., malgré son âge, n'avait rien d'un jeune garçon qui ne songe qu'à s'amuser.

\*\*\*

Comme le pensait John-John, Hitler commença par annexer l'Autriche à l'Allemagne et tout le monde trouva ce geste quasiment normal. «Après tout, si Hitler se contente de ça, on évitera peut-être la guerre.»

Mais Hitler ne s'arrêta pas là. Il envahit la Pologne et provoqua la Deuxième Guerre mondiale.

Pendant la guerre, les Rendall firent tout ce qui était en leur pouvoir pour apporter leur aide aux plus démunis. Tout en s'occupant des enfants, Marie-Ariane consultait régulièrement les associations d'entraide pour savoir ce qu'elle pouvait faire de plus. Des reporters se présentaient régulièrement pour l'interviewer, mais sous les conseils de son beau-frère, elle refusait de parler politique. Ses réflexions portaient davantage sur l'entraide et la sensibilité. Elle s'avéra être une femme très intelligente et pleine d'esprit. Elle se tenait le dos droit, comme le lui avaient jadis enseigné les Ursulines, et c'est toujours d'une démarche souple et assurée qu'elle allait à la rencontre des journalistes. Elle affirmait souvent à Mark que la solitude ne l'effrayait plus. Elle était responsable de la cueillette de dons et s'occupait du comité des approvisionnements, particulièrement du volet coopératif américano-canadien. La position géographique des «Cent chênes» permettait aux Américains de pénétrer dans la province à partir des terrains de Mark, situés du côté américain du lac. Quant à John-John, il ressentait des douleurs insupportables à la poitrine. Il ne se tenait jamais loin de son fusil et de ce fait, risquait sérieusement de blesser quelqu'un. Sa surdité croissante le hantait et ajoutait à l'inquiétude de Marie-Ariane. Les caves des maisons du domaine étaient remplies de whisky de contrebande. Personne n'avait à marchander longtemps pour obtenir le meilleur prix. À la nuit tombée, des bateaux arrivaient, chargés de médicaments, de fruits frais et de cigarettes. Un jour, Mark céda une cargaison de whisky à un producteur d'Hollywood pour qu'il accepte de visionner le film réalisé par Henry J.

Le producteur en question lui fit savoir qu'il acceptait volontiers qu'il lui envoie son neveu, car non seulement son plateau souffrait-il d'un manque de réalisateurs, mais de plus, le seul qui lui restait en avait plus qu'assez de travailler uniquement sur des films de guerre.

-Cependant, le prévint-il, fait bien comprendre à ton neveu que s'il veut un jour collaborer avec moi sur la production d'un film, il vaudrait mieux, pour lui, d'oublier les chiens... pour l'instant, du moins.

Dès le lendemain, Henry J. quitta les «Cent chênes», non sans espérer atteindre, à Hollywood, le zénith du succès. Pas moins de deux semaines plus tard, Marie-Joséphine et Baron décidèrent d'aller étudier en Irlande.

-En Irlande! de s'écrier Marie-Ariane. Vous êtes beaucoup trop jeunes et c'est bien trop loin.

-Allons, maman... à mon âge, tu avais déjà deux enfants, lui rappela Marie-Joséphine.

-Dans ce temps-là, c'était différent, s'entêta sa mère.

-Je suis une femme, maman, lui fit remarquer Marie-Joséphine. Et en plus, on dit que je suis aussi belle que tu l'étais à mon âge.

-N'essaie pas de m'attendrir avec tes compliments, je te connais! Mais où allez-vous demeurer? interrogea Marie-Ariane, croyant tenir une bonne question.

-Mais dans la maison que papa a achetée à Dublin pendant ton voyage de noces en Irlande, répondit Marie-Joséphine le plus simplement du monde.

-Quelle maison?

-Celle que papa a achetée pour mettre la main sur les livres antiques... tu te souviens? Toi, tu y avais ramené le piano antique et d'autres meubles? En tout cas, c'est ce que papa m'a raconté.

-J'avais complètement oublié ça, dit Marie-Ariane. Mais cette maison a dix pièces... c'est beaucoup trop pour deux personnes.

-Oncle Mark a bien dix chambres et vingt-six pièces et il reste seul, plaida Baron.

-J'accepterai seulement si mademoiselle Nerry Wellington part avec vous, trancha Marie-Ariane.

-C'est tout arrangé, maman, elle vient avec nous! Elle savait que sans sa présence, tu n'aurais pas accepté.

-Vous en avez parlé avec votre père?

-Il est sourd... signifia Baron.

-Sois poli quand tu parles de ton père, tu m'entends?

-Oui, maman, rétorqua Marie-Joséphine à la place de son frangin, mais c'est vrai que papa est sourd et il n'y a que toi qui sais comment lui parler.

-Ne recommence pas à essayer de m'attendrir avec tes compliments, ma petite Marie-Joséphine. Je sais très bien à quel jeu tu joues...

John-John ne fut guère difficile à convaincre. Pour lui, les enfants étaient trop vieux pour traîner à la maison.

-Pourvu que tu aies ton Randy-J. avec toi, le reste n'a pas d'importance! lui cria Marie-Ariane.

-Mais Randy-J. sera le maître des «Cent chênes», répliqua John-John. Alors il peut rester toute sa vie, s'il le veut.

-Comment ça, le maître des «Cent chênes»? s'objecta Marie-Ariane. Lorsque tu seras mort, ce sera moi la maîtresse des «Cent chênes»! Tout ce que tu as sous les pieds appartenait à mon père et c'est moi qui déciderai qui sera le maître des «Cent chênes».

-Fais donc ce que tu veux, se résigna John-John. D'ailleurs, c'est déjà toi la maîtresse des «Cent chênes». Moi... je n'en ai plus pour bien longtemps.

-Ne joue pas au petit chétif! lança Marie-Ariane. Tu ne seras pas mort avant cent ans. Ceux qui ont pataugé dans le sang comme tu l'as fait et qui sont encore vivants, ça enterre tout le monde.

-Tais-toi! la somma John-John. Tu ne dois jamais parler aussi ouvertement de cette période de ma vie et encore moins en criant.

-Je sais! Je sais! soupira Marie-Ariane. Toujours la même histoire... le sang et le silence.

-Ne ris pas de ça, la prévint John-John. Si tu savais comment c'était difficile dans ce temps-là.

\*\*\*

Lorsque Sara apprit que Marie-Joséphine et Baron partaient pour l'Irlande, rien au monde ne l'aurait empêchée de les suivre. Et lorsque de son côté, Florence apprit que Marie-Joséphine, Baron, Sara et Nerry Wellington partaient pour l'Irlande, elle aussi commença à faire ses valises. Ainsi, Marie-Joséphine, Baron, Sara, Nerry et Florence partirent-ils pour Dublin dès la semaine suivante.

-Il semble que le domaine déménage! ironisa Mark en riant. Il ne reste que Randy-J. et la petite Aragone, et les deux ne peuvent pas s'endurer! La fille de Lessing ne jure que par sa mère et les jumeaux d'Alga ne sont plus en âge de s'amuser avec les autres. Tu es au courant pour Devon?

-Non... répondit Marie-Ariane.

-Il va peut-être divorcer de Lessing.

En entendant cela, Marie-Ariane se laissa choir dans son fauteuil.

-Mais pourquoi ferait-il une telle chose?

-Il est en amour par-dessus la tête et veut partir ailleurs avec celle qu'il aime.

-Tu la connais?

-C'est ton infirmière... la belle Virton.

-Quoi???

-Ne lui en veut pas, on ne peut rien faire contre l'amour... si quelqu'un le sait, c'est bien toi.

-Virton et... Devon!!! Mais Devon est fou! lança Marie-Ariane. Il devait se marier avec Lessing... j'arrive et hop! Il tombe en amour avec moi. Ensuite, il change d'idée, se marie avec Lessing et maintenant, il veut divorcer de Lessing pour partir avec Virton.

-Il n'a pas le choix, elle est enceinte.

-Enceinte!!! Virton est enceinte de Devon?

-C'est la raison pour laquelle il divorce. Autrement, il ne ferait que continuer de la voir. Lessing ne voit que sa fille... Devon n'a plus d'importance pour elle.

-Enceinte de combien de mois?

-Deux... peut-être trois.

-Je vais accoucher à sa place! décida Marie-Ariane.

-Quoi? s'étonna Mark. Tu vas... accoucher à sa place?

-Mais oui... les femmes font ça, quelquefois. Une se cache et l'autre fait semblant d'accoucher.

-Mais voyons... personne ne croira que John-John t'a fait un autre enfant ou pire encore, ils vont croire que c'est moi! Tes deux oncles, tu y penses?

-On a déjà vu un homme mettre une femme enceinte à soixante-dix ans, voyons!

-Et si Virton refuse?

-Crois-moi, Virton va être bien contente et Devon aussi. C'est à toi, maintenant, de leur annoncer mon plan.

-Quoi? Moi!!! Pourquoi moi plus qu'un autre?

-Puisque c'est toi qui m'as mise au courant, c'est toi qui en parleras à Devon qui lui, en parlera ensuite à Virton.

## IX

### L'ADOPTION

-Après tout, dit Alga, Florence est la cousine de Lessing. On devrait lui écrire et tout lui raconter.

-Dans le fond, tu as probablement raison, convint Marie-Ariane, mais Florence devra garder le secret. Quant à Devon et Virton, ce n'est sûrement pas eux qui vont le crier sur les toits. Mark aussi est au courant, mais il n'en a parlé qu'à moi et moi, je te l'ai dit.

-Qu'est-ce que Virton pense de ton plan? interrogea Alga.

-Elle est pleinement d'accord et Devon aussi. Ni l'un ni l'autre ne veulent de l'enfant. Une fois que l'histoire du bébé sera réglée et que tout le monde croira que l'enfant est de John-John et de moi, Devon va continuer de faire sa vie avec Lessing. Nous allons engager Virton comme nurse et ainsi, elle pourra s'occuper de son enfant. Elle m'a dit qu'elle est la femme la plus heureuse du monde depuis qu'elle sait que son bébé deviendra un Rendall et qu'il ne manquera jamais de rien dans sa vie. De plus, si un jour elle devait décider de refaire sa vie ailleurs, elle serait entièrement libre.

-Dis-moi franchement, demanda Alga, quelque part dans ton cœur, ne serait-ce pas toi, par hasard, qui tiens à avoir l'enfant de Devon?

-Pourquoi dis-tu ça?

-Ce n'est pas parce que tu as laissé Devon à Lessing que tu n'aimerais pas avoir son enfant. Peut-être que tu regrettes d'avoir laissé tomber l'homme et que tu prends ta revanche avec l'enfant.

-Non! se défendit Marie-Ariane. Si je prends l'enfant, c'est d'abord pour que Devon ne soit pas prisonnier de Virton et pour que Virton soit libre de continuer sa vie en toute liberté. Par contre, là où tu as raison, c'est que si ce n'était pas l'enfant de Devon, je ne ferais pas ça. Mais par-dessus tout, il y a le fait que mes enfants s'en vont les uns après les autres et je serai bien contente d'avoir un autre bébé dans la maison. Aussi, Lessing n'en saura jamais rien et donc, elle pourra continuer sa vie sans supporter ce malheureux souvenir.

-Qu'est-ce qui te dit que Lessing n'aimerait pas adopter l'enfant de Devon? avança Alga.

-Je suis certaine que Lessing ne le ferait pas. Premièrement, parce que sa fille est tout pour elle et qu'elle n'en veut pas d'autres; deuxièmement, si le bébé est un garçon... Lessing n'aime pas les garçons.

-Où ira accoucher Virton?

-Te souviens-tu du frère de Julien?

-Bien sûr, fit Alga, c'était un vieux prêtre de quatre-vingts ans.

-C'est lui qui a célébré l'office funèbre de Julien. Après la mort de Julien Kellum, Mamadou avait demandé à son frère de venir célébrer l'office parce que Julien voulait être enterré avec son chien. Il a été le premier à être enterré dans le cimetière de la Chapelle du lac et son frère a béni le cimetière. Avant de partir, il m'a dit que Julien et lui me cédaient par testament une petite ferme en Caroline du Nord. Il a ajouté que la ferme contenait une maison, une grange et différents bâtiments qui avaient grandement besoin de réparation. Un clochard aurait habité cette maison pendant un certain temps. Il réparait des rocking-chairs pour se faire un peu d'argent. On m'a dit qu'il aurait aussi réparé un peu la maison. J'ai donc pensé que Virton pourrait accoucher là-bas pendant que moi, je ferai semblant d'être enceinte ici. Quand le bébé sera né, je dirai que c'est le mien et que j'ai besoin des services de Virton pour s'en occuper.

-Mais Virton ne peut pas s'installer toute seule sur une ferme de Caroline du Nord qui tombe en morceaux! objecta Alga.

-Je sais, répondit Marie-Ariane. Il faudrait que Graig y aille avec elle.

-Graig!!! s'écria Alga. Mais tu es complètement folle! Tu veux envoyer mon mari avec Virton en Caroline du Nord et moi, je vais rester ici toute seule avec les enfants?

-Les enfants! Sara est partie avec les autres et il ne te reste que les jumeaux. Tu n'auras qu'à venir vivre chez moi pour quelques mois, c'est tout.

-Pourquoi ne demandes-tu pas ça à Mark? Il est tout seul, lui, et je suis sûre qu'il accepterait avec joie. Et qui sait... peut-être même qu'il pourrait tomber amoureux de la belle Virton?

-C'est pour cela que je ne veux pas que Mark y aille. Je ne veux pas que Virton se retrouve «Madame Virton Rendall» qui vit dans le manoir à côté de chez moi.

-Mais tu es jalouse, ma chère Marie-Ariane!

-Je ne suis pas jalouse du tout, nia l'autre. Je suis orgueilleuse... c'est pas la même chose.

-Et si mon Graig tombe en amour avec la belle Virton et que c'est moi qui deviens Madame Alga Rendall?

-Si c'est toi et si tu l'aimes, je serais la plus heureuse des femmes. Mais entre nous, toi et Graig, c'est du solide.

-Tant pis pour moi, rit Alga, je ne serai jamais Madame Alga Rendall!

-Maintenant, enchaîna Marie-Ariane, la question est de savoir: comment convaincre Graig d'y aller, de s'occuper de Virton et de garder le secret?

-Graig adore les chevaux, répondit Alga. Si un jour il me trompait, ce serait sans doute avec une jument! Donc si tu lui demandes d'aller faire bâtir une écurie en Caroline du Nord et de

remettre la maison et les bâtiments en état pour accueillir des chevaux... si tu lui demandes de former une équipe pour s'occuper des bêtes qu'il achètera... et qui ensuite seront relocalisées aux «Cent chênes», alors tu as ton homme.

-Tu es une amie merveilleuse! s'exclama Marie-Ariane. Maintenant, comment convaincre Graig d'aider Virton en même temps?

-Dis-lui que l'enfant de Virton est celui de John-John, propose Alga, et que tu ne veux pas que personne ne le sache.

-Et comment faire croire à John-John qu'il est le père? pouffa Marie-Ariane.

-Ne lui dis pas que c'est Virton qui accouche, mais que c'est toi, idiote!

-Et si un jour Graig raconte tout à John-John?

-Voyons Marie-Ariane... vis-tu réellement dans le même monde que nous? Si Graig dit à John-John qu'il a pris soin de Virton parce qu'elle était enceinte de lui, John-John va penser que Virton dit cela pour ne pas que moi, Alga, je sache que Graig m'a trompée.

-Et si Devon voit partir Graig avec Virton, il va peut-être penser que c'est Graig, le père, et que Virton lui a menti.

-Au pire, on dira que c'est Mark! lança Alga qui riait au point de s'étouffer. Comme ça, Lessing ne saura jamais rien. C'est ça le plus important.

-Et qu'allons-nous écrire à Florence?

-Laisse-moi lui écrire la lettre, soumit Alga, et regarde bien comment je vais lui annoncer la chose!

Les deux femmes se rapprochèrent l'une de l'autre, confortablement assises devant la table de la bibliothèque. Puis Alga glissa à Marie-Ariane:

-Prépare-toi à rire! Je vais lui écrire ça d'une telle façon, qu'elle ne comprendra rien! Je te jure qu'elle va regretter de ne pas être avec nous.

Puis elle commença à écrire.

*Ma chère Florence,*

*Je suis avec Marie-Ariane et nous avons une nouvelle à t'annoncer! Ce n'est pas parce que tu te trouves en Irlande avec les autres que tu n'es pas constamment dans nos pensées, surtout après le grand malheur qui est arrivé à ta cousine Lessing mais qu'heureusement, elle ignore.*

-Jusque là, c'est très bien, convint Marie-Ariane.

*Donc, le grand malheur, c'est que Devon a trompé Lessing avec Virton, la belle infirmière, mais que Lessing ne le sait pas. Aussi, il est très important que tu gardes le secret. N'en parle même pas à Nerry, malgré le fait qu'elle et Virton sont devenues de grandes amies. Eh oui, la belle affaire! Tu imagines ce que moi et Marie-Ariane devons faire pour sauver la situation. J'ai accepté de faire le plus grand sacrifice qu'une femme puisse faire pour aider quelqu'un. J'ai décidé d'envoyer Graig en Caroline du Nord avec Virton, le temps que cette dernière accouche en secret, car figure-toi que c'est Marie-Ariane qui officiellement, va mettre le bébé au monde. C'est que Virton préfère rester libre. Du coup, Devon peut rester avec Lessing qui elle, la pauvre, ne se doute de rien. Marie-Ariane fera semblant d'être enceinte, ce qui fait qu'elle et John-John donneront le nom de Rendall au bébé. Marie-Ariane devra se montrer partout avec John-John pour montrer à tous que même si son mari à soixante-dix ans, ils s'aiment encore comme des tourtereaux. Ainsi, tout le canton croira que le bébé est réellement d'eux. Mais dans les faits, ce sera celui de Virton. Graig ne le sait pas encore; nous t'avons gardé la primeur, car dans toute cette histoire, c'est ta cousine qui est le plus à plaindre. Il y a longtemps, Marie-Ariane a reçu en héritage, de la part d'un vieux prêtre, la ferme où Virton et Graig vont vivre durant quelques mois. Il se peut qu'il y ait des rocking-chairs.*

Alga et Marie-Ariane riaient aux éclats tandis que la première poursuivait sa lettre:

*Graig va reconstruire un peu tout ça avant de prendre des chevaux en location. Quand tout sera prêt, il va former une équipe pour dénicher et former les meilleurs chevaux qu'ensuite, il déménagera aux «Cent chênes». Mark aurait pu prendre ce rôle, mais l'idée déplaçait à Marie-Ariane, laquelle ne tient absolument pas à ce que Virton l'épouse avec, dans les bras, le bébé de Devon, et qu'ainsi, elle devienne Madame Virton Rendall. Nous savons que c'est grave pour Lessing, mais nous allons la soutenir de notre mieux. Une fois l'affaire du bébé terminée, Devon continuera sa vie avec elle, comme si de rien n'était. Quant à Virton, elle reviendra chez Marie-Ariane pour s'occuper de son bébé et pourra y rester aussi longtemps qu'elle le voudra. Ensuite, dès qu'elle le souhaitera, elle pourra reprendre sa totale liberté. Tu vois ça? Marie-Ariane va faire semblant d'accoucher d'un bébé Rendall. Puisque les jumeaux n'ont plus besoin de moi, je vais rester avec Marie-Ariane jusqu'au retour de Graig. Je te vois d'ici me demander ce que je ferais si jamais Graig devait tomber en amour avec Virton et qu'il acceptait de garder l'enfant de Devon... si c'est le cas, je vais probablement me remarier avec Mark. Donc, comme tu vois, nous avons tout arrangé de façon à ce que tout aille pour le mieux. Sache qu'il n'y a que Mark, qui a annoncé la nouvelle à Marie-Ariane qui elle, me l'a transmise, ainsi que Devon, Virton, Graig (et maintenant toi) qui connaissons le secret. Écris-moi bientôt et surtout, ne dis rien à Nerry.*

*Alga et Marie-Ariane*

À la lecture et la relecture de cette lettre, Marie-Ariane et Alga avaient de la difficulté à respirer tellement elles riaient aux éclats.

-Florence ne comprendra rien de rien, répétait Alga les yeux en larmes.

-J'ai hâte de recevoir sa lettre de retour! lança Marie-Ariane.

Tel que prévu, Virton partit avec Graig et accoucha d'un petit garçon. Durant leur absence, Marie-Ariane s'organisait pour «faire semblant». Le petit Duke Rendall fut baptisé dans la Chapelle du lac, à l'instar de tous les autres. Souvent, Marie-Ariane, Virton et le petit Duke se rendaient jusqu'à la colline pour admirer la croix celtique pour ensuite rentrer en traversant les jardins. Le dimanche, les deux femmes lisaient les journaux ensemble, s'organisaient des petites soirées et discutaient en buvant du vin. John-John, lui, ne quittait plus la bibliothèque que pour manger ou dormir. Il apparaissait de plus en plus évident que ce serait Randy-John qui succéderait à son père à la tête des affaires familiales. Il faut bien l'avouer, le jeune homme avait tout pour réussir, sans compter que pour son père, il représentait le rêve de toute une vie. De temps à autre, ce dernier regardait par la fenêtre d'où souvent, il voyait Marie-Ariane et Virton se promener dans les jardins du domaine en compagnie de Duke et d'Aragone, laquelle, du haut de ses seize ans, avait le cœur tenaillé entre deux garçons d'écurie prêts à ramper jusqu'en enfer pour elle. Elle s'ébouriffait les cheveux et agissait d'une façon telle, qu'on ne pouvait faire autrement que de la pointer du doigt. Il lui arrivait d'être à ce point absorbée par un livre, qu'elle ne mangeait plus et ne dormait plus. Elle le lisait et le relisait, tout en s'efforçant d'apprendre par cœur certaines pages. Puis, lorsqu'elle en avait terminé, elle se rendait au bout du quai pour le balancer dans le lac. Elle avait un sourire bien à elle. Un sourire qui ne sourit pas et qui crève le cœur. En la voyant, les hommes sentaient immédiatement le besoin de lui accorder de l'attention. La nuit, quelquefois, il lui arrivait de porter les vêtements de sa grand-mère et de courir vers la chapelle en regardant constamment derrière elle, comme si quelqu'un la suivait. Il arrivait à Virton et Marie-Ariane de se dire que si Marie-Joséphine n'était pas tombée à l'eau, le fameux jour du baptême d'Aragone, le petit Duke ne serait probablement jamais né. Lorsqu'elles avaient ce genre de discussion, Virton y mettait fin en rappelant à l'autre que tout le monde avait fini par oublier cette histoire.

-Te souviens-tu, rappela un jour Virton à Marie-Ariane, que le jour du baptême d'Aragone, juste au moment où le prêtre allait la baptiser, un vitrail avait éclaté? C'est étrange... Le prêtre s'était sauvé en courant au presbytère, tellement il avait eu peur.

-Je l'ai souvent surprise, quand elle était petite, ajouta Marie-Ariane, à parler avec quelqu'un qu'on ne voyait pas. Elle disait que cette personne lui ordonnait de sortir dehors la nuit. Plus tard, lorsque je lui demandais à qui elle parlait, elle restait toujours vague et mystérieuse. Elle a beaucoup vieilli, depuis, mais lorsqu'elle porte les robes de sa grand-mère, elle ressemble soit à une poupée d'épouvante, soit à une star au summum du chic. Ses coiffures sont vraiment spéciales, aussi... elles ressemblent aux coiffures de ces femmes qui sont adeptes du diable. Quand elle porte les fameux fichus qui appartenaient à Mamadou, et ses bijoux trop voyants, elle ressemble à une fille des Von Fürstenberg.

-C'est tout simplement une excentrique, supposa Virton. Elle aime qu'on lui fasse des commentaires sur les vêtements qu'elle porte, sur sa coiffure et le plus important, c'est que quoi qu'elle fasse, elle est vite classée au premier rang de la beauté et de la fortune.

-La fortune! s'exclama Marie-Ariane en s'arrêtant net. Nous sommes riches, ça, je te l'accorde, mais nous ne valons tout de même pas des centaines de millions de dollars.

-Parce que pour toi, une fortune ce n'est pas moins que quelques centaines de millions de dollars? reprit Virton en riant. On a beau parler d'Aragone, elle est bien la fille de sa mère.

-Je t'aime Virton, lança Marie-Ariane, et j'ai toujours aimé la façon dont tu as mené ta vie.

-Pourtant, reprit Virton, si les affaires ont bien tourné, c'est bien grâce à toi.

-Tu sais que Henry J. va devenir un véritable acteur? On m'a dit qu'il interprète très bien les petits rôles qu'on lui confie et on a fait allusion à un grand rôle, pour lui, dans un grand film.

-C'est formidable! s'exclama Virton. Si tu savais comment j'espère que Duke devienne lui aussi un grand acteur, qu'il fasse un mariage formidable et que les jeunes filles soient toutes folles de lui!

Ce disant, elle se mit à pleurer.

-Mais tu sais bien que tout ça va arriver, tenta Marie-Ariane pour la consoler. Cesse de pleurer... Rien qu'aujourd'hui, c'était épatant de le voir grimacer pour rendre la pareille aux chiots qui lui faisaient face. Je n'ai pas porté cet enfant, continua-t-elle, cela je l'admets, mais c'est mon petit chou à moi. Quelle importance qui s'en occupe? Entre nous, de part et d'autre, il y a autant de reconnaissance. Duke est dans notre vie à toutes les deux et nous serons toujours là pour réaliser ses espoirs et nos rêves.

-Je t'aime tellement Marie-Ariane... si tu savais!

Mark et John-John ne se perdaient jamais de vue bien longtemps. On les entendait chuchoter et subitement, ils éclataient de rire. De nombreux membres du gouvernement gravitaient autour du manoir et il y avait toujours quelques secrets d'État dignes de séduire le plus avisé des hommes d'affaires. Randy-John était toujours présent à ces rencontres. Il ne racontait rien, se contentant d'écouter et d'apprendre. Si John-John aimait lire, Randy-John aimait écouter de la musique. Il pouvait passer des soirées entières à écouter et réécouter le concerto numéro un pour piano et orchestre de Tchaïkovski. En ce sens, Aragone lui ressemblait énormément. Elle relisait le même livre et lui, il réécoutait la même musique. Ils devenaient de plus en plus près l'un de l'autre, contrairement au temps de leur jeunesse alors qu'ils ne pouvaient se supporter plus de cinq minutes. Aux «Cent chênes», les nouvelles en provenance des enfants et de Nerry se faisaient de plus en plus rares et lorsqu'on en recevait, c'était par l'entremise de Florence. Cependant, de les savoir en Irlande emplissait de joie le cœur de Marie-Ariane.

## X

### LE COMLOT

Randy-J. s'approcha d'Aragone et lui dit:

-Viens me retrouver dans la chapelle à onze heures, ce soir. J'ai à te parler et ce que j'ai à te dire doit rester entre nous.

Il continua de marcher sans plus s'occuper d'elle. À onze heures précises, Aragone entra dans la chapelle. Randy avait allumé un cierge près des fonts baptismaux. Elle traîna son regard et aperçut la silhouette de son frère dans la pénombre. Elle alla s'asseoir près de lui, quasi hypnotisée par l'ambiance.

-Il est très important que tu m'écoutes et que tu ne parles pas avant que je te le dise, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle lui adresse un oui de la tête en guise de réponse.

-La journée de ton baptême, commença Randy, lorsque le prêtre a versé de l'eau bénite sur ton front, le vitrail qui se trouve en haut du cierge a éclaté. Le curé a eu si peur, qu'aussitôt que le baptême s'est terminé, il est parti presque en courant jusqu'au presbytère. En se rendant à ton baptême, Marie-Joséphine est tombée dans le ruisseau et Devon a dû la ramener à la maison parce qu'elle était trempée jusqu'aux os. Virton s'est occupée d'elle et depuis ce jour-là, Devon la fréquente.

Aragone allait parler, mais Randy lui fit signe de se taire.

-Le lendemain, continua-t-il, je suis revenu, j'ai ramassé tous les morceaux du vitrail et je les ai mis dans une petite boîte de métal que j'ai cachée dans la vieille grange. Je les ai cachés à temps, car ils ont réparé le vitrail et l'ont remis en place le jour suivant. Beaucoup d'histoires bizarres sont rattachées à cette chapelle. Je te raconterai tout ça un jour. Ce que je voulais que tu saches, c'est que notre histoire s'est bâtie sur le sang et sur le silence. Papa m'en a souvent parlé. Le sang va encore couler et j'ai besoin de toi.

Aragone eut un léger sourire.

-Je peux parler? demanda-t-elle.

-Oui, mais juste un peu. Il faut que je finisse ce que j'ai à te dire avant que tu puisses décider.

-J'ai toujours espéré, lui fit savoir Aragone, que toi et moi nous nous rapprochions. Je sais que lorsque j'étais petite, tu ne me supportais pas, mais c'était parce que j'étais troublée. Il se passait beaucoup de choses étranges autour de moi et je ne pouvais en parler à personne. Mais à partir de maintenant, j'aimerais tellement que tu me considères comme ta petite sœur que tu aimes.

-J'y arrive, rétorqua Randy, mais continue de m'écouter, c'est important.

-D'accord... je ne t'interromprai plus, promit Aragone. Continue... j'écoute.

Randy regarda la flamme du cierge qui montait et descendait à un rythme intermittent.

-Quelqu'un a ouvert la porte... lança-t-il.

D'un bond, il se leva et marcha vers la porte qui effectivement, venait de s'ouvrir. Il regarda dans la nuit et bien qu'il ne voyait rien, il entendit du bruit en provenance du cimetière. Il s'y rendit à la course et trouva quelqu'un qu'il empoigna à deux mains.

-J'ai vu un peu de lumière, par la fenêtre, dit le garçon d'écurie, et je savais qu'Aragone était dans la chapelle. Je voulais juste voir avec qui elle était.

-Elle est avec moi, répondit Randy, et tu n'as rien à craindre pour elle. Alors retourne d'où tu viens.

-Peux-tu juste lui dire que je m'inquiétais pour elle?

-Tu l'aimes, n'est-ce pas?

-Je l'adore, confessa Émile.

-Tu ferais n'importe quoi pour elle?

-N'importe quoi, l'assura le garçon d'écurie.

-Jure-le-moi, reprit Randy.

-Je te le jure, fit l'autre aussi intrigué que déterminé.

-Dans ce cas, poursuivit Randy, je vais lui dire que tu t'inquiétais pour elle et que tu l'aimes.

-Merci! lança Émile, je m'en vais, maintenant.

De retour auprès d'Aragone, Randy lui dit:

-C'était Émile qui s'inquiétait pour toi. Il dit qu'il t'aime et je pense qu'il est sincère, mais nous ne sommes pas ici pour parler de son amour. Ouvre grandes tes oreilles, petite sœur, car ce que je vais te dire est très particulier. Maman a toujours fait son possible pour s'occuper des «Cent chênes», mais elle n'avait personne pour l'aider, sauf Mamadou et Julien. Mais aujourd'hui, notre mère est complètement folle. Notre père est sourd et il devient sénile. Oncle Mark ne fait plus rien, sauf entretenir ses relations d'affaires. Il utilise mal ceux qui l'entourent et je suis resté assez longtemps auprès de papa pour te dire que l'oncle Mark attend tranquillement qu'il soit dans la tombe pour prendre le contrôle et devenir le maître des «Cent chênes». D'ici quelques semaines, je vais faire un voyage à New York avec lui et lorsque nous reviendrons, je te

jure qu'il sera dans un cercueil. Marie-Joséphine et Baron sont en Irlande avec Sara, la fille d'Alga, Nerry et Florence. Selon moi, ils ne reviendront pas avant un bon bout de temps et s'ils reviennent, ce ne sera sûrement pas pour prendre en charge l'avenir des «Cent chênes». Henry J. est à Hollywood et il est en train de se faire une place pour devenir une *star*. Quant à Duke, c'est un bâtard qui n'a aucune goutte de sang Rendall dans les veines. C'est le fils de Devon et de Virton. Maman l'a fait passer comme étant son fils pour régler le problème de Devon et de Virton. Même papa croit que Duke est son fils. Je veux que tu t'en débarrasses, mais il faut que ça ressemble à un accident.

-Sois sans crainte, accepta Aragone, je vais le faire avec plaisir. Mais comment as-tu fait pour savoir tout ça?

- Pour l'instant, ça n'a pas d'importance. Je t'expliquerai plus tard. Ensuite, continua Randy, je vais m'arranger avec papa pour qu'il me confie la succession des «Cent chênes» tandis que toi, tu t'occuperas de convaincre maman que c'est la meilleure solution. Je veux reprendre les rênes des «Cent chênes». Quand tout sera fait, il ne me restera qu'à déterrer le bâtard de notre cimetière et l'enterrer derrière la grange.

-On mettra la petite boîte contenant les morceaux du vitrail à la place, suggéra Aragone.

Puis Randy-J. entraîna sa sœur près des fonts baptismaux.

-Maintenant, jure-moi devant le lieu de ton baptême qu'au nom du sang des Rendall, tu vas m'aider à devenir le maître des «Cent chênes».

-Je te le jure, signifia Aragone, non sans avoir des frissons dans le dos.

-Jure-moi aussi de garder le silence sur ce que nous ferons.

-Je te le jure, répondit Aragone.

-Maintenant, continua Randy, si tu as quelque chose à dire, je t'écoute.

-Tu sais que papa et maman sont oncle et nièce? questionna Aragone.

-Bien sûr, répondit Randy, tout le monde le sait.

-Je crois que je suis punie à cause de ça, expliqua Aragone. Comme tu le disais, le jour de mon baptême, le vitrail a éclaté. Ensuite, il y a eu ma «poupée oiseau» qui me parlait et maintenant, j'ai des visions de l'enfer et j'entends des gens prier la nuit. Je crois que je porte la malédiction.

-Quel genre de prières entends-tu?

-C'est comme si un groupe de personnes répétaient toujours la même prière. Le plus souvent, il est question du malin, de la croix et de la mémoire de la messe des morts. Mais le pire, c'est que la semaine dernière, j'ai vu en songe le petit Duke couché dans son cercueil et voilà que cette

semaine, tu me demandes de le tuer. Souvent, je vois des choses graves avant qu'elles ne se produisent.

-Ce n'est pas une punition, la rassura Randy, c'est un don, une sorte de pouvoir que tu as reçu de quelqu'un sans que tu le saches. Papa m'a raconté qu'en Irlande, un de nos ancêtres avait acheté un esclave à un Anglais qui voulait le vendre parce qu'il avait une cassure à la jambe. L'homme boitait et selon l'Anglais, il ne valait plus rien. Donc, l'ancêtre a emmené l'homme chez lui et lui a dit qu'il était libre de faire ce qu'il voulait. Il lui a aussi dit qu'il pouvait rester jusqu'à ce qu'il parte pour l'Amérique, mais que tout ce qu'il pouvait lui donner, c'était à boire, à manger et une place pour dormir. Quelques jours plus tard, l'homme s'est mis à s'inquiéter de sa femme qui était enceinte. Il a dit à notre ancêtre: «Je veux aller la chercher, trancher la gorge de l'Anglais et brûler sa maison». «Si tu veux te venger, attends encore un peu, lui a répondu l'autre, car dans deux semaines, une barque de moyen tonnage doit venir nous chercher moi et ma famille pour nous conduire jusqu'au bateau qui part pour l'Amérique. Tu pourrais venir avec nous. Avant de partir, je vais mettre le feu à ma maison et plusieurs autres Irlandais vont en faire autant. Lorsque tu verras ces feux, ce sera le moment de te préparer à monter dans notre barque». L'homme l'a regardé avec des yeux terrifiants. Et là, comme s'il était pris d'épouvante, il s'est mis à trembler de tout son corps et à sauter sur place en chantant une chanson qui parlait de chat-tigre, d'homme serpent qui rampe de case en case, d'un chacal qui crève les yeux et d'une poupée-oiseau qui dit l'avenir.

En entendant cela, Aragone se mit à trembler de tout son corps.

-Allons, petite sœur, la calma Randy tout en la serrant dans ses bras, tu n'as pas à avoir peur, tu as un don c'est tout!

-Continue l'histoire que papa t'a racontée, de le supplier Aragone.

-Lorsque l'ancêtre est arrivé avec sa barque, l'homme avait un coutelas à la main et un autre à la ceinture. Il a sauté dans la barque en compagnie de sa femme et les deux ont pris le bateau pour suivre l'ancêtre et sa famille en Amérique. Quelques jours plus tard, la femme a accouché d'une petite fille. Dans les semaines qui ont suivi, elle et son mari sont morts du choléra. La petite fille était la mère de Mamadou et nos ancêtres l'ont pris en charge.

Randy et Aragone qui, enfants, se tapaient mutuellement sur les nerfs, étaient décidés à passer outre leurs différends, histoire d'arriver à se supporter et créer un mur de silence entre eux et le reste du monde. En peu de temps, ils devinrent très forts pour s'infiltrer tant dans les affaires de John-John que dans celles de Mark. Jour après jour, ils resserraient les liens qu'ils avaient tissés entre eux. Lentement, ils exécutaient leur plan avec une telle précision que personne ne se rendait compte de rien. Randy parlait maintenant un langage direct et sans fioritures, allant même, de temps en temps, jusqu'à reprocher à son oncle Mark, en présence de John-John, son insuffisance de détermination et son impassibilité devant l'amélioration des «Cent chênes». «Telle estrade de l'hippodrome commence à se détériorer, lui signifiait-il, le chemin de gravier devrait être asphalté, les arbres en bordure du lac devaient être émondés. Les fenêtres devaient être repeintes...» Et ça n'arrêtait plus.

Devant son intérêt pour les «Cent chênes», John-John et Mark le nommèrent intendant de l'entretien et de l'amélioration du domaine, lui allouant chacun un budget d'un million de dollars pour mener sa tâche à bien. De son côté, Aragone pria Mark de l'instruire sur le fonctionnement de la Bourse.

-Tout le monde dit que vous êtes le meilleur pour faire fructifier l'argent à la Bourse, glissa-t-elle pour mieux le convaincre d'accepter.

Aussi fier qu'heureux d'apprendre qu'il était à ce point important aux yeux de sa nièce, l'oncle accepta sur-le-champ. Du coup, Aragone lui demanda de bien vouloir lui «avancer» deux cent mille dollars afin qu'elle puisse les placer à la Bourse.

-Dès que j'aurai touché les profits, promit-elle, je vous les remettrai aussitôt.

Pris au piège de son orgueil, l'oncle ne put qu'accepter.

-Je vous admire tellement, mon oncle! rajouta Aragone en lui adressant un clin d'œil.

C'est ainsi que grâce à cette dernière et Randy, le pauvre Mark vit sa fortune se délester d'un million deux cent mille dollars.

-Un million deux cent mille dollars en un clin d'œil! pouffa le neveu.

La première démarche de celui-ci se résuma à se rendre chez le curé pour lui expliquer qu'il bénéficiait d'un budget illimité pour améliorer et rénover les «Cent chênes».

-Vous n'avez qu'à me faire savoir tout ce dont vous avez besoin pour rénover l'église et le presbytère, lui indiqua-t-il, et je vous l'offre. La main d'œuvre aussi, cela va de soit.

-*Vénite adorémus!* laissa alors entendre le curé.

Ce fut Aragone qui, la première, accompagna l'oncle Mark à la Bourse de New York. C'est là qu'elle en profita pour lui demander s'il voulait bien lui laisser le manoir après sa mort. Étonné par sa franchise et sa «droiture», il accepta en lui disant:

-Ma petite Aragone, si tu continues comme ça, tu finiras par devenir la maîtresse des «Cent chênes».

-J'y compte bien, rétorqua-t-elle, et vous seul pouvez m'aider à y arriver.

-En tout cas, tu n'y vas pas par quatre chemins, ma petite! lança Mark.

-Seriez-vous avare, mon oncle? demanda-t-elle sournoisement.

Cette réaction imprévisible d'Aragone le sidéra complètement.

-Non, répondit-il.

La jeune fille resta silencieuse. N'en pouvant plus de supporter son silence et ne voulant surtout pas passer pour un avare, il l'invita à dormir avec lui dans le plus luxueux hôtel de New York. Devant cette invitation, c'est en souriant qu'elle le regarda pour lui demander:

-Auriez-vous des intentions, mon oncle?

Mark réalisa qu'il venait de commettre une bourde monumentale.

-Je ne pensais pas à ça, se défendit-il.

-Moi, oui... avoua-t-elle.

L'oncle eut le regard figé pendant quelques secondes, puis dit:

-Mais je suis ton oncle, ma petite!

-Quand tu commences à parler comme ça, cria Aragone, j'ai l'impression que tu me prends pour une petite fille et que tu refuses de te lancer avec moi dans une grande aventure!

-Parle moins fort, Aragone, supplia Mark à voix basse, tout le monde nous entend.

-Si tu veux passer ta vie tout seul, c'est ton affaire, lui signifia-t-elle avant d'ajouter: "De toute façon, je ne retourne pas avec toi. Il y a sûrement un homme dans tout New York qui rêve de passer une nuit avec moi!"

Et elle se mit à marcher sans plus s'occuper de lui.

-Aragone... attends-moi! S'il te plaît, Aragone... attends-moi... j'ai l'air d'un parfait idiot.

-C'est ce que tu es! lui adressa-t-elle en traversant la rue à vive allure.

Ceci fait, elle s'arrêta devant un homme d'âge mûr, mais très élégant, à qui elle demanda:

-Auriez-vous la gentillesse de m'indiquer un hôtel sécuritaire pour passer la nuit, monsieur?

-Disons que je connais un endroit pour dormir tranquille, lui fit savoir l'homme.

Mark arriva près de sa nièce tout juste au moment où l'homme disait «dormir tranquille». Le visage tout rouge, il la prit par le bras et la tira pour l'obliger à marcher avec lui. La jeune fille agissait exactement comme s'il n'existait pas.

-Il faut qu'on parle! affirma Mark en entrant dans un restaurant.

-Une table pour deux? demanda le serveur.

Mark fit oui de la tête. Aussitôt qu'elle fut assise, Aragone lui ordonna:

-Je te défends de poser les yeux sur moi.

-C'est bien, consentit Mark, tout ce que tu voudras, mais par pitié, parles moins fort.

Espérant la voir revenir à de meilleurs sentiments, il crut bon d'ajouter: «Non, je ne suis pas avare. Demande-moi ce que tu veux, je te l'offre».

-Je veux retourner aux «Cent chênes», l'informa-t-elle.

-Nous y retournerons à la première heure demain, d'accord?

-Je veux y retourner ce soir, exigea Aragone, et en avion.

-Mais il n'y a aucun avion à cette heure-ci, argumenta-t-il.

-Si tu n'es pas avare, comme tu dis, pourquoi est-ce que tu ne t'achètes pas un avion?

-Je n'ai pas besoin d'un avion, s'indigna Mark.

-Tu m'as dit que je pouvais te demander ce que je voulais. Alors je te demande un avion.

-Mais que va dire ta mère si elle apprend que je t'ai acheté un avion?

-Préfères-tu que j'aille lui dire que tu voulais dormir dans le plus bel hôtel de New York avec moi? le menaça-t-elle en haussant légèrement le ton.

-Ça va! Ça va! se vit contraint d'accepter Mark. O.K. pour l'avion, mais au moins, reprends ta bonne humeur.

Aragone lui sourit. Il la regarda dans les yeux et poussa un profond soupir lorsqu'elle dit, d'une voix déçue:

-Alors ce sera pour une autre fois. Cette nuit, nous ne ferons que dormir ensemble et c'est tout, puisque c'est ce que tu veux.

Par la suite, la conversation se fit franchement plus réjouissante.

-Le repas est délicieux, affirma-t-elle. Encore du vin et après, tu m'emmènes danser.

Désir qui fut exaucé. Plus tard, durant la soirée, Mark voulut savoir si tout se déroulait selon son bon vouloir. Ce à quoi elle répondit:

-Tu es merveilleux, oncle Mark!

De retour aux «Cent chênes», après que la jeune femme eut raconté son voyage à Randy, celui-ci était fou de joie.

-Il va t'acheter un avion! s'exclama Randy qui ajouta: «Efforce-toi de trouver quelque chose de gentil à lui dire chaque fois que tu le vois. Il deviendra si perplexe, qu'il ne saura plus sur quel pied danser!»

-Mais qu'est-ce que je fais s'il tombe en amour avec moi? s'inquiéta Aragone.

-T'en fais pas, petite sœur, il est déjà en amour avec toi.

-Et s'il veut qu'on fasse l'amour ensemble?

-Surtout pas! Tu dois lui faire regretter de ne pas l'avoir fait, c'est tout.

-Mais je ne l'aurais jamais fait, s'empessa de préciser Aragone.

-Je sais, mais lui ne sait pas que tu ne l'aurais jamais fait. Donc, il va te donner tout ce que tu veux.

-Ça tombe bien, sourit Aragone, parce que justement, je veux tout.

Randy la considéra un moment avec le plus grand sérieux. «Nous sommes vraiment seuls au monde», pensa-t-il.

## XI

### VERS LA FORTUNE

Après un certain temps passé en Irlande, Baron Rendall comprit que les vrais Irlandais étaient soit incroyablement riches, soit en prison, soit dans des ghettos. N'ayant aucune pratique religieuse et ne sachant trop si par hasard, il avait un ancêtre d'origine anglo-saxonne, l'avenir ne lui offrait que très peu de possibilités. Ayant grandi dans la province de Québec, ne parlant que l'anglais et se définissant comme Canadien, il possédait déjà une certaine expérience de la controverse. Il y avait, en Irlande, des francs-maçons d'origine écossaise qui s'étaient réunis en plusieurs loges maçonniques de rites écossais. Ce rite se pratiquait aussi au Québec, via les francs-maçons des loges de rite écossais rectifié. Pour Baron Rendall, c'était la porte à laquelle il devait frapper. Il écrivit à son oncle Mark qui sans difficulté, réussit à le faire introduire dans une loge en Irlande. Là, il fut accepté et initié par une loge de maçons d'origine écossaise antipapiste, composée de membres presbytériens qui s'autobaptisaient «orangistes» en raison d'une vieille histoire remontant à l'époque d'Henry VIII, Élisabeth première, Marie Tudor, Jacques 1er, Cromwell et, surtout, «Guillaume d'Orange». Baron Rendall ne mit que très peu de temps pour jouir du privilège que lui procurait le fait d'être un membre en règle des deux loges, à savoir celle d'Irlande et celle de la province de Québec. Chez les orangistes, il trouva une fraternité, doublée d'une égalité à tous niveaux. Il put aussi jouir d'une liberté de mouvement et d'action, allant bien au-delà de tout ce qu'il aurait pu imaginer. Les Écossais étant des gens sincères, il ne mit que peu de temps à s'attacher à leurs idéaux. Sa sœur Marie-Joséphine, contrairement à lui, détestait ces orangistes qui selon elle, n'étaient qu'une bande d'Écossais provocateurs dont le seul but consistait à empêcher l'indépendance de l'Irlande, par crainte de perdre leurs privilèges. La jeune femme, de par son visage et ses cheveux couleur de feu, n'avait nullement besoin de prouver qu'elle était de sang irlandais, ce dont elle était très fière. Elle et Baron étaient donc en parfait désaccord sur tout ce qui concernait les orangistes. Baron se lia d'amitié avec un certain George Allender. Francs-maçons tous les deux, passionnés d'histoire et de sciences, ils avaient surtout en commun la volonté de s'enrichir. La plupart du temps, leurs conversations tournaient autour de la politique, mais cette fois-là, alors qu'ils se trouvaient dans un restaurant de Belfast, ils décidèrent qu'il était temps de prendre une décision.

-Nous savons tous les deux, indiqua Baron, que l'argent se trouve dans les banques et que les banques les plus importantes du monde se situent à New York. Donc si nous voulons vraiment devenir riches, il nous faut tous les deux partir là-bas.

-Mieux encore, renchérit George, il nous faut tout faire pour devenir des citoyens américains!

-J'ai un oncle, au Canada, qui possède les deux nationalités, l'informa Baron. Je suggère que tu y viennes avec moi et de là, nous demanderons notre citoyenneté américaine. Je suis persuadé que mon oncle va nous donner un bon coup de pouce!

Le soir même, Baron annonça à sa sœur qu'il avait l'intention de retourner au Canada et d'y amener un ami avec lui.

-Quel est son nom? demanda Marie-Joséphine.

-George Allender, répondit Baron.

-Quel âge?

-Dans la vingtaine... mais pourquoi toutes ces questions?

-On sait bien... déclara Marie-Joséphine, toi, tu lèves les pattes sans même te battre. Mais moi, je tiens à faire quelque chose pour l'Irlande!

-T'en fais pas trop, Baron, lança Florence qui s'était plu à suivre la conversation. Elle a été accostée dans la rue par un beau grand gars aux cheveux roux qui est membre d'une organisation prônant l'indépendance de l'Irlande... et depuis, notre chère Marie-Joséphine est toute dévouée à sa cause.

-Non, s'empressa de rectifier Marie-Joséphine, pas à sa cause, mais à la cause de l'Irlande!

-Je m'ennuie de mes parents et de mes frères, avoua Sara Husman, la fille d'Alga. Je veux retourner aux «Cent chênes» avec toi, Baron.

-J'y retourne aussi, annonça Nerry Wellington. Je n'ai plus rien à faire ici. Mon rôle d'institutrice est terminé. Je pense rester aux «Cent chênes» encore un certain temps et ensuite, je vais retourner chez moi, en Nouvelle-Zélande, pour retrouver ma famille et mes terres.

Marie-Joséphine regarda Florence et lui dit: «Enfin seules toi et moi!»

-Nous partirons le mois prochain, les informa Baron. Il faut laisser du temps à George Allender pour se préparer correctement.

\*\*\*

Aux «Cent chênes», Randy offrit un billet d'avion à son oncle Mark tout en lui montrant le sien.

-Mais comme c'est gentil de ta part! le remercia Mark. Tous les oncles du monde seraient heureux d'avoir un neveu comme toi.

-J'aimerais que tu dises à tout le monde que c'est toi qui m'a offert ce voyage à New York, le pria Randy. C'est que je veux éviter de faire de la peine à papa... si nous allons à New York, c'est d'abord pour faire la fête et papa, lui, est trop vieux pour ça.

-C'est d'accord, d'accepter Mark. Je comprends très bien la situation. Je vais donc annoncer de ce pas que je t'ai offert un billet d'avion parce que c'est ton tour. La dernière fois, c'était Aragone et cette fois-ci, c'est toi.

-Excellente idée! approuva Randy. Excellente idée!

En revenant vers la maison, celui-ci croisa Aragone.

-Personne ne pourra croire que l'oncle Mark est assez fou pour payer le transport à la personne qui va le tuer.

Aragone sourit. Elle lui fit un clin d'œil et poursuivit sa marche. Randy se retourna un peu pour la regarder. Assez bizarrement, il lui semblait la voir pour la première fois. «Elle serait digne d'épouser le diable», pensa-t-il.

À bord de l'avion, Randy multipliait les marques d'attention envers son oncle. À l'hôtesse, qui était plus que séduisante, il le présenta avec une affection telle, que la femme ne put que féliciter Mark d'avoir un neveu aussi attentionné. Quelques heures après leur arrivée, les deux déambulaient dans le centre-ville de New York tout en parlant et riant quand soudain, Mark s'écrouta sur le sol. Au même moment, un homme traversa la rue en trombe pour ensuite se perdre dans la foule. Comme hypnotisé, Randy restait là à regarder la scène avant de se mettre à hurler.

-Non! Non! Non!

Il prit son oncle dans ses bras et cria dans l'espoir d'attirer l'attention. Une auto de shérif qui passait par là s'arrêta, gyrophares actionnés. Randy tenait toujours son oncle contre lui et criait à s'en fendre l'âme:

-Une ambulance, vite! Dépêchez-vous, une ambulance!

Quelques secondes plus tard, les paramédicaux débarquèrent avec une civière et c'est par la force qu'ils durent enlever l'oncle des bras de Randy qui criait toujours:

-Faites quelque chose, vite!!! Dépêchez-vous!!!

L'ambulance partit à toute allure alors que Randy fut conduit dans le véhicule du shérif.

-Qu'est-il arrivé? l'interrogea ce dernier.

-Je n'ai rien vu, répondit Randy. Ce n'est pas le temps de me poser des questions, je veux rejoindre mon oncle! Vous m'entendez? Je veux rejoindre mon oncle!

-Pas maintenant, lui signifia le shérif. Je dois vous conduire au bureau, c'est la loi! Vous irez retrouver votre oncle après. Ce ne sera pas très long.

Assis devant le représentant de la loi, Randy tentait de répondre aux questions. Puis, après avoir pris un appel, le shérif eut le lourd devoir de lui annoncer que l'hôpital venait de lui confirmer le décès de son oncle. Les larmes aux yeux, Randy demeurait sans mot.

-Une balle en plein cœur, précisa le shérif.

À travers ses larmes, Randy fixait son vis-à-vis dans les yeux.

-Au moins, il n'a pas eu le temps de souffrir, tenta l'autre pour le consoler.

Randy pencha la tête et se mit à pleurer.

-Cette ville est un cirque! ajouta le shérif. Chaque semaine, il y a une dizaine de meurtres. Et les week-ends, c'est encore pire.

Randy ne disait toujours rien quand l'adjoint cria à son patron:

-Tentative de *hold-up* dans un *pawnshop* situé à deux «blocs» de l'attentat! C'est sûrement notre homme.

-Ils l'ont attrapé? chercha à savoir le shérif.

-Non, il s'est sauvé. Il n'a pas eu le temps de voler quoi que ce soit. Un client est entré, il a pris peur et s'est mis à courir.

-Avait-il un silencieux?

-Le propriétaire du *pawnshop* nous a dit qu'il en avait un.

-Alors c'est bien notre homme, affirma le shérif en se retournant vers Randy pour lui dire: «Il a sans doute voulu cacher son arme dans une de ses manches ou dans une de ses poches et le coup est parti tout seul.»

-Je peux aller retrouver mon oncle? s'enquit Randy en s'essuyant les yeux.

-Juste une dernière question, fit le shérif, est-ce que votre oncle avait des ennemis?

-Je n'en sais rien, répondit Randy.

-Très bien, dit le shérif, vous pouvez aller le rejoindre à l'hôpital. On va vous y conduire, mais... que comptez-vous faire du corps?

-Le rapatrier à la maison, que croyez-vous! s'écria Randy.

-Désolé, monsieur, poursuivit le shérif, nous faisons face à des *hold-up* chaque jour et... on ne pense pas toujours aux malheurs des membres de la famille qui y perdent un être cher.

-Je pourrai le ramener à la maison dans combien de temps? s'informa Randy. Après l'autopsie?... Le temps que l'hôpital en ait fini avec la paperasse?...

-Il n'y aura pas d'autopsie. Vous pourrez donc le rapatrier dans une dizaine d'heures, mais il est possible, et je dis bien «possible», que l'on vous demande de revenir dans quelques semaines si nous découvrons autre chose. En ce qui me concerne, je considère cette affaire comme étant classée. Je vais vous donner l'adresse d'un procureur qui saura autoriser le rapatriement et celle

de l'endroit où vous devrez vous rendre pour contacter des experts qui pourront se charger de tout.

-J'ai la tête toute engourdie, soupira Randy. J'aimerais un peu d'eau.

-Vite... de l'eau pour ce monsieur! cria le shérif à son adjoint. Il est à deux doigts de perdre conscience.

Randy but l'eau et ferma les yeux quelques instants, alors même qu'il entendait le shérif marmonner:

-Mort accidentelle... balle en plein cœur... pas de témoins... accompagnateur libéré... affaire classée... *shut up*.

Puis l'homme se leva et déposa les papiers sur le bureau de son adjoint à qui il commanda:

-Tu signes ici... et là... et là... et ici.

L'auto-patrouille se dirigeait vers l'hôpital quand le shérif et Randy entendirent à la radio: «*Touriste tué en plein jour suite à un hold-up. Le cinquième, en trois jours...*»

Après en avoir terminé avec l'hôpital, Randy se prit une chambre dans un hôtel situé tout près, histoire de s'offrir quelques heures de sommeil. Puis le lendemain, il se rendit au bureau du procureur dès l'ouverture afin de quérir l'autorisation requise pour rapatrier son oncle. Cinq heures plus tard, en compagnie du défunt, il s'embarquait dans un avion, en route vers chez lui.

Dès qu'il toucha le sol canadien, il appela son père pour lui faire part du terrible malheur qui venait de s'abattre sur ce pauvre Mark, en prenant bien soin d'ajouter:

-Quand je pense que c'est lui qui m'avait fait cadeau de ce billet d'avion...

-Il faut croire qu'un malheur n'arrive jamais seul, regretta de lui dire John-John. J'ai moi aussi une très mauvaise nouvelle à t'annoncer... Aragone et Émile Rhine, le garçon d'écurie, ont découvert le petit Duke... noyé dans le ruisseau. Ils se promenaient à cheval quand Émile a vu flotter quelque chose sur l'eau. Ils se sont approchés et... c'était Duke! La pauvre Aragone souffre de troubles nerveux, ce qui fait que le médecin a dû lui donner des tranquillisants. Virton est à son chevet.

John-John prit quelques secondes pour se remettre de ses émotions avant d'ajouter:

-Je vais téléphoner à Devon et à Graig pour qu'ils organisent les funérailles. Le petit et Mark seront exposés tous les deux dans la chapelle. Il faut que tout se passe dans la plus stricte intimité. Je ne veux surtout pas que les journaux s'emparent de l'affaire. Même le curé sera prévenu à la dernière minute lorsque viendra le temps de célébrer l'office.

-Que fait-on de Marie-Joséphine, Baron et les autres?

-Rien, signifia John-John. De toute façon, ils n'auront pas le temps d'arriver que tout sera déjà terminé. On leur expliquera tout ça un peu plus tard.

-Je dois rester encore quelques heures à l'aéroport, avisa Randy. Il y a des formulaires à remplir et les douaniers ont besoin de moi.

-Fais ce que tu dois faire, rétorqua tristement John-John. Euh... je veux que tu demandes à ceux qui transporteront le corps de Mark de le déposer directement dans la chapelle lorsqu'ils arriveront aux «Cent chênes», d'accord? Maintenant... je vais aller annoncer la triste nouvelle aux autres. Bon courage, Randy, et... si ça peut te consoler, dis-toi bien qu'on ne peut rien contre le destin... rien.

L'appel terminé, Randy s'alluma une cigarette tout en se disant: «Tu as tort, Papa... le sang est bien plus fort que la destinée». Du coup, il venait de trouver ce qui allait devenir la maxime des Rendall.

Le soir même, et durant les vingt-quatre heures qui allaient suivre, Mark et Duke furent exposés dans la chapelle. Le matin du troisième jour, le curé vint prononcer la messe funèbre. Après quoi, Mark et Duke trouvèrent leur dernier repos dans le cimetière familial. Aragone fut traitée pour un choc nerveux et grâce aux bons soins de Virton, elle finit par retrouver son équilibre émotionnel. La nouvelle fit le tour des cantons, mais fut vite oubliée, le curé préférant détourner l'attention vers les bonnes œuvres de la famille. Aussi, ne cessait-il de la remercier pour avoir assumé les frais relatifs aux réparations de l'église et du presbytère. Au passage, il ne manqua pas de remercier particulièrement Randy Rendall, lequel avait initié le projet. Dès lors, sans même qu'ils n'en prennent réellement conscience, les paroissiens commencèrent à associer le nom de Randy Rendall à celui du maître des «Cent chênes».

Lorsque Marie-Joséphine apprit la nouvelle au sujet de Mark et de Duke, cela ne devait en rien modifier son intention de rester en Irlande. L'oncle Mark était mort accidentellement? Et alors... que pouvait-elle y faire? Sa présence n'aurait rien changé! Quant à Duke, elle l'avait à peine connu. Sans compter que Lessing et Alga étaient là pour soutenir sa mère. Baron, par contre, fut très peiné par la mort de son oncle et c'est pourquoi il décida de devancer la date de son départ vers les «Cent chênes», tout comme Sara, Nerry, et George Allender.

Tel que Marie-Joséphine l'avait supposé, Lessing et Alga étaient effectivement présentes pour prendre soin de Marie-Ariane durant cette terrible épreuve qu'elle traversa, tout compte fait, avec une certaine facilité. Une fois la poussière retombée, Aragone et Randy étaient à même de pouvoir se dire qu'ils avaient réellement mené leurs affaires de main de maître. Le retour de Baron, Sara et Nerry, tout comme l'arrivée de George Allender au sein de la famille, apporta un vent de fraîcheur sur les «Cent chênes». Alga et ses jumeaux, qui n'étaient toujours pas mariés, firent à Sara un accueil des plus chaleureux. Trop heureux de savoir leur grande fille enfin de retour, Alga et Graig lui offrirent une Ford de l'année pour souligner l'événement. Maintenant qu'il était revenu, Baron passait la majorité de son temps avec Randy et George. Quant à John-John, qui n'était pas sans réaliser que le temps qui lui restait à vivre en compagnie de Marie-Ariane s'écourtait, il s'en rapprocha davantage tout en s'efforçant de lui montrer jusqu'à quel point il l'aimait.

Nerry et Virton en avaient très long à se raconter. Lorsque David Grove, le vétérinaire-violoniste, apprit le retour de la première, il retomba presque en enfance. L'homme ne vivait plus que pour les soirées musicales des «Cent chênes», au cours desquelles la famille prenait plaisir à se réunir pour chanter et danser. Si Nerry était revenue d'Irlande, c'était en grande partie pour le revoir. Les deux jouaient admirablement bien du violon pendant qu'Alga chantait. Parmi les privilégiés pouvant prendre part à ces soirées qui vraiment, n'étaient pas sans rappeler celles qui se déroulaient dans les «salons culturels» réservés à l'aristocratie irlandaise, certains allaient jusqu'à obtenir l'autorisation d'emmener quelques amis.

Mais ce retour au bonheur ne devait guère durer puisque quelques semaines plus tard, on découvrit Virton, pendue dans sa chambre. Sur son bureau, on trouva une note expliquant en deux mots le motif de son acte: «Adieu Mark». Randy affirmait à qui voulait l'entendre que son oncle et Virton se rencontraient souvent au manoir, mais que jamais, au grand jamais, il n'aurait cru qu'ils étaient amants. Après l'enfant, Aragone et lui s'étaient débarrassés de la mère; Duke et Virton n'étaient plus de ce monde. De nouvelles funérailles furent organisées à la chapelle tandis que le cimetière familial des Rendall accueillait un nouveau cercueil. Et voilà qui suffit à réalimenter la fameuse rumeur à l'effet que le diable voulait s'emparer de la chapelle et qu'un voilier s'était déjà échoué sur le bord du lac alors même qu'il était poussé par une légion de démons que la construction de la chapelle avait réveillés. Pour soi-disant faire taire ces rumeurs qui dans les faits, servaient parfaitement bien les plans de Randy et Aragone, le curé se déplaça pour bénir la chapelle et le cimetière en présence de quelques citoyens et journalistes. Le lendemain, on pouvait lire, dans les journaux: «Le diable est de retour aux Cent chênes.» Les journalistes dressèrent le compte-rendu des événements en le nourrissant d'anciens témoignages recueillis parmi les aînés du village. Dès lors, le domaine devient la principale attraction touristique de la province, puis du Canada. Randy refit construire la marina en lui procurant un aspect très hollywoodien. Il fit également agrandir l'hôtel «Marina World» en le dotant d'une terrasse offrant une magnifique vue sur le lac. Il acheta tout ce qui pouvait flotter sur l'eau et organisa, à l'intention des touristes, des tours du lac commentés par des guides. Ces derniers avaient pour mandat de relater l'histoire en lien avec la fabuleuse ascension de la famille Rendall, ainsi que celles reliées aux diverses constructions, à la croix celtique et à l'enterrement militaire du père de Devon; sans oublier les fêtes gigantesques et les mariages somptueux ayant été tenus aux «Cent chênes». Bien sûr, il était aussi question, durant ces tours guidés, de l'apport financier de la célèbre famille, tant durant l'épidémie que durant la guerre, tout comme il était précisé que la rénovation de l'église paroissiale avait été rendue possible grâce aux deniers des Rendall. On énumérait enfin les nombreuses récompenses et titres de noblesse qu'ils avaient reçus par le clergé et différents hommes d'État. Aucun des permis requis pour la construction, la rénovation et l'amélioration du domaine ne fut refusé à Randy, envers qui l'union des commerçants du conté ne pouvait qu'être reconnaissante, du fait que les retombées engendrées par ses projets profitaient toujours à tout un chacun.

L'hippodrome ne fut pas en reste, puisque Randy veilla à l'agrandir suffisamment pour y faire installer cinq cents nouveaux sièges. De plus, pour permettre à Alga d'exploiter ses talents de chanteuse, il fit construire une véritable salle de concert et enfin, acheta les meilleurs étalons, histoire de maintenir la renommée des écuries Rendall. Une fois l'ensemble des travaux terminé, l'hôtel Marina World devint aussitôt le lieu de fréquentation par excellence de l'aristocratie, qu'elle soit canadienne, irlandaise ou américaine.

\*\*\*

À Hollywood, suite à un malheureux accident impliquant l'acteur principal d'un film, accident dont Randy n'était pas étranger, Henry J. Rendall obtint son premier grand rôle à l'écran. À son plus grand bonheur, le film «Une cause à défendre» devait le parachuter du jour au lendemain au sommet de la gloire. C'est le moment que choisit son agent pour lui présenter une jeune actrice originaire de Buenos Aires, en Argentine. Cette dernière était la fille d'un général agissant pour le compte d'une armée appartenant à une puissante confédération, reconnue pour être hostile à la politique américaine. Dès qu'Henry J. la vit, il en tomba aussitôt amoureux. Et encore pour son plus grand bonheur, ses sentiments étaient partagés.

-Tu deviendras vite un interlocuteur de choix entre Washington et Buenos Aires, lui indiqua son agent. Tu verras... ta célébrité s'étendra bientôt à la grandeur du monde.

Devant une meute de journalistes et de photographes, Henry J. annonça son mariage avec Alvara Juanes, précisant que le grand événement se tiendrait dès l'année suivante. Lorsque Randy apprit la nouvelle, sa première réaction fut de dire:

-Pauvre oncle Mark... il aurait tellement été heureux de voir son Henry J. au sommet de la gloire.

Selon ce qui avait été convenu, le mariage se déroulerait à Buenos Aires en présence, bien sûr, de la famille Rendall et de ses invités. Puis quelques semaines plus tard, ce serait au tour du général Juanes Ongalina et de ses dignitaires argentins d'être reçus aux «Cent chênes». Pour l'occasion, des pavillons seraient mis à la disposition des journalistes et du personnel tandis que le manoir et la maison familiale accueilleraient les membres de la famille de la mariée. En moins d'une semaine, et cela plus d'un an à l'avance, tout fut loué, absolument tout: les bateaux de plaisance, les sièges de l'hippodrome, ceux de la salle de concert, les chambres d'hôtel et les pavillons.

Malgré son âge avancé, John-John se comportait comme s'il avait quarante ans. La réussite de Henry J. et la façon dont Randy menait les affaires du domaine lui rendaient une jeunesse qu'il avait cru perdue à jamais. Il aimait discuter des heures durant avec George Allender, tant sur l'histoire des francs-maçons que sur celle des orangistes dont il savait à peu près tout puisqu'il avait pratiquement tout lu sur le sujet. Baron éprouva beaucoup de plaisir à revoir les chiens de Henry J. John-John avait embauché des maîtres-chiens hautement qualifiés pour les dresser. Plusieurs d'entre eux avaient remporté des prix et des trophées alors que les rejetons se revendaient à prix d'or. Lorsque Baron annonça à son père que George et lui entendaient s'expatrier aux États-Unis pour tenter d'y faire fortune, John-John lui conseilla de s'adresser à Henry J., du fait que ce dernier possédait d'importantes relations, à Hollywood, susceptibles de les aider à concrétiser leur projet.

\*\*\*

Puis vint la lecture du testament de Mark, laquelle fut de courte durée. Chaque enfant Rendall avait droit à deux cent cinquante mille dollars et Marie-Ariane, à cinq cent mille. En plus de la somme d'argent, Aragone hérita du manoir tandis que Randy-John eut droit à la totalité des

terres, des lots, des terrains, des meubles et des immeubles. Il reçut également cent mille dollars en actions diverses à la Bourse de New York. Le reste de la fortune personnelle de Mark, évaluée à cinquante millions de dollars, si l'on prenait en compte l'ensemble de sa richesse, revenait à son frère John-John.

Aragone et Randy habitèrent le manoir et remplacèrent les Cadillac par des Bentley. Émile Rhine, le garçon d'écurie qui en compagnie d'Aragone, *avait découvert le corps du petit Duke*, devint le chauffeur personnel de cette dernière. Quant à monsieur David Grove et mademoiselle Nerry Wellington, les deux se rencontraient régulièrement lors des soirées culturelles et musicales des «Cent chênes». Si bien, qu'ils finirent par se marier dans la plus stricte intimité à la chapelle du lac. Lessing Stiller, ayant renoncé depuis longtemps à lancer sa propre firme de vêtements de renom, entendait maintenant faire de sa fille Pricy une célèbre actrice et de ce fait, passait la majorité de son temps à lui faire répéter différents rôles émanant de pièces classiques. Chaque fois qu'elle la jugeait prête, elle l'emmenait aux soirées culturelles pour qu'elle se produise devant public. À l'instar de Sara, la fille d'Alga et de Graig, Pricy emménagea de façon définitive au manoir avec Aragone et Randy.

Étrangement, ce fut à Randy, plutôt qu'à John-John ou Marie-Ariane, que David Grove demanda la permission d'habiter les «Cent chênes» en compagnie de sa femme. En contrepartie, il offrit de rénover et même, de reconstruire à ses propres frais l'ancienne maison de Mamadou, en plus d'y apporter les améliorations requises pour y tenir son bureau de vétérinaire. Randy accepta de facto la proposition, à la condition, toutefois, que l'autre consente à devenir le vétérinaire exclusif des «Cent chênes». Si Randy avait posé une telle condition, c'est qu'il souhaitait voir David assurer le rôle d'intendant pour le compte des écuries Rendall, rôle que ce dernier s'empressa de combler. Nerry, elle, continuait de s'occuper des achats et ventes de livres ainsi que de l'entretien de la désormais célèbre bibliothèque familiale. Quelques semaines après le mariage, le couple émit l'idée de partir en Nouvelle-Zélande, histoire de liquider les avoirs que Nerry avait hérités de sa famille il y avait de cela plusieurs années. Mais il n'eut guère à le faire puisque Randy, sans même chercher à voir les biens ou négocier leur valeur, se porta acquéreur de tout ce qui avait appartenu aux Wellington.

-Les avocats de Mark, qui travaillent maintenant pour moi, vont se charger des contrats de vente, devait-il les assurer. Ainsi, vous n'aurez pas à vous éloigner des «Cent chênes». C'est que vous m'êtes devenus trop indispensables.

Bien qu'il s'adressait aux deux, c'est surtout à David qu'il pensait, du fait qu'il comptait sur lui pour veiller à ce que les chevaux soient prêts en tout temps pour participer aux principales courses.

Ce n'était que le printemps, mais déjà, le mariage de Henry J. Rendall et de la jeune actrice Alvara Joanes commençait à secouer les cantons. Avant que son frère ne soit trop accaparé par les préparatifs de l'événement, Baron, accompagné de son ami George, partit le rejoindre à Hollywood dans le but de le prier d'user de son influence pour leur obtenir la citoyenneté américaine. Chose que l'autre parvint à faire sans trop de mal.

Toujours en Irlande, Marie-Joséphine maintenait toujours le contact avec Baron à qui elle écrivait de longues lettres où elle lui expliquait la difficulté qu'était celle des Irlandais face au

pouvoir de la Grande-Bretagne. Florence faisait de même avec Lessing qui, elle, ne lui écrivait plus que pour lui raconter «les exploits» de sa fille, non sans ajouter, à la toute fin, deux ou trois petits mots sur Devon.

John-John et Marie-Ariane s'aimaient d'un amour de plus en plus tendre. Aragone planifiait maintenant la construction d'un véritable château sur la petite colline de Knowlton-Landing, un peu en retrait du lac. Dans le salon de sa maison, Marie-Ariane discutait avec Alga et Lessing.

-Le temps passe, dit Lessing, et nous sommes toujours amies.

-Tu sais bien que Marie-Ariane et moi allons être tes amies jusqu'à ta mort, lui fit savoir Alga.

-Comment ça jusqu'à ma mort? s'exclama Lessing. Qui te dit que c'est moi qui vais mourir la première?

-Moi, en ce qui me concerne, avoua Marie-Ariane, j'espère juste que John-John vivra assez vieux pour voir ses petits enfants.

Un court silence s'installa, jusqu'à ce qu'elle se souvienne:

-Au fait, Mamadou avait reçu une bouteille de champagne pour son dernier anniversaire et quelques jours avant sa mort, elle m'a dit: «Mamadou donne sa belle bouteille de champagne à sa petite chérie, car Mamadou est malade et elle ne pourra pas la boire. Un soir, peut-être avec les filles, tu la boiras en pensant à Mamadou.»

Cela dit, elle s'absenta brièvement, puis revint avec la bouteille. Elle en versa dans trois coupes qu'elle tendit à ses amies.

-À la santé de Mamadou! lancèrent les trois femmes, non sans verser quelques larmes.

# LEXIQUE

## A

**Alga Husman:** Amie de Marie-Ariane Rendall et épouse de Graig Thompson.

**Allentown:** Centre industriel de la Pennsylvanie.

**Alvara Joanes:** Jeune actrice de Hollywood.

**Angleterre:** Partie Sud de la Grande-Bretagne.

**Aragone Rendall:** Fille de Marie-Ariane Rendall et de John John Rendall.

**Argil Cane:** Vétérinaire des Cantons de l'Est.

**Atlanta:** Capitale de la Géorgie (É-U)

**Australie:** État de l'Océanie.

## B

**Baron Rendall:** Fils de Marie-Ariane et John John Rendall.

**Buck Harent:** Jockey travaillant pour les Écuries Rendall.

## C

**Calgary:** Centre commercial et industriel de l'Alberta (Canada).

**Canton:** Au Québec, division territoriale d'une superficie de cent milles carrés.

**Caroline du Nord:** État américain dont la capitale est Raleigh.

**Celtique:** Partie de la Gaule ancienne.

**Cent chênes:** Nom du domaine des Rendall.

**Chicago:** Ville des États-Unis (Illinois), sise dans la région des Grands Lacs.

**Cork:** Port d'Irlande (chantiers navals).

## D

**David Grove:** Vétérinaire (intendant des Écuries Rendall).

**Devon Stiller (fils):** Époux de Lessing, amie de Marie-Ariane.

**Devon Stiller (père):** Notaire.

**Diablotins:** Petits diables.

**Dublin:** Capitale de la République d'Irlande.

**Duke Rendall:** Enfant illégitime de Devon Stiller et Virton Wallong, adopté par Marie-Ariane Rendall.

## E

**East Indiana:** État américain dont la capitale est Indianapolis.

**Edmonton:** Capitale de l'Alberta (Canada).

**Émile Rhine:** Garçon d'écurie.

**Éva-Maria Lanster:** Épouse de Joseph-John Rendall et mère de Marie-Ariane.

## F

**Florence Mitchell:** Amie de Marie-Ariane Rendall et cousine de Lessing.

**Fürstenberg Von:** Célèbre famille allemande.

## G

**Gargouille:** Gouttière saillante en forme d'animal fantastique.

**George Allender:** Ami de Baron Rendall.

**Gisèle Rendall:** Fille de John-Léonil Rendall et de Marie-Laure Limernik.

**Gord:** Jument de courses appartenant aux Écuries Rendall.

**Graig Thompson:** Époux de Alga Husman et père de Sara Husman.

**Grande-Bretagne:** État insulaire de l'Europe occidentale.

## H

**Henry J. Rendall:** Fils de John-John et de Marie-Ariane Rendall.

**Hollywood:** Centre de l'industrie cinématographique (Los Angeles, Californie).

## I

**Irlande:** La plus occidentale des îles Britanniques, composée de l'Irlande du Nord (capitale:Belfast) et de la République d'Irlande (capitale:Dublin).

## J

**Jacky Kerry:** Épouse de Maurice-John Rendall.

**Jacky Rendall:** Fille de Maurice-John Rendall et de Jacky Kerry. Épouse de Matisse Allison.

**John-John Rendall:** Fils de Maurice-John Rendall et de Jacky Kerry.

**John-Léonil Rendall:** Ancêtre des Rendall, le premier à emménager en Amérique.

**Julien Kellum:** Surveillant du domaine Rendall.

## L

**Lessing Kelly:** Amie de Marie-Ariane et épouse de Devon Stiller (fils).

## M

**Mady Rendall:** Fille de John-Lonil Rendall et de Marie-Laure Limernik.

**Magog:** Ville des Cantons de l'Est (Québec,Canada).

**Mamadou (mère):** Gouvernante des Rendall. Union illégitime avec Maurice-John Rendall.

**Mamadou (fille):** Fille illégitime de Maurice-John Rendall et de Mamadou (mère). Épouse d'Argil Caine.

**Marie-Ariane Rendall:** Fille de Joseph-John Rendall et de Éva-Maria Lanster. Unique héritière du domaine Rendall.

**Marie-Joséphine Rendall:** Fille de Marie-Ariane et John-John Rendall.

**Marie-Laure Limernik:** Ancêtre des Rendall d'Amérique, épouse de John-Léonil Rendall.

**Marie-Lise Rendall:** Fille de John-Léonil Rendall et Marie-Laure Limernik.

**Marina World:** Nom donné à l'hôtel de la pointe du lac.

**Mark Rendall:** Fils de Maurice-John Rendall et Jacky Kerry.

**Marshall:** Cheval de course appartenant aux Écuries Rendall.

**Matisse Mallison:** Époux de Jacky Rendall.

**Maurice-John Rendall:** Fils de John-Léonil Rendall et Marie-Laure Limernik.

**Maxwell:** Chien de Julien Kellum, surveillant du domaine Rendall.

**Memphrémagog:** Lac des Cantons de l'Est (Québec, Canada).

**Montréal:** Métropole du Québec (Canada)

## N

**Nerry Wellington:** Bibliothécaire des Rendall.

**New York:** Ville des États-Unis (État de New York)

**Nouvelle-Orléans:** Ville du sud des États-Unis, en Louisiane.

## O

**Ottawa:** Capitale fédérale du Canada (Ontario).

## P

**Paul Rendall:** Fils de John-Léonil Rendall et Marie-Laure Limernik.

**Pennsylvanie:** État américain

**Philadelphie:** Ville située aux États-Unis (Pennsylvanie).

**Pricy Stiller:** Fille de Devon et Lessing Stiller.

**Progress:** Cheval de course appartenant aux Écuries Rendall.

## Q

**Québec:** Capitale de la province de Québec (Canada)

## R

**Randy-John Rendall:** Fils de John-John et de Marie-Ariane Rendall.

## S

**San Antonio:** Ville des États-Unis (Texas)

**Sao Paulo:** Capitale du Brésil.

**Sara Thompson:** Fille d'Alga Husman et de Graig Thompson.

**Seattle:** Port des États-Unis (Washington),

**Solange Rendall:** Fille de Joseph-John Rendall et Éva-Maria Lanster.

## T

**Tommy Mallison:** Fils de Jacky Rendall et Matisse Mallison.

**Toronto:** Ville du Canada (Capitale de l'Ontario).

## U

**Ursulines:** Religieuses appartenant à l'ordre de Sainte-Ursule.

## V

**Vancouver:** Port du Canada (Colombie-Britannique).

**Vermont:** État américain se situant en Nouvelle-Angleterre.

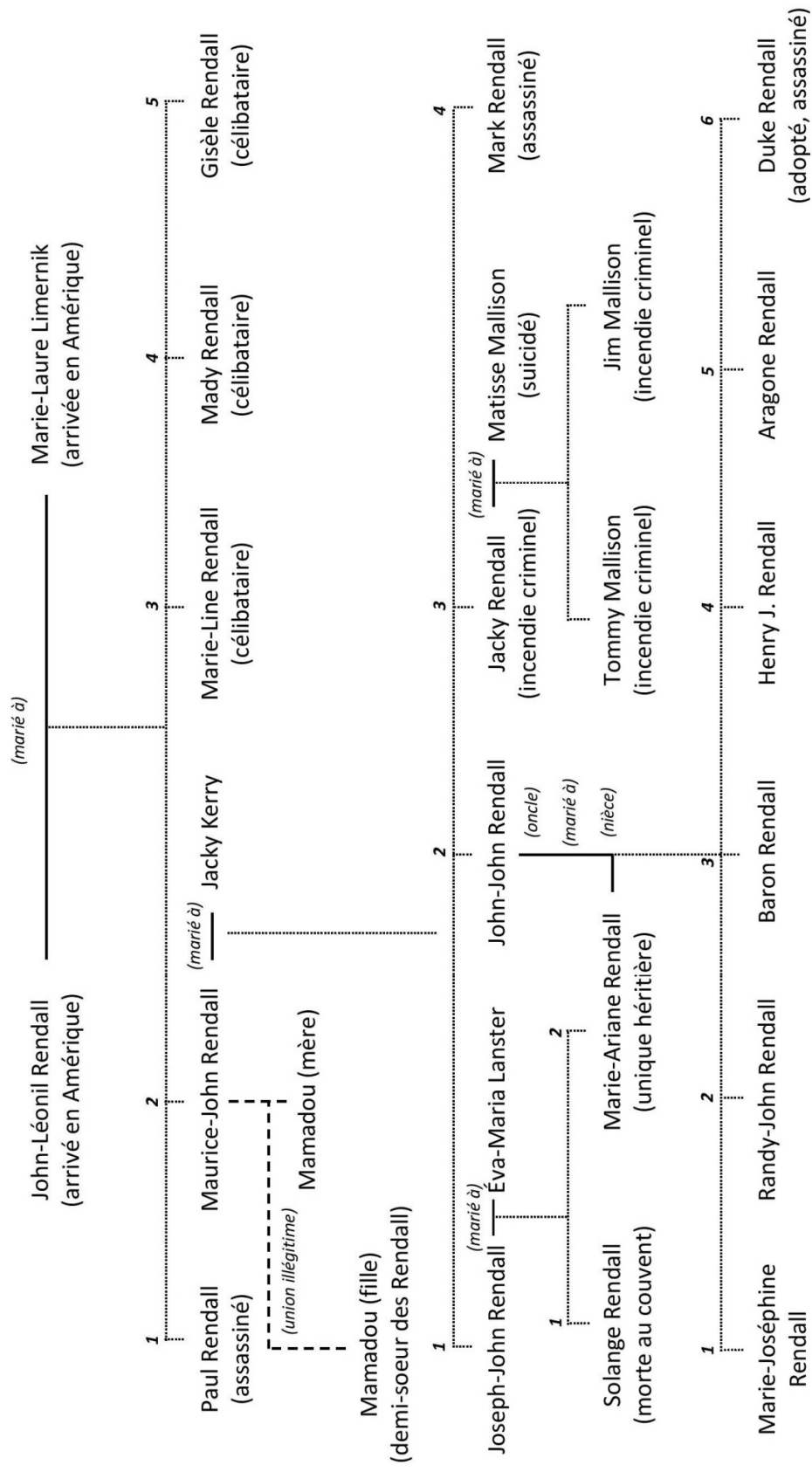
**Virton Wallong:** Infirmière de la famille Rendall.

## W

**Washington:** Capitale fédérale des États-Unis.

**Waterford:** Port de la République d'Irlande.

## Les Rendall en Amérique





DU MÊME AUTEUR

Trilogie: La traite des fous

La traite des fous  
Fils de pute  
Vers l'invisible